Tome sixième. N° 1. 1933

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

Le Tabou de la Virginité

Par S. FREUD

Traduit par Anne BERMAN

Peu de particularités de la vie sexuelle des peuples primitifs paraissent aussi étrangères à notre manière de sentir que leur appréciation de la virginité, de la pureté féminine. Le prix que l'homme, le soupirant, attache à la virginité nous semble si bien fondé, si naturel, que nous risquons de tomber dans une cruelle perplexité s'il nous faut justifier cette opinion. En s'unissant à un homme, la jeune fille ne doit apporter aucun souvenir de rapport sexuel avec un autre, — n'est-ce pas là la conséquence directe du droit exclusif à la propriété d'une femme, essence même de la monogamie ? Ne peut-on y voir une extension de ce droit vers le passé ?

Il ne nous sera ensuite pas malaisé en nous basant sur notre conception de la vie amoureuse féminine, d'expliquer ce qui, au premier abord, nous semblait être un préjugé. Quiconque aura le premier satisfait le besoin d'amour longtemps et péniblement réprimé d'une vierge en parvenant à surmonter les résistances qu'avait créées en elle l'influence du milieu et de l'éducation, se trouvera ainsi, vis-à-vis d'elle, dans une situation stable et désormais inaccessible à tout autre. La femme, du fait de la sujétion où elle sera ainsi placée, et qui assure la continuation paisible de sa possession, se trouvera capable de résister aux nouvelles impressions et aux tentations étrangères.

Krafft-Ebing a le premier, en 1892, utilisé le terme de « sujétion sexuelle » (1) pour désigner la dépendance, la soumission extrêmes dont peut témoigner une personne vis-à-vis d'une autre, avec

(1) KRAFFT-EBING : « Remarques sur la « sujétion sexuelle » et le masochisme ». (*Jahrbuch für Psychiatrie,* X[e] vol., 1892).

laquelle elle entretient des rapports sexuels. Cette sujétion est parfois si marquée qu'elle va jusqu'à la perte de toute volonté personnelle, jusqu'aux sacrifices les plus grands accomplis au détriment de soi-même ; l'auteur n'a pas manqué de faire observer qu'une pareille dépendance est jusqu'à un certain degré « tout à fait nécessaire quand la liaison doit avoir quelque durée ». Et de fait, cette dépendance sexuelle est indispensable au maintien du mariage civilisé, à la répression des tendances polygames qui le menacent. Dans nos communautés sociales, ce facteur n'est jamais négligeable.

D'un côté, « un degré considérable d'amour et de faiblesse de caractère », de l'autre côté, un égoïsme illimité, c'est de cette rencontre, suivant *Krafft-Ebing,* que naît la sujétion sexuelle. Mais les investigations analytiques ne nous permettent pas de nous contenter de cette trop simple tentative d'explication. Il apparaît plutôt que d'autres facteurs décisifs interviennent : d'abord l'intensité de la résistance sexuelle vaincue, puis la concentration, c'est-à-dire le fait que cette victoire ne puisse être remportée qu'une unique fois. Il en résulte que la sujétion est plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme, mais, chez ce dernier, elle s'observe plus souvent de nos jours que dans l'antiquité. Quand il nous a été donné d'étudier la sujétion sexuelle chez l'homme, nous avons pu constater qu'elle était le résultat de la victoire remportée par une femme déterminée sur une impuissance psychique. Dès lors, l'homme en question demeurait attaché à cette femme. Un grand nombre de mariages singuliers, certains destins tragiques parfois même d'une importance considérable, paraissent trouver là leur explication.

Ce n'est pas donner une idée exacte du comportement des peuples primitifs que de déclarer qu'ils ne font aucun cas de la virginité. Le fait qu'ils provoquent la défloration de la jeune fille en dehors du mariage, avant le premier acte conjugal, ne témoigne pas d'une telle indifférence. Il semble, au contraire, que, pour eux aussi, la défloration soit un acte important, mais elle est l'objet d'un tabou, d'une interdiction quasi-religieuse et, au lieu d'être le privilège du fiancé, du futur époux de la jeune fille, ce dernier doit s'en abstenir, ainsi l'exige la coutume.

Je n'ai l'intention ni de réunir tous les documents qui se rapportent à cette coutume, ni d'étudier sa répartition géographique

ou ses diverses formes. Il me suffira d'établir que la perforation de l'hymen antérieurement au mariage est une pratique très répandue chez les peuples primitifs actuels. C'est ainsi que *Crawley* a pu dire: « This marriage ceremony consists in perforation of the hymen by some appointed person other than the husband it is most common in the lowest stages of culture, especially in Australia (1). »

Mais si la défloration ne doit pas s'accomplir au cours du premier acte conjugal, il faut qu'elle soit pratiquée auparavant, d'une manière quelconque, et avec quelqu'autre concours. Je citerai certains passages propres à fournir des renseignements sur ces points: ils sont tirés du livre de *Crawley* et nous fourniront d'ailleurs quelques remarques critiques.

P. 191 : « Chez les Dieri, ainsi que dans quelques tribus voisines (en Australie), la coutume générale est de perforer l'hymen dès la puberté de la jeune fille. Dans les tribus de Portland et de Glenelg, la tâche en incombe à une vieille femme, et il arrive aussi parfois que des hommes blancs soient invités à déflorer des jeunes filles (2). »

P. 307 : « La rupture artificielle de l'hymen se pratique quelquefois dans l'enfance, mais plus généralement à la puberté... Souvent, comme en Australie, elle coïncide avec l'accouplement officiel (1). »

P. 348 : (a propos de tribus australiennes, chez lesquelles subsistent les restrictions exogamiques si connues du mariage, d'après le rapport de Spencer et Gillen) « L'hymen est artificiellement perforé, et les hommes présents à l'opération accomplissent ensuite, dans un ordre prescrit, le coït avec la jeune fille (à noter : avec cérémonial)... L'acte se fait, pour ainsi dire, en deux temps : la perforation de l'hymen, puis l'accouplement (2). »

(1) CRAWLEY : *The Mystic Rose, a study of primitive marriage*, London, 1902 ; BARTELS-PLOSS : *La femme dans les sciences naturelles et ethnologiques*, 1891 ; divers passages des livres de FRAZER : *Taboo and the perils of the soul*, et de HAVELOLK ELLIS : *Studies in the psychology of sex*.

(2) « Thus in the Dieri and neighbouring tribes it is the universal custom when a girl reaches puberty to rupture the hymen. » (*Journ. Anthrop. Inst.*, XXIV, 169.) In the Portland and Glenelg tribes this is done to the bride by an old woman ; and sometimes white men are asked for this reason to deflower maidens. (*Brough Smith*, *op cit.* II, 319).

(3) The artificial rupture of the hymen sometines takes place in infancy, but generally at puberti... It is often combined, as in Auslralia, with a ceremonial act of intercourse.

(4) The hymen is artificially perforated, and then assisting men have access (ceremonial, be it observed) to the girl in a stated order... The act is in two parts, perforation and intercourse.

P. 349 : « Chez les Masai (Afrique Equatoriale), l'accomplissement de cette opération constitue un des préliminaires les plus importants du mariage. Chez les Sakais (Malaisie), les Battas (Sumatra) et les Alfoers des Célèbes, la défloration est pratiquée par le père de la fiancée. Aux Philippines, on trouvait des hommes dont c'était le métier de déflorer les fiancées, lorsque l'hymen n'avait pas été déchiré dans l'enfance par une vieille femme chargée de ce soin. Dans quelques tribus d'Esquimaux, la défloration de la fiancée était confiée à l'angekok, ou prêtre (3). »

J'ai annoncé que je ferai quelques remarques critiques : elles porteront sur deux points ; tout d'abord, nous déplorerons que, dans ces informations, il ne soit pas fait de distinction plus nette entre la simple rupture de l'hymen sans coït et le coït destiné à provoquer cette rupture ; une seule fois nous apprenons clairement que l'acte comporte deux temps : la défloration (manuelle ou instrumentale) et ensuite l'acte sexuel. Les renseignements, par ailleurs si détaillés, fournis par *Bartels Ploss*, sont presque inutilisables pour le but que nous poursuivons, car, en insistant sur le résultat anatomique de l'acte de défloration, ils laissent entièrement dans l'ombre sa signification psychologique. En outre, nous voudrions bien savoir en quoi le coït dit « de cérémonie » (purement formel, solennel, officiel) diffère en ces occasions des rapports sexuels réguliers. Les auteurs dont j'ai pu prendre connaissance ont omis de s'expliquer sur ce point, soit par pudeur, soit par méconnaissance de la valeur psychologique que possèdent de pareils détails sexuels. Il nous est permis d'espérer que les documents originaux fournis par les voyageurs et les missionnaires sont plus explicites et plus précis, mais cette littérature, en général étrangère, est, de ce fait, actuellement (1) inaccessible : je n'en puis donc rien dire de certain. Au surplus, il nous est permis de négliger le doute où nous sommes touchant ce second point, en supposant qu'un simulacre cérémoniel de coït n'est que le substitut ou

(1) An important preliminary of marriage amongst the Masai is the performance of this operation on the girl (J. THOMSON, *op. cit.* 258). This defloration is performed by the father of the bride amongst the Sakais, Battas, and Alfoers of Celebes (PLOSS et BARTELS, *op.* II, 490). In the Philippines there were certain men whose profession it was to deflower brides, in case the hymen had not been ruptured in childhood by an old woman who was sometimes employed for this (FEATHERMAN, *op.* II, 474). The defloration of the bride was amongst some Eskimotribes entrusted to the angekok, or priest (*id.* III, 406).

(2) Pendant la guerre *(N. d l. trad.)*

peut-être la figuration d'un acte sexuel qu'on accomplissait autrefois réellement (2).

On peut rapporter à divers facteurs ce tabou de la virginité, je ne ferai que les mentionner ici. La défloration de la jeune fille s'accompagne ordinairement d'effusion de sang et, pour cette raison, la première explication tentée se base sur la crainte qu'ont du sang les primitifs. Ils le tiennent pour le siège de la vie ; ce tabou du sang s'avère par de multiples prescriptions qui n'ont rien à voir avec la sexualité ; il se rattache, sans doute, à la défense de tuer et constitue une protection contre les tendances sanguinaires primordiales, contre la soif de meurtre de l'homme primitif. Dans cette première interprétation, le tabou de la virginité est rapproché du tabou presque partout observé de la menstruation. Pour le primitif, des idées sadiques se rattachent au mystérieux phénomène du flux sanguin mensuel. La menstruation, la première surtout, est considérée par lui comme résultant de la morsure d'un animal surnaturel, peut-être comme l'indice d'un accouplement avec cet esprit. Parfois un avertissement permet de reconnaître que cet esprit est celui d'un ancêtre, et nous comprenons alors, en rapprochant cette conception d'autres du même genre, que la jeune fille réglée est tabou en tant que propriété de cet esprit ancestral (1). Mais d'autre part, gardons-nous de surestimer l'influence d'un facteur tel que la crainte du sang qui n'a pu faire supprimer des coutumes comme celle de la circoncision des garçons ou celle, plus cruelle encore, de la circoncision des filles (excision du clitoris et des petites lèvres), pratiques qui subsistent encore en partie chez ces peuples. Elle n'empêche pas non plus la célébration d'autres cérémonies où coule le sang. Il n'y aurait donc pas lieu de nous étonner qu'elle fut surmontée au profit de l'homme lors de la première cohabitation.

Une seconde explication, tout en négligeant aussi la sexualité, a cependant une portée bien plus générale. Elle prétend que le primitif est la proie d'une perpétuelle disposition anxieuse, analogue à celle que nos théories psychanalytiques des névroses nous font trouver chez le névrosé anxieux. Cette disposition anxieuse se manifestera surtout dans toutes les occasions insolites, celles qui offri-

(1) Il est certain que dans beaucoup d'autres cas de cérémonial de mariage, d'autres personnes que le fiancé, par exemple les compagnons, les camarades de ce dernier (nos garçons d'honneur) se voient reconnaître la libre disposition sexuelle de la fiancée.

(2) Voir *Totem et Tabou*, 1913.

ront quelque chose de nouveau, d'inattendu, d'incompris, d'inquiétant. De là dérive aussi le cérémonial, si bien maintenu dans les religions ultérieures, qui accompagne les débuts de toute nouvelle organisation, le commencement de toute nouvelle période de temps, la naissance du premier enfant, la première portée, le premier fruit. Les périls dont se croit menacé l'anxieux n'apparaissent jamais plus menaçants à son imagination qu'au début de la situation dongereuse, et c'est à ce moment aussi qu'il lui faut s'en préserver. Le premier acte conjugal, du fait même qu'il est le premier, a quelque droit à être accompagné de mesures protectrices. Ces deux essais d'interprétation : par la peur du sang et par la peur des prémices, ne se contredisent pas, mais se confirment plutôt, car le premier rapport sexuel est un acte d'autant plus grave que le sang y coule.

Une troisième explication, celle que préfère *Crawley*, nous fait remarquer que le tabou de la virginité fait partie d'un ensemble qui embrasse la vie sexuelle tout entière. Ce n'est pas seulement le premier coït avec la femme qui est tabou, mais l'acte sexuel en général ; on pourrait presque dire que la femme est tabou en soi. La femme n'est pas seulement tabou dans les situations particulières découlant de sa vie sexuelle, menstruation, grossesse, délivrance, temps des couches ; même en dehors de ces circonstances, les relations avec elle sont soumises à de si sérieuses et si nombreuses restrictions que nous avons tout lieu de douter de la prétendue liberté sexuelle des sauvages. Il est vrai qu'en certains cas, la sexualité des primitifs ne tient compte d'aucun obstacle, mais, en général, elle apparaît plus encombrée d'interdictions que les cultures supérieures. Dès que l'homme entreprend quoi que ce soit : expédition, chasse, guerre, il doit se tenir éloigné de la femme, et surtout éviter d'avoir avec elle des rapports sexuels, sinon ses forces seraient paralysées et il irait au devant d'un échec. Et les usages de la vie quotidienne montrent clairement aussi cette tendance à séparer les sexes. Les femmes vivent en compagnie des femmes, les hommes avec les hommes ; la vie de famille, telle que nous la concevons, n'existe pour ainsi dire pas dans nombre de tribus primitives. La séparation est parfois si marquée qu'il est interdit aux individus d'un sexe de prononcer les noms personnels des individus du sexe opposé, et que les femmes finissent par employer un vocabulaire particulier. Le besoin sexuel finit bien par pousser

l'individu à enfreindre ces mesures, mais dans quelques tribus les époux eux-mêmes ne doivent se rencontrer qu'en dehors de la maison et clandestinement.

Là où le primitif a mis un tabou, c'est qu'il redoute un danger, et l'on ne saurait nier que toutes les prescriptions relatives aux relations avec la femme ne trahissent une peur essentielle. Cette crainte se fonde sans doute sur le fait que la femme est différente de l'homme, éternellement incompréhensible et mystérieuse, étrangère et par là ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, contaminé par sa féminité et craint de se montrer ensuite incapable. L'action amollissante, propre à faire cesser les tensions, du coït, peut-être considérée comme le prototype du danger redouté et la perception de l'influence que la femme acquiert sur l'homme par le rapport sexuel, la considération qu'elle s'assure ainsi, justifient l'extension de cet effroi. Rien de tout cela n'a vieilli, tout persiste encore parmi nous.

Nombre d'observateurs ont émis l'idée que les aspirations amoureuses des primitifs étaient relativement faibles et n'atteignaient jamais à l'intensité que nous leur voyons prendre dans le monde civilisé. D'autres ont soutenu l'opinion inverse, mais, quoi qu'il en soit, les usages tabous cités démontrent l'existence d'une force qui s'oppose à l'amour en faisant repousser la femme comme étrangère et ennemie.

En des termes peu différents de ceux qu'utilise couramment la terminologie de la psychanalyse, *Crawley* démontre que tout individu se distingue des autres par un « taboo of personal isolation » et que ce sont justement de petites particularités à côté d'une ressemblance générale qui motivent les sentiments d'hostilité. Il serait tentant d'adopter cette idée et de faire dériver de ce « narcissisme des petites différences » la haine qui, dans tous les rapports humains, l'emporte, comme nous le pouvons constater, sur les sentiments de fraternité et sur le précepte de l'amour universel. La psychanalyse croit avoir deviné à quel mobile doit être principalement dû le rejet de la femme, rejet narcissique mêlé à beaucoup de mépris. Elle l'attribue au complexe de castration dont l'influence se fait sentir dans le jugement porté sur la femme.

Mais ces dernières réflexions nous entraînent loin de notre sujet. Le tabou général de la femme ne projette aucune lumière sur les prescriptions particulières qui se rapportent au premier acte sexuel

avec la vierge. Nous sommes obligés de nous en tenir aux deux premières explications données : peur du sang, peur des prémices, dont nous avons déjà dit qu'elles n'allaient pas jusqu'au cœur de la question du tabou. A la base de l'interdiction tabou il y a certainement l'intention de *refuser ou bien d'éviter quelque chose au futur époux,* quelque chose qui est inséparable du premier acte sexuel, quoique de cet acte doive naître, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un attachement spécial de la femme à ce premier homme.

Notre but, cette fois, ne sera pas de rechercher l'origine et la signification dernière des prescriptions du tabou. Je l'ai déjà fait dans mon livre *Totem et Tabou,* en démontrant la nécessité pour le tabou d'une ambivalence initiale, en étudiant son développement à partir des événements préhistoriques qui ont abouti à la formation de la famille humaine. Les usages tabous actuellement encore en vigueur chez les primitifs ne permettent plus de discerner leur signification première. Nous sommes trop aisément tentés d'oublier que les peuples les plus primitifs vivent, eux aussi, au sein d'une civilisation fort éloignée de la préhistorique et qui est aussi vieille, chronologiquement parlant, que la nôtre et correspond également à un stade de développement tardif quoique différent du nôtre.

Le tabou est aujourd'hui, chez le primitif, englobé dans la trame de tout un système ingénieux qui rappelle celui dont se servent, dans leurs phobies, nos névrosés. Des motifs anciens ont été remplacés par des nouveaux qui cadrent harmonieusement avec eux. En négligeant ces problèmes génétiques, nous ne perdrons cependant pas de vue que le primitif met un tabou là où il pressent quelque danger. Ce danger est généralement d'ordre psychique, car le primitif n'est pas contraint, comme nous, de faire deux distinctions qui nous paraissent inévitables. Il ne différencie pas le péril matériel du péril psychique, ni le danger réel de l'imaginaire. Sa conception animiste du monde lui fait logiquement croire que tout danger émane d'un être animé et hostile, pareil à lui, qu'il s'agisse d'une menace de par les forces de la nature ou bien d'un danger provenant d'autres hommes ou d'animaux. Mais, d'autre part, le primitif est accoutumé à projeter dans le monde extérieur ses propres mouvements intérieurs hostiles et par là à les imputer aux objets qui lui sont désagréables ou seulement étrangers. La femme

est ainsi considérée comme une source de périls et le premier accouplement avec une vierge comme un danger particulièrement grave.

Je crois qu'en étudiant maintenant plus à fond le comportement actuel des femmes civilisées, dans les mêmes conditions, nous pourrons apprendre de quelle nature est ce danger si grand et pourquoi il menace justement le futur époux. Je postule la réalité du péril en question, de sorte que le primitif cherche à se prémunir, par le tabou de la virginité, contre un danger qu'il a raison de pressentir, bien que celui-ci soit d'ordre psychique.

Nous considérons comme une réaction normale qu'après le coït, la femme, au comble de la satisfaction, serre l'homme dans ses bras. Nous voyons là une manifestation de sa reconnaissance, un gage de durable soumission. Et nous savons pourtant qu'il n'est nullement de règle que le premier rapport provoque pareil comportement ; très souvent l'initiation n'apporte à la femme qu'une déception, elle demeure froide et insatisfaite ; en général, il faut un certain temps, une répétition fréquente de l'acte sexuel pour que la femme parvienne aussi à la satisfaction. Entre ces cas de frigidité initiale, très passagère, et ceux, peu réjouissants, de frigidité durable qu'aucun tendre effort de l'homme ne parviendra à vaincre, nous pouvons observer une série continue de cas intermédiaires. Je crois que cette frigidité de la femme est encore mal connue ; en dehors des cas où elle n'est due qu'à la puissance insuffisante de l'homme, elle demanderait à être expliquée, peut-être à l'aide de manifestations apparentées.

Il me semble inutile de faire état des si fréquentes tentatives de fuite avant le premier rapport sexuel. Elles prêtent à l'équivoque et doivent être considérées, dans leur ensemble, comme l'expression d'une très générale réaction de défense féminine. Par contre, je crois que certains cas pathologiques sont propres à éclaircir l'énigme de la frigidité féminine. Dans ces cas, la femme, après le premier accouplement, après chaque nouvel acte sexuel, traduit ouvertement son hostilité envers l'homme en le querellant, en levant la main sur lui, voire en le frappant réellement. C'est là ce qui se passait dans un remarquable cas de ce genre que j'ai pu analyser à fond. Et pourtant, la femme en question, fort éprise de son mari, l'incitait elle-même au coït, dans lequel elle trouvait indiscutablement une grande satisfaction. Je pense que cette étrange et contra-

dictoire réaction est une résultante des sentiments mêmes qui ne se peuvent traduire à l'ordinaire que par la frigidité, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de réprimer la réaction tendre sans se manifester eux-mêmes. Dans le cas pathologique, nous trouvons décomposé, pour ainsi dire, en ses deux éléments, ce qui est uni dans la frigidité courante, pour concourir à l'action inhibitrice, à la manière de ce que nous avons appelé, dans la névrose d'obsession, le symptôme « à deux temps ». L'hostilité de la femme, tel est le danger que suscite la défloration, et il est naturel que le mari cherche à éviter cette haine.

L'analyse permet aisément de deviner quels mouvements intérieurs provoquent chez la femme le comportement paradoxal dont nous venons de parler, et je m'attends à trouver ici l'explication de la frigidité. Le premier coït met en branle toute une série de ces sentiments, inutilisables pour la situation féminine souhaitée, quelques-uns ne réapparaîtront plus dans les réactions ultérieures. En premier lieu, l'on pensera à la douleur provoquée chez la vierge par la défloration, et peut-être même sera-t-on tenté d'attribuer à ce facteur une importance décisive en renonçant à chercher d'autres motifs. Mais il semble difficile d'attribuer pareille importance à cette douleur. On serait plutôt enclin à penser à la blessure narcissique causée par la destruction d'un organe et qui trouve dans la conscience même une explication rationnelle, la valeur sexuelle de la vierge déflorée ayant diminué. Toutefois, les coutumes nuptiales des primitifs nous enseignent à nous défier d'une semblable surestimation. Nous avons vu que, dans certains cas, le cérémonial comportait deux temps ; après la perforation (manuelle ou instrumentale) de l'hymen, un coït officiel ou un simulacre d'accouplement est pratiqué par les représentants du mari, ce qui nous prouve que la prescription tabou n'a pas pour but unique d'éviter la défloration anatomique, et qu'en dehors de la réaction de la femme à la douloureuse blessure quelque chose d'autre encore doit être épargné à l'époux.

La déception causée par le premier coït a une autre cause encore : chez la femme civilisée, tout au moins, l'attente et la réalisation ne peuvent concorder. Tout rapport sexuel avait été, jusqu'alors, l'objet de la plus rigoureuse interdiction, c'est pourquoi l'accouplement légal, permis, n'est pas ressenti de la même façon que l'autre. L'effort fait souvent sans nécessité réelle, quand nulle

opposition n'est à craindre, par tant de fiancées, pour tenir secrètes aux yeux de tous, même aux yeux des parents, leurs nouvelles relations amoureuses, montre d'une façon presque comique combien profonde est cette association. Les jeunes filles déclarent ouvertement que leur amour leur semble perdre de sa valeur quand les autres en sont informés. Parfois ce motif peut prendre une telle importance qu'il en arrive à mettre définitivement obstacle à toute possibilité d'amour dans le mariage. La femme ne retrouve sa faculté de tendresse que dans une liaison illicite, clandestine, où elle sait pouvoir seule et librement disposer de son propre vouloir.

Mais cette explication ne va pas jusqu'au fond des choses. De plus, liée aux conditions de la civilisation, elle ne permet pas de rattacher ces faits à l'état social des primitifs. Le facteur suivant, qui se base sur l'évolution de la libido, n'en est que plus important. Grâce aux efforts de l'analyse, nous savons quelle régularité, quelle puissance ont les investissements les plus anciens de la libido. Nous voulons parler des désirs sexuels réfrénés de l'enfance et, en ce qui concerne la femme, surtout de la fixation de la libido au père ou au frère, substitut du père, désirs qui, assez souvent, visaient à autre chose qu'au coït, ou pour lesquels le coït n'était qu'un but imprécis. L'époux n'est jamais, pour ainsi dire, qu'un succédané de l'homme désiré, mais non cet homme lui-même. Un autre, dans les cas typiques, le père a marqué de son empreinte la disposition amoureuse de la femme, l'époux ne peut donc arriver tout au plus que second. Il s'agit maintenant de savoir quelle intensité, quelle opiniâtreté doit atteindre cette fixation pour que le mari substitut soit repoussé, parce que ne donnant pas satisfaction. C'est ainsi que la frigidité obéit aux conditions génétiques de la névrose. Plus sera puissant, dans la vie sexuelle de la femme, l'élément psychique, plus résistante s'avérera la position antérieure de la libido lors du choc produit par le premier acte sexuel. Et, dans ces conditions, la possession physique n'aura pas sur la femme de répercussion aussi puissante. La frigidité peut ensuite demeurer en tant qu'inhibition névrotique, ou bien fournir un terrain propice au développement d'autres névroses et des diminutions mêmes modérées de la puissance masculine joueront alors aussi le rôle d'auxiliaires.

C'est d'un désir sexuel ancien que dérive la coutume selon laquelle la défloration est, chez les primitifs, confiée à un vieillard,

prêtre ou saint homme, bref à un substitut du père (voir plus haut). Cette pratique me semble très proche du *Ius primae noctis* si discuté du seigneur moyenageux. *A.-J. Storfer* a soutenu la même opinion (1). En outre, il considère l'institution très répandue du « mariage à la Tobie » (abstinence pendant les trois premières nuits) comme une reconnaissance des droits du patriarche. *C.-J. Jung* (2) avait déjà adopté cette thèse. Aussi ne serons-nous pas surpris de trouver parmi les substituts du père chargés de pratiquer la défloration, les images des dieux. Dans certaines régions de l'Inde la nouvelle mariée sacrifiait son hymen au Lingam en bois. Saint Augustin rapporte qu'une coutume semblable subsistait (à cette époque ?) dans le cérémonial nuptial romain, mais avec cette atténuation que la femme n'avait qu'à s'asseoir sur le phallus géant en pierre de Priape (3).

Dans des couches plus profondes joue un autre facteur encore qui, on le peut démontrer, est le grand responsable des réactions paradoxales contre l'homme et dont l'influence se manifeste aussi, à mon avis, dans la frigidité de la femme. Le premier coït réactive, chez la femme, d'anciennes émotions autres que celles déjà décrites, et ces émotions s'opposent, de façon générale, à la fonction et au rôle féminins. L'analyse de nombreuses névrosées nous a appris qu'à un stade ancien, elles ont envié l'organe viril de leur frère. Du fait de l'absence (ou à vrai dire de la réduction) de cet organe, elles se sentent victimes d'une injustice, humiliées. Cette « envie du pénis » fait, nous le croyons, partie du complexe de castration. Si l'aspiration à la virilité peut être qualifiée de « virile », le terme de « protestation mâle » qu'a créé *Alf. Adler* pour proclamer que ce facteur est l'agent de la névrose en général, convient à cette attitude. Dans cette phase, les petites filles ne font souvent aucun mystère de leur jalousie et de l'hostilité qui en résulte vis-à-vis de leur frère plus favorisé : elles essayent d'uriner debout comme ce frère, afin de prouver leur prétendue égalité. Dans le cas que nous avons cité (agressivité contre un homme pourtant aimé) j'ai pu établir que cette phase avait même précédé celle du choix objectal. Plus tard seulement la libido de la petite fille s'était orientée vers

(1) *Des particularités du parricide.*

(2) « Le rôle du père dans la destinée de l'individu (*Jahrb. f. Psychan.* I, 1909). »

(3) Ploss et Bartels : *La femme*, I, XII et Dulaure : *Des divinités génératrices*, Paris, 1885 (réimprimé sur l'édition de 1825), p. 142.

le père, et alors elle avait souhaité d'avoir non plus un pénis, mais un enfant (1).

Je ne serais pas surpris de voir, dans d'autres cas, ces tendances se présenter dans un ordre inverse, et cette partie du complexe de castration n'entrer en jeu qu'une fois seulement le choix objectal fait. Mais la phase virile de la femme, celle où elle envie le pénis du garçon, est en tout cas antérieure dans l'évolution et se trouve plus proche du narcissisme initial que de l'amour objectal.

Il y a quelque temps, le hasard me fournit l'occasion d'analyser le rêve d'une jeune mariée, rêve de réaction à la défloration, et qui révélait sans fard le désir qu'avait cette femme de châtrer son jeune époux et de lui ravir le pénis. Certes l'on aurait pu donner de ce rêve une interprétation plus innocente et penser qu'il trahissait seulement le désir d'une prolongation et d'une répétition de l'acte, mais quelques détails m'incitaient à aller au delà de cette dernière explication. Le caractère ainsi que le comportement ultérieur de la jeune femme confirmèrent d'ailleurs la justesse de l'interprétation la plus sévère. Derrière cette envie du pénis transparaît l'hostilité pleine d'amerture que la femme ressent contre l'homme ; cette hostilité persiste toujours dans les rapports intersexuels, ainsi qu'en témoignent les efforts et les productions littéraires des « émancipées ». *Ferenczi,* dans une spéculation paléobiologique, fait remonter à l'époque de la différenciation des sexes cette hostilité de la femme. Au début, pense-t-il, la copulation se produisait entre deux individus de même genre, mais dont l'un plus vigoureux contraignait l'autre à subir l'union sexuelle. L'amertume provoquée par cette défaite se retrouverait dans la situation actuelle de la femme. Je trouve qu'il est permis de se servir de semblables spéculations tant qu'on évite de les surestimer.

Après avoir énuméré les motifs de la réaction paradoxale de la femme à la défloration, réaction dont les vestiges persistent dans la frigidité, nous pouvons ainsi résumer les faits : la *sexualité inachevée* de la femme se décharge sur l'homme qui, le premier, lui a fait connaître l'acte sexuel. Le tabou de la virginité s'explique, et nous comprenons la raison d'être d'une prescription qui a pour but d'éviter à l'homme le danger d'une vie conjugale durable avec la femme en question. Aux degrés supérieurs de la civilisation, ce

(1) Voir : « Des Transformations de l'Instinct. » *Int. Zeitschr. Œuvres complètes,* tome V.

péril apparaît moindre au regard de l'attrait qu'offre la promesse de sujétion, et sans doute aussi du fait d'autres mobiles et d'autres séductions. La virginité est considérée comme un bien auquel l'homme ne doit pas renoncer. Mais l'analyse des désaccords conjugaux montre que les mobiles qui tendent à contraindre la femme à tirer vengeance de sa défloration n'ont pas tout à fait disparu du psychisme de la femme civilisée. Tout observateur remarquera aisément que, dans un nombre considérable de cas, la femme reste frigide et malheureuse pendant la durée d'un premier mariage, tandis qu'une fois cette première union rompue, elle devient pour son second époux une épouse tendre, prête à donner le bonheur. La réaction archaïque s'est pour ainsi dire épuisée sur le premier objet.

Toutefois, le tabou de la virginité n'a pas entièrement disparu dans notre civilisation ; l'âme populaire ne l'ignore pas, et les poètes en ont parfois fait usage. *Anzengrüber,* dans une de ses comédies, met en scène un paysan naïf qui refuse d'épouser la fiancée qui lui est destinée parce que « c'est une garce qui coûtera la vie à son premier ». Il consent donc à ce qu'elle en épouse un autre et la prendra plus tard, quand elle sera devenue veuve et inoffensive. Le titre de la pièce « *Le venin de la Pucelle* » nous rappelle que les charmeurs de serpents, avant de commencer leurs tours, incitent leurs serpents venimeux à mordre dans un chiffon afin de pouvoir ensuite les manipuler sans danger (1).

Un personnage dramatique, celui de Judith, dans la tragédie de *Hebbel* : « Judith et Holopherne », nous fait surtout comprendre le tabou de la virginité. Judith est l'une de ces femmes dont la virginité est protégée par un tabou. Son premier époux, paralysé durant la nuit de noces par une angoisse mystérieuse, n'a depuis plus osé tenter de l'approcher. « Ma beauté, dit-elle, est celle de la belladone, y goûter c'est se condamner à la folie et à la mort. » Elle

(1) Nous citerons ici, bien qu'il s'écarte de la situation que nous étudions, un court mais magistral récit de A. Schnitzler : « Le destin du baron de Leisenbogh ». Autrefois victime d'un accident, le baron s'éprend d'une comédienne très expérimentée en amour et à laquelle il fournit, pour ainsi dire, une nouvelle virginité en jetant un sort sur l'homme qui la possédera le premier après lui. L'actrice ainsi marquée d'un tabou n'ose d'abord plus nouer de relations amoureuses. Mais s'étant éprise d'un chanteur, elle se résoud à accorder au baron de Leisenborgh la nuit d'amour qu'il s'efforce, depuis tant d'années, d'obtenir. Victime de sa propre malédiction, le baron meurt, frappé d'apoplexie, en apprenant les motifs d'un bonheur auquel il ne s'attendait plus.

forme le plan de séduire et de pervertir le chef assyrien qui assiège la ville, utilisant ainsi une raison patriotique pour en masquer une sexuelle. Déflorée par cet homme puissant et fier de sa vigueur et de sa brutalité, elle trouve, dans son indignation, la force de lui trancher la tête et devient ainsi la libératrice de son peuple. Nous savons que la décapitation est un symbole de castration. Judith est donc bien la femme qui châtre l'homme par qui elle a été déflorée, tout à fait comme le voulait le rêve, ci-dessus cité, d'une jeune mariée. Hebbel a intentionnellement sexualisé l'histoire patriotique relatée dans les apocryphes de l'Ancien Testament, car là Judith peut se vanter, à son retour, de n'avoir subi aucune souillure, et le texte biblique ne fait nulle allusion à sa sinistre nuit de noces. Hebbel, avec la finesse qui est le propre du poète, a ressenti sans doute le mobile, vieux comme le monde, qui restait en puissance dans le récit tendancieux et a rendu au sujet son contenu d'antan.

Sadger a montré, dans une excellente analyse, comment *Hebbel* fut déterminé dans le choix de son sujet par son propre complexe parental, et comment il en vint à prendre constamment le parti de la femme dans la lutte des sexes, allant jusqu'à faire siennes les émotions féminines les plus secrètes. Le poète a lui-même exposé les mobiles qui l'ont incité à modifier le sujet, mobiles que Sadger a justement qualifiés de spécieux : il semble, en effet, qu'ils n'aient été destinés qu'en apparence à justifier ce qui restait inconscient au poète et au fond à le lui masquer. D'après le récit biblique, Judith reste, après son veuvage, une veuve vierge ; *Sadger* pense que cette conception dériverait du désir qu'a l'enfant de nier les rapports sexuels qu'entretiennent les parents et de faire de la mère une vierge intacte. Je ne tenterai pas de modifier cette explication, mais j'ajouterai ceci : une fois que le poète eut établi la virginité de son héroïne, son imagination « sympathisante » s'attarda à la réaction hostile déclenchée par la blessure à la virginité.

Nous pouvons donc conclure ainsi : la défloration n'a pas seulement cette conséquence propre à la civilisation de lier durablement la femme à l'homme, elle déclenche aussi une réaction archaïque d'hostilité contre l'homme, laquelle réaction peut revêtir des formes pathologiques qui se traduisent assez fréquemment dans la vie amoureuse conjugale par des phénomènes d'inhibition ; on peut lui attribuer le fait que très souvent les seconds mariages réussissent mieux que les premiers. L'étrange tabou de la virginité, la crainte

à laquelle obéit, chez les primitifs, l'époux, en évitant la défloration, trouvent dans cette réaction hostile leur pleine justification.

Il est intéressant que notre rôle d'analystes nous permette d'observer chez certaines femmes la présence simultanée des réactions opposées de sujétion et d'hostilité liées l'une à l'autre par un lien étroit. Quelques-unes de ces femmes semblent vivre en plein désaccord avec leurs époux, mais c'est vainement qu'elles tendent de s'en détacher. Dès qu'elles essayent de reporter leur amour sur un autre homme, l'image du premier, qu'elles ont cependant cessé d'aimer, vient s'interposer. L'analyse nous enseigne que ces femmes sont restées soumises au premier homme, mais non point par tendresse. Si elles ne réussissent pas à s'en détacher, c'est qu'elles ne sont pas parvenues à satisfaire entièrement sur lui leur vengeance, et, dans les cas accusés, le ressentiment n'est même pas arrivé jusqu'au conscient.

La théorie de Freud et son évolution

Aperçu général et Considérations Méthodologiques (1)

Par Ch. ODIER

Sommaire

(1) A propos des Conférences faites le 10 mars et 7 avril 1932 au groupe d'études philosophiques et scientifiques fondé par le Dr Allendy.

PREAMBULE

Deux défauts principaux de cet exposé ne nous ont pas échappé. Outre une certaine aridité, il comporte un tour de rédaction qui paraîtra trop schématique, trop abstrait de la réalité vivante. Les « pulsions », en effet, y sont traitées comme des sortes d'entités, détachées souvent de l'être qui les crée et les vit, et menant leur vie indépendamment de la sienne. L'usage d'une telle licence descriptive nous paraît cependant défendable dans un exposé franchement théorique. Il l'a facilité considérablement, alors que l'obligation de ramener sans cesse la pulsion à l'individu, au lieu de l'individu à la pulsion, comme nous l'avons fait, l'eût rendu fort ardu et fort long.

De toutes façons, nous pensions qu'une vue d'ensemble de la *théorie énergétique* de Freud et de son évolution pourrait constituer un complément aux travaux et ouvrages remarquables publiés par les membres de la Société française de Psychanalyse. Son but particulier consiste à tenter de remettre au point certaines polémiques ou du moins de les ramener sur un plan scientifique aussi objectif que possible.

INTRODUCTION

Le sujet qui m'a été réservé, soit la théorie des instincts, offre matière à tout un cours. C'est dire qu'il m'a fallu choisir entre les nombreuses manières de le traiter, puisque je ne dispose que de deux heures. Je me suis donc résolu à me limiter à la théorie psychanalytique, pensant que vous m'avez fait l'honneur de venir ce soir pour m'entendre parler de psychanalyse.

Il y a donc aujourd'hui vingt-huit ans que Freud, après avoir longuement observé et réfléchi, fit paraître une petite brochure intitulée : « Trois essais sur la théorie de la sexualité » (1), dans

(1) Traduite en français par le D[r] Mme Reverchon, chez Gallimard « Documents bleus », Paris 1928.

laquelle il condensa les résultats d'une vaste expérience acquise par l'étude objective de milliers de réactions psychiques, et jeta la base de sa conception de l'inconscient et de la sexualité infantile.

Pourquoi donc la sexualité infantile a-t-elle été l'objet de cette première synthèse scientifique ? Ce ne fut nullement le fruit d'un hasard ni d'un dessein préconçu de la part de l'auteur. Cela provint simplement du fait qu'il analysait des sujets atteints de psychonévroses, et que, pour ce faire, il usait de la méthode créée par lui des associations libres. Grâce à elle, il fit d'une pierre deux coups : il découvrit la vie inconsciente, et en même temps le rôle prépondérant qu'y joue chez l'adulte les tendances instinctives. C'est dire que, dans ces cinquante pages, Freud ouvrit un chapitre capital de la science, lequel jusqu'alors avait été complètement négligé ; j'entends le chapitre de l'ensemble des relations entre la sexualité infantile et la vie psychique, ou encore de l'influence des instincts inconscients sur l'activité, l'affectivité et la pensée.

Avant Freud, on appelait l'inconscient le subliminal (sous le seuil), et on le croyait composé de phénomènes psychiques beaucoup trop faibles pour franchir le seuil de la conscience. Or, c'est le contraire qui est vrai. Si ces phénomènes peuvent être maintenus dans l'ombre ce n'est pas grâce à leur défaut de puissance, mais en vertu du fait qu'une autre puissance, celle de la censure, leur est opposée ; c'est pourquoi nous devons les reconstruire péniblement au moyen d'un matériel conscient. De la lutte entre ces phénomènes et la censure naît la notion capitale de *conflit*, et celle capitale aussi de *refoulement*, car vous savez qu'on dénomme ainsi ce jeu de forces antagonistes. Or, ces notions sont nées précisément de la découverte psychanalytique des instincts inconscients, laquelle a transformé la conception négative de l'inconscient (ce qui n'est pas conscient) en une positive. Cette dernière est basée sur deux principes majeurs : 1° les phénomènes inconscients sont investis de puissance et, dans les cas ordinaires, la gravité de la maladie nerveuse est proportionnelle au degré de cette énergie (interprétation dynamique de la névrose) ; 2° ils emploient tout ou partie de cette énergie à exercer une pression presque constante sur le « conscient ». Autrement dit, ils tendent par eux-mêmes à pénétrer dans le domaine de la conscience pour trouver à s'y épanouir et s'y décharger. Naturellement, cette progression est sou-

vent entravée par d'autres énergies, le moi souvent empêche ces désirs ou besoins inconscients de rejoindre les organes qui seraient aptes à les satisfaire (les organes de la sensibilité, de la motricité, de la pensée, des sens, etc.). Cette tendance à progresser vers le conscient a été dénommée *tendance progressive* des processus inconscients.

Nous verrons plus loin que ces deux principes sont le fondement d'une interprétation générale de la névrose ou de la vie psychique en général, dite « topico-dynamique ».

I. — Conceptions dynamique et moraliste.

Cette interprétation conduisit peu à peu Freud à édifier une doctrine dont mon dessein ce soir, puisque l'occasion m'en est offerte, est de tenter de vous exposer les éléments principaux. Mais je voudrais auparavant relever une des critiques les plus fréquemment adressée à cette doctrine.

Freud, répète-t-on, est un impitoyable destructeur des plus hautes valeurs humaines ; il sape l'idéal et la morale, nous prive ainsi des soutiens nécessaires à la conduite de la vie. Comment la supporter si nous sommes vraiment voués à des instincts qui nous portent invinciblement et uniquement à rechercher le plaisir, alors qu'elle nous en dispense si peu ? Que fait-il par exemple, dans ses théories, de l'esprit de sacrifice, du don de soi ? Ne semble-t-il pas nier ou considérer avec scepticisme, aussi bien que les sentiments désintéressés, les sentiments familiaux, patriotiques ou religieux ? Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre qu'au-dessous de ces valeurs spirituelles s'agitent d'obscurs besoins sexuels ? Or, nous ne pouvons admettre cette doctrine du pan-sexualisme, car tout en reconnaissant sincèrement que la sexualité, et l'amour, jouent un grand rôle dans notre vie, nous voyons d'autres tendances et de nombreux besoins supérieurs y jouer un rôle peut-être plus marqué.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Mais je pense qu'ici le meilleur moyen de répondre à cette critique, ou cette objection de principe, ne serait pas de polémiser sur ce qui est sexuel ou ne l'est pas, selon les critères communs, mais serait plutôt de contribuer à bien faire comprendre en quoi consiste vraiment l'attitude de Freud en face des problèmes de la vie psychique, et en quoi cette attitude est scientifique. J'ai remarqué qu'elle est mal comprise

dans le public et que trop souvent des exposés profanes ou littéraires, ou même des plaisanteries faciles, ont concouru à augmenter le malentendu, malentendu sur lequel repose en somme la critique en question.

Depuis vingt-huit ans en effet, Freud en est venu graduellement à une conception originale de la vie psychique, celle que j'ai esquissée tout à l'heure. Vous aurez remarqué qu'en le faisant j'employais les termes d'énergie, de force, de dynamique, de lutte, etc., et vous aurez deviné par conséquent que cette conception est avant tout *énergétique*. Et si elle a étonné, pour ne pas dire indigné, à ce point le public, c'est qu'elle rompait avec ses traditions psychologiques et morales les plus chères. Mais ce défaut ne préjuge nullement ni de sa vérité, ni de sa fausseté, ni de son caractère scientifique ou anti-scientifique. Au contraire, le fait d'être énergétique la rapprochait *a priori*, ou même l'intégrait aux sciences fondamentales. Cette qualité, on ne pouvait évidemment pas exiger du public de la reconnaître, mais on était en droit de s'attendre que certains savants le fîssent, qui pourtant se sont montrés des adversaires irréductibles de la doctrine freudienne.

Elle tente en effet d'appliquer à la psychologie le concept fondamental des sciences de la nature, et *a priori* c'est une belle tentative. Cependant, on a maintes fois cherché à nier sa valeur scientifique même, alors que personne n'a songé à nier celle de l'astronomie, de la physique ou de la chimie. Or, que fait un chimiste quand, après avoir versé deux liquides incolores dans une éprouvette, il constate la production d'un nouveau liquide d'un bleu magnifique (bleu céleste) ? Va-t-il s'attarder à admirer, puis à décrire les qualités de cette couleur ? Non pas ; en tant que chimiste, il laissera ce soin agréable au peintre ou au poète, lesquels réjouissent les hommes et Freud tout spécialement, mais ne font pas progresser la connaissance rationnelle des phénomènes naturels. Par contre, il ramènera la réaction observée dans son éprouvette à un autre système de relation ; il la rattachera à l'action réciproque d'atomes et d'électrons les uns sur les autres, soit à un jeu de forces dites atomiques.

Eh bien Freud, dans son domaine, fait en somme la même chose, du moins obéit à un principe heuristique analogue. Placé non plus devant une belle couleur, mais un beau sentiment, il commence naturellement par l'observer et le classer. En tant qu'homme, il le

jugera sans doute supérieur à un vilain sentiment, mais en tant que chercheur, fidèle à son point de vue, il s'interdira, comme les savants physiciens, de prononcer un jugement de valeur afin de rester comme eux aussi objectif que possible. Et c'est précisément cela qui est si difficile en psychologie, infiniment plus qu'en physique, puisqu'on travaille avec un instrument, l'esprit, qui se trouve être en même temps l'objet d'étude. Ainsi, le beau sentiment sera envisagé non pas comme valeur mais comme *phénomène* (mot qui veut dire : apparence).

Jusqu'ici Freud n'agit pas autrement que tous les psychologues, mais il va bientôt se séparer d'eux, car la description phénoménologique pour elle-même, si instructive soit-elle, ne renseigne pas sur l'inconscient, oblige même d'en faire abstraction. Devant tout phénomène, il se pose donc la question suivante : *Quelle est l'énergie, ou la nature de l'énergie, qui est en jeu, et secondement, d'où provient-elle, quelle est son histoire et son origine ?*

Un petit exemple très simple. Devant le sacrifice total d'une mère à sa fille, l'analyste après Freud, se demandera : quelle est l'énergie particulière que cette mère utilise individuellement pour se dévouer ? Afin de répondre à cette question, il entreprendra alors une patiente analyse, poursuivra les réactions affectives jusque dans l'enfance et découvrira qu'à l'origine le même affect était utilisé dans une relation inverse, c'est-à-dire d'enfant à mère et non de mère à enfant. C'était un fort désir chez cette mère quand elle était enfant que sa propre mère se dévouât entièrement à elle. Il en conclut que l'énergie en jeu dans le phénomène « dévouement » fut utilisée *à l'origine* sous une forme narcissique, ou qu'elle eut en d'autres termes une *genèse* narcissique. Un fait tout actuel, révélé par l'analyse également, vient parler en faveur de cette hypothèse : c'est que cette mère considère inconsciemment son enfant comme une partie d'elle-même, une partie de son corps détachée de lui, etc.

L'on voit ainsi que grâce à cette méthode on peut mettre au jour toute une histoire individuelle, tout un complexe de tendances, de conflits et de luttes inconscientes qui se dissimulaient sous le phénomène : sacrifice maternel. Chez cette même femme, par exemple, l'analyste découvre corrélativement une animosité, une haine sourde contre son mari, le père de l'enfant adorée, et qu'en outre cette haine à l'origine était dirigée contre son propre père, dont elle avait peur et à qui elle en voulait parce qu'il accaparait la mère et même reprochait à celle-ci de « s'occuper beaucoup trop de cette petite » (= pas assez de lui), etc... L'analyste put tirer bien d'autres déductions encore de cette situation ; par exemple qu'en se sacrifiant à son enfant cette mère, d'une part atténuait les sentiments de culpabilité qu'elle se faisait, sans en avoir clairement con-

science, à l'égard de son mari du fait de son hostilité injustifiée contre lui, d'autre part cherchait à se venger de son père en cherchant à accaparer à son tour entièrement sa fille, à détacher celle-ci de son père (le mari), à se mettre constamment entre elle et lui, etc. ; bref, comme elle aurait voulu, dans son enfance, détacher la mère du père.

Dans ce cas particulier, une autre énergie est donc en action sous-jacente dans le sacrifice : une énergie d'autre nature que l'amour (originellement narcissique), soit une énergie dite agressive. L'analyste note alors une interaction dynamique inconsciente possible dans la détermination des « valeurs » conscientes. Il va sans dire que tout amour maternel n'aura pas cette détermination-là. Mais le fait indéniable que de pareils conflits jouent un rôle chez un grand nombre d'êtres humains dits nerveux a prodigieusement intéressé Freud, et c'était non seulement son droit mais son devoir d'homme de science de chercher à les démêler puis à les décrire objectivement.

Si maintenant on renverse les rôles et se place au point de vue de la mère en question, on ne pourra pas décrire le phénomène autrement qu'ainsi : j'adore ma fille et me sacrifie à elle. C'est là une description subjective qui implique forcément un jugement de valeur. Il s'agit ici d'une *valeur morale* impliquée dans le terme même de *sacrifice*. Il est donc clair que le sujet en pareil cas ne peut se comporter autrement que le moraliste, ne peut saisir ni exprimer ce qui se fasse en lui qu'en le ramenant à une échelle commune des valeurs. L'observateur objectif, quant à lui, doit traduire : j'adore ma fille comme je voulais que ma mère m'adorât, etc. ; soit ramener le besoin de sacrifice à un besoin personnel d'amour, ou voir dans le premier une émanation ou une élaboration du second. Il trouve ainsi un fondement individualiste à l'altruisme et du même coup une loi semblant régir l'inconscient.

On s'est souvent demandé si la psychologie pouvait être ou devenir une science, et souvent on a répondu : non. Je serais tenté de répondre oui et non. Non, si elle est basée sur l'introspection, c'est-à-dire sur l'apparence subjective des phénomènes ; oui, si basée sur leur étude objective. La psychanalyse peut tout de même être considérée comme objective bien qu'elle se base sur des données fournies par le sujet, car elle embrasse le psychisme tout entier et ne s'attache précisément pas aux phénomènes en eux-mêmes, tels que le sujet les ressent intimement dans son conscient seulement et les décrit, et leur attache forcément un jugement de valeur.

Ces phénomènes, nous les appellerons si vous voulez bien des *qualités* subjectives, terme en psychanalyse qu'on oppose à *quantités*. Par exemple, un sentiment d'amour sera une qualité psychique spéciale, un sentiment de haine en sera une autre. Or, devant toute qualité, le psychologue, en tant qu'homme de science,

ne prononce aucun jugement de valeur, pas plus devant l'amour ou la haine que le botaniste devant une rose ou une épine.

Ces qualités, le psychologue se bornera donc à les décrire. C'est un art périlleux, car en l'exerçant l'observateur est tenté de s'identifier de quelque manière au sujet qu'il étudie, et il court le risque de manquer d'objectivité. Ce grave écueil, des auteurs par exemple comme Ribot ou Janet ont su l'éviter, le premier dans des œuvres trop rares dont les psychiâtres ne font pas assez état, le second dans ses descriptions magistrales dont on ne peut plus se passer pour comprendre le statisme et le dynamisme des processus se déroulant dans le domaine limité de la conscience.

La description et la compréhension de ces derniers sont par contre le point faible de Freud. C'est du moins ce qu'on entend souvent. Est-ce vraiment le point faible de sa doctrine ?

Je ne veux ni ne peux m'engager ici dans aucune polémique ; mais me bornerai à une simple remarque. D'un certain point de vue, il faudrait que Freud eût au moins abordé ou traité *ce point* pour qu'on pût l'accuser de l'avoir mal traité. Comment voir dans une étude ou une description qu'il n'a point faite la faiblesse de son œuvre ? Plutôt que de point faible, parlons donc de lacune. Or, toute la question est de savoir si l'on est en droit de lui faire grief de cette lacune.

Au point de vue de la méthodologie scientifique, on n'y a à mon sens aucun droit, pas plus qu'on ne saurait reprocher à Janet de n'avoir pas entrepris l'étude de l'inconscient instinctuel. Car, dans l'étude scientifique des faits, chacun est justifié à adopter la méthode qui lui paraît la meilleure ou le point de vue qu'il préfère, pourvu que tous deux soient fertiles et contrôlables par de nouvelles vérifications.

Ceci dit, occupons-nous maintenant du point de vue et de la méthode de Freud. En ce qui concerne les « qualités », on ne saurait nier qu'il leur a accordé un très grand intérêt. Nul plus que lui n'a écouté, ni avec plus de patience, la description qu'en donnaient ses malades, et cela comme on sait, pendant des mois, une heure par jour. Par le fait que pendant cette heure il les priait de se laisser aller à des « associations libres » (1), il obtint des renseignements de grande valeur, assez imprévus d'ailleurs, et *aussi peu insincères*

(1) Procédé trop connu aujourd'hui pour que nous devions le décrire à nouveau.

que possible. Il s'aperçut entr'autres que tous ses patients se mettaient à parler de leur vie sexuelle dès qu'ils avaient pris confiance en lui et finalement ne parlaient plus que d'elle.

Seulement, la nature même de sa méthode le poussa peu à peu à ne pas s'attarder à l'étude de ces qualités en elles-mêmes, à leur classification, à leurs définitions *formelles*, mais à vouer plutôt toute son attention à leurs relations réciproques, puis, comme vous l'avez vu, à leur *genèse*. Nous reviendrons plus loin là-dessus, nous bornant pour l'instant à relever un fait important : il découvrit ainsi à travers les mille nuances qualitatives qu'on lui décrivait des *groupements de tendances*, lesquels se répétaient sous des formes et avec des contenus variables tout au long de l'existence, se simplifiaient en outre à mesure qu'on se rapprochait de leur genèse infantile. A ce niveau elles se groupaient d'ordinaire autour d'un (ou deux) désir central (complexes). Bref, il vit que ces groupements d'origine très ancienne avaient « constellé » la vie du malade tout au long de son développement et dans une série de situations parfois fort différentes en apparence les unes des autres. Ils se manifestaient sous la forme d'actes, d'impulsions, de comportements, de réactions affectives, de symptômes divers, souvent aussi de fantasmes, obéissant tous à une curieuse loi de répétition. Cette loi de constellation de la pensée, de l'action ou des sentiments le frappa vivement. Il soupçonna, puis admit, que ces complexes ou fantasmes devaient être investis d'une énergie exerçant une pression continue sur la conscience et s'y manifestant à la faveur de circonstances particulières ; et qu'en second lieu cette énergie émanait de la partie de l'appareil psychique qui était en rapport le plus étroit avec l'organisme : l'inconscient. Il chercha enfin à débrouiller et à fixer les *lois* auxquelles ces énergies en jeu obéissaient dans cet inconscient, tout comme l'astronome moderne ne se contente plus d'observer et de décrire les constellations célestes apparemment immobiles, mais étudie leurs mouvements, leurs ellipses, leurs corrélations, et formule enfin la loi de la gravitation. Qu'on me passe toutes ces comparaisons, mais il y a là, et peut-être y aideront-elles, quelque chose d'essentiel à saisir si l'on veut se faire de la psychanalyse une idée correcte et claire.

Nous mentionnerons ici déjà, à titre d'indication, cinq de ces lois énergétiques :

1° La *loi de la progression,* déjà citée (de l'inconscient vers le conscient).

2° La *loi du refoulement,* c'est-à-dire de l'empêchement de la progression. Cet empêchement est dû à un mécanisme dynamique, en d'autres termes les tendances (désirs, affects, etc.) venant de l'inconscient se trouvent désinvesties de leur énergie au niveau du *préconscient* ; ainsi leur entrée dans la conscience est barrée.

3° La *loi de la régression.* Cette énergie retourne dans l'inconscient et y réinvestit les mécanismes (dits primaires, en opposition aux mécanismes préconscients dits secondaires) auxquels la vie psychique ou même instinctuelle est soumise dans cette région profonde.

Vous en connaissez déjà un ou deux de ces mécanismes primaires : la condensation, le déplacement, le renversement, etc. Ils ont donné à Freud la clé de nombre de symptômes nerveux. Mais il en est deux qu'il importe de connaître et de comprendre avant tout car ils sont fondamentaux :

4° La *loi de régulation* par le principe du plaisir-déplaisir.

5° La *loi de l'automatisme* (ou mieux, contrainte) *de répétition.*

Nous y reviendrons plus loin, mais avouons qu'à elles seules ces cinq lois constituent déjà une moisson intéressante.

Pour clore ce premier paragraphe, résumons ainsi notre pensée : Freud n'a rien détruit ni sapé. Entre ses mains les beautés de l'âme humaine demeurent intactes. Car il ne nie et ne conteste nullement les valeurs spirituelles, ou, comme nous disions, les qualités, avec le coefficient personnel qu'elles impliquent. Son système n'est aucunement un système fermé, non plus que définitif et achevé, car il laisse place, comme Hartmann le relève à juste titre (1), à *l'apparition même de nouvelles qualités,* et même de qualités, telles que par exemple le sentiment ou l'émotion esthétiques, que son système n'explique pas ou mal. Il l'avoue lui-même dans son dernier ouvrage (2) avec une sincérité dont maint théoricien de l'esthétique devrait s'inspirer. Personnellement, il apprécie d'ailleurs hautement, nous le verrons, ces valeurs supérieures. Il n'est ici que de songer également à la sublimation, soit à un méca-

(1) *Die Grundlagen der Psychoanalyse.* 1927, Verlag Leipzig, Georg Thieme.
(2) *Das Unbehagen in der Kultur.*

nisme qu'il a décrit lui-même, mais, fidèle à son principe, sans chercher à en donner d'explication.

Ce qu'il importe est donc de bien comprendre ce principe qui l'a toujours guidé dans ses recherches, le point de vue qu'il a adopté devant ces dites qualités et la manière dont il les *interprète*. Principe, point de vue, manière, tous trois lui ont été pour ainsi dire imposés par les malades nerveux, car en face de leurs troubles, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'agir ainsi était le meilleur moyen de rester aussi objectif que possible : le moyen en somme de *réduire ces qualités,* et les valeurs subjectives que le sujet leur accordait, à autre chose, soit *à des quantités*. C'est ainsi qu'il s'intéressa à ce qu'il y avait au-dessous d'elles ou derrière elles, chercha des notions plus générales, plus biologiques qu'individuelles, et trouva finalement l'inconscient, ses énergies et ses lois.

*
* *

Il serait faux de croire que Freud fut le premier psychologue qui eût appliqué ce concept d'énergie à la psychologie. Ribot disait déjà : « Des lois générales président à la répartition de l'activité nerveuse dans les différents points du système nerveux, comme les lois *mécaniques* (c'est nous qui soulignons) gouvernent la circulation du sang... (1) » Janet, de son côté, édifiait sa remarquable théorie de la « psychasthénie » (défaut de *force* psychique), pour expliquer les troubles névropathiques. Une de ses conceptions centrales était l'abaissement de *tension*. Pour interpréter les agitations forcées (motrices, crises d'angoisse, ruminations mentales, obsessions, etc.) il recourt à l'hypothèse de la *dérivation*. « Quand une *force* primitivement destinée à être dépensée pour la production d'un certain phénomène reste inutilisée, parce que ce phénomène est devenu impossible, il se produit des dérivations (2). » C'est-à-dire qu'au lieu de produire des opérations supérieures (adaptées) elle se dépense en opérations inférieures, etc. (3). Il serait facile de multiplier les citations, et même d'en emprunter d'analogues à d'autres auteurs. Mais notre but est différent. Il consiste dans l'essai de montrer l'emploi particulier et original que Freud fait de cette notion d'énergie.

(1) Th. RIBOT. *Les maladies de la volonté,* p. 19.
(2) P. JANET. *Les Obsessions et la Psychasthénie*, p. 565.
(3) Freud préfère dire « régressives » pour ne pas préjuger de leur valeur, ce terme s'appliquant à un stade antérieur de développement.

Pour lui, comme pour les autres psycho-pathologistes, elle est une notion de secours, empruntée aux sciences physiques et naturelles. Remarquons, en passant, combien tardif fut cet emprunt. Si les physiciens parlent d'énergie depuis près de quatre siècles, les psychologues le font depuis quatre décades à peine, et pourtant ils eussent dû en parler, semble-t-il, depuis que l'homme existe. Tout être humain pouvait, dès l'origine, faire quotidiennement en lui-même l'expérience de forces actives, d'impulsions, d'efforts, de résistances dont il sentait à chaque instant l'indéniable activité.

Depuis vingt-huit ans que Freud l'applique, depuis la découverte de l'inconscient instinctuel, cette notion de secours s'est révélée de plus en plus indispensable à l'explication claire d'un certain nombre de phénomènes et de mécanismes psychiques déjà connus. En outre, elle a permis d'en découvrir de nouveaux encore inconnus, par exemple les pulsions érotiques infantiles, génitales, anales, orales, ou bien l'élaboration et la signification des rêves, etc. Cette application est donc non seulement *commode,* mais aussi *fertile.* Or, ce sont là les deux qualités exigées par Poincaré de toute théorie scientifique, avant même de savoir si elle est vraie ou fausse (1). Inversement l'abandonner serait se condamner à ne plus comprendre clairement les dits mécanismes. La théorie freudienne, par conséquent, ou si l'on préfère, l'attitude des psychanalystes est irréprochable du point de vue de la méthodologie scientifique telle que les plus grands savants l'ont fixée. Car elle nous apporte un secours dont nous ne pouvons actuellement plus nous passer.

Tout en étant scientifique, cette doctrine qui a pour objet l'étude objective de l'homme n'est pourtant pas inhumaine. Si du fait de sa nature, elle se tait provisoirement devant la valeur des qualités, elle ne les nie nullement. Son propre inventeur n'a-t-il pas écrit : « Tout être sensible à l'influence de l'art n'estimera jamais assez haut le prix de cette source de plaisir ou de consolation. » Et plus loin : « On obtient en ce sens (dans la recherche du bonheur) le résultat le plus complet quand on s'entend à retirer une

(1) Car on sait que la vérité ou la fausseté d'une théorie est toujours *relative* à un certain moment du développement de la science ; en second lieu que la part relative de vérité et d'erreur qu'elle renferme ne peut être démontrée que lentement, au moyen d'incessantes vérifications ; en troisième lieu et surtout que la découverte de nouveaux faits venant démontrer la fausseté d'une théorie est souvent le fruit de cette fausse théorie elle-même. Dans ce cas elle aura été fausse mais fertile.

somme élevée de plaisir du travail intellectuel et de l'activité de l'esprit... » Des satisfactions de cet ordre, celles par exemple de l'artiste et du penseur, « sont d'une qualité particulière qu'un jour nous saurons certainement caractériser de façon métapsychologique. Pour l'instant, bornons-nous à dire d'une manière imagée qu'elles nous paraissent plus délicates et plus élevées (1). » Qu'on excuse ces citations un peu longues, mais elles sont très caractéristiques de l'attitude de Freud devant les fonctions supérieures de l'esprit. Elles nous aideront, avant d'aborder le paragraphe suivant, à mettre fin à une certaine polémique dont le docteur Pichon tout récemment semble s'être encore fait l'écho lointain. « Les plus hautes envolées de l'homme, dit-il (1), sont des sublimations réussies *n'ayant que* (c'est nous qui soulignons) la boue libidinale pour matière originale (2). » Cette rédaction nous semble équivoque et, malgré son tour lapidaire et frappant, ou à cause de lui, ne pas tourner à l'avantage de l'exposition objective de la pensée de Freud. Les termes semblent choisis en vue d'inspirer au moraliste et au profane un mouvement de réprobation à l'égard des psychanalystes, plutôt que de lui donner une idée précise de la réelle attitude de Freud, parfaitement scientifique, en face d'aussi graves problèmes. On aura remarqué plus haut qu'il ne se prononce précisément pas en ce qui concerne deux hautes envolées capitales : l'art et la pensée (3). Pourtant, le texte de Pichon semble donner à entendre que toutes les envolées sont déjà classées et détrônées. En second lieu une haute envolée n'est pas une sublimation ; elle n'en serait dans quelques cas rares que le résultat. Ce qui définit expressément la sublimation, c'est le *détournement* d'une énergie de son but primitif. Ce détournement est un *fait* indéniable, mille fois vérifié, et la morale, la philosophie et la religion n'y peuvent rien changer. Ce fait consiste en un mécanisme énergétique dont Freud a donné une description claire ; mais il n'en a pas donné d'interprétation, et cela afin de demeurer fidèle à sa méthode, et ne pas abandonner le

(1) Freud. *Das Unbehagen in der Kultur*, chap. II.

(2) Ed. Pichon. « La Psychanalyse dans l'art médical ». *L'Evolution psychiatrique*, jan. 33. T. III, Fasc. 1, p. 85.

Le terme de « boue libidinale », entr'autre, nous paraît déplacé dans un exposé scientifique. Nous préférons quant à nous le terme de Freud, soit « origine libidinale ».

(3) Il maintient des réserves, par contre, à l'égard des sentiments et croyances religieuses en raison de leur étroite intrication avec la névrose.

terrain solide sur lequel il se plaçait. Dans ce but, il a donc défini le mécanisme, mais nullement son résultat, c'est-à-dire la haute envolée elle-même. En troisième lieu, il découle de cela qu'une haute envolée quelconque ne peut plus avoir de relation quelconque avec sa « matière originelle », sinon elle ne serait plus, par définition même, le fruit d'une sublimation ; corrélativement, tant qu'une pulsion a un but libidinal et boueux, dans l'enfance par exemple, il ne peut pas être encore question de sublimation. A ce propos, le « n'ayant que » de Pichon est équivoque. Sa formule tout entière d'ailleurs semble refléter une critique fort répandue et basée sur une insuffisante compréhension du mécanisme psychanalytique de la sublimation ; c'est pourquoi nous saisissons l'occasion nouvelle et toute récente qu'elle nous offre d'y répondre.

II. — Le fondement de la théorie pulsionnelle est de nature biologique.

Freud, au début de sa carrière, était médecin neurologiste, spécialisé dans les maladies organiques du système nerveux. Puis, sous l'influence de Charcot, de Bernheim, il s'intéressa de plus en plus aux maladies psychiques. Puis l'étude de ces dernières l'orienta enfin vers celle des phénomènes de la vie en général. Donc, de médecin il devint psychologue, et de psychologue biologiste.

C'est donc, en lui, le biologiste qui recherche des lois quantitatives sous les aspects qualitatifs, ramène comme nous l'avons dit des qualités à des quantités.

Ce faisant, on ne peut éviter de recourir à la notion de tendance, si difficile à définir, si facile à saisir intuitivement ; et pour tenter de définir ces tendances on ne peut se passer de l'analyse, laquelle consiste à rechercher, sous les mille contenus ou buts apparents, la tendance profonde qui est en jeu (1). Ces contenus en effet varient à l'infini tout au long du développement, se déplacent, se remplacent, disparaissent sous une forme pour reparaître sous une autre, selon l'âge ou les circonstances. Cette diversité nous a incliné

(1) Voir à ce propos notre article : « Le problème de l'étiologie de la névrose à la lumière de la théorie de Freud ». *Evolution psychiâtrique*, tome III, fasc. 2. Nous ne penserions pas devoir répéter ici en partie ce que nous avons dit dans l'*Evolution psychiâtrique* si nous ne savions que cette revue s'adresse à un public tout différent.

à comparer l'âme, dans l'article cité en note, à un kaléidoscope, et l'analyste à un observateur qui, loin de prendre naïvement l'image bariolée pour la lumière, comme on le lui reproche indûment (soit le contenu pour la tendance), s'efforce au contraire de rechercher l'origine et la cause de la lumière que les morceaux de verre coloriés reflètent indirectement dans ses yeux. Cette démarche l'oblige nécessairement à établir, ou plutôt à rétablir, des enchaînements (concaténation) ; car, selon son hypothèse de travail, il ne peut y avoir de solution de continuité dans l'énergétique psychique ; une énergie donnée ne peut disparaître. Si elle le fait, ce n'est qu'en apparence, pour s'appliquer à un autre enchaînement. Nous avons indiqué tout à l'heure, par exemple, la disparition d'un enchaînement infantile, de forme passive (besoin narcissique de l'amour de la mère, haine du père) et sa réapparition sous forme active (amour et sacrifice maternels et haine du mari). Enfin la concaténation à son tour conduit forcément à l'origine, c'est-à-dire à l'utilisation primitive d'une énergie ou, en d'autres termes, à son contenu et son but primaires. Cette dernière démarche est dite génétique. Etant l'aboutissement logique des précédentes, on peut dire que la méthode analytique est par conséquent une *méthode génétique* : son but est de découvrir, en remontant tout au long de leur évolution historique, la genèse des phénomènes psychiques normaux ou morbides. C'est en grande partie cet intérêt porté par Freud, non plus aux phénomènes en eux-mêmes, mais à leur genèse, qui lui fit découvrir l'inconscient instinctuel.

Et qu'a-t-il trouvé dans cet inconscient ? Y aperçut-il, par exemple, les manifestations d'une tendance innée ou primitive, chez la femme, à se sacrifier à ses futurs enfants ? Non pas. Pareille tendance adulte est ramenée, par le principe génétique, à une tendance primitive qui était déjà à l'œuvre, bien qu'ayant d'autres buts, au temps de l'enfance. Ces très brèves considérations nous permettent maintenant de préciser les principales caractéristiques de l'inconscient : 1° il est infantile, 2° énergétique, 3° obéit à des lois dites primaires, qui ne sont pas celles édictées par le « principe de réalité » auxquelles le conscient et le moi sont soumis ; mais bien celles édictées dès l'origine par le « principe du plaisir ».

En second lieu, nous espérons déjà avoir fait un peu mieux comprendre comment et pourquoi la psychanalyse freudienne est une méthode à la fois *explicative*, par la recherche des enchaîne-

ments et de la genèse, et *énergétique,* par le fait qu'elle fonde ses explications sur l'action d'énergies primitives ou vitales. Elle a donc deux caractères essentiels, dont le premier est *psychologique* et le second *biologique* ; la biologie étant la science des lois ou mécanismes de la vie, soit les lois ou mécanismes fondamentaux auxquels tous les êtres vivants sont en général soumis, dès leur naissance et tout au long de leur existence, et n'étant plus celle des réactions psychiques d'un individu particulier à un moment donné. Dès lors, la raison pour laquelle un psychologue devenu biologiste ne prononce plus de jugement de valeur devient évidente. A ce titre, ainsi, il ne dira pas que le sacrifice maternel d'une patiente donnée est une opération supérieure, ou inférieure s'il devient obsédant, excessif ou funeste, de son esprit ; il dira qu'il s'est construit sur un grand *besoin* d'amour et de protection originel, lequel besoin incline secondairement l'enfant à aimer la personne qui le satisfait. Ce besoin finalement répond bien à une des lois biologiques les plus impérieuses que subit à l'origine tout être humain, et qui persistera par la suite dans son inconscient avec plus ou moins d'intensité, même s'il incline une fois éduqué au don absolu de son cœur et de sa personne. Et de cette interprétation l'analyste en verra une confirmation dans ce fait que la mère en question s'identifie entièrement, dans son inconscient, à l'enfant auquel elle se sacrifie.

Nous pouvons conclure déjà de tout ceci que c'est en « pensant biologiquement » la psychologie que Freud fut amené à découvrir l'inconscient énergétique et que, par cette découverte, il a élargi et consolidé la base de cette science dans une mesure qu'on ne peut soupçonner si l'on n'a pas soi-même été analysé et pratiqué la psychanalyse.

Ce besoin d'amour, qu'on découvre souvent dans le conscient, et toujours dans l'inconscient, affecte une plus ou moins grande intensité ; celle-ci traduit l'intensité d'une force, de la force qui anime le dit besoin. Ce dernier, chez l'enfant, a un caractère particulier : être aimé égale voir ses besoins satisfaits, c'est-à-dire supprimés par une personne ; et cette personne devient ainsi « objet ». Eh bien, la force qui pousse l'enfant à la satisfaction de ses besoins (lesquels sont d'abord organiques, le moi et le corps ne faisant qu'un ; en outre, un élément plaisir s'y mêle toujours plus ou moins) a été dénommée par Freud : *libido.*

Quelques mots s'imposent sur cette fameuse libido, mots destinés à dissiper un malentendu. C'est une erreur de confondre libido et jouissance sexuelle, comme on l'a fait dans le public. La libido freudienne n'est pas du tout une sensation, une « qualité » ; elle est une énergie. Elle est donc un concept qui ne devient intelligible qu'*à la condition d'être rapporté à la vie de l'inconscient et de l'organisme*. Nous pourrions le définir provisoirement ainsi : c'est l'énergie qui incite à rechercher le plaisir, soit la satisfaction de nos besoins. Ajoutons que si primairement le plaisir est physique, mais devient assez vite psychique aussi à un autre niveau, c'est parce que chez l'enfant la satisfaction corporelle est assez vite liée au besoin d'amour. On dénomme ces besoins psycho-physiques, en psychanalyse : *affects*. Ici distinguons un fait et une hypothèse.

Le fait, indéniable, est que ces affects persistent toute la vie dans l'inconscient.

L'hypothèse, c'est qu'ils sont produits, et entretenus, par une énergie spécifique, d'origine biologique. Cette énergie est une hypothèse, une notion de secours, en ce sens que personne, ni Freud lui-même, n'a jamais « vu » la libido, pas plus qu'aucun chimiste n'a jamais vu l'énergie atomique (1). On ne peut voir que le fait, que les affects, soit les verres colorés et lumineux du kaléidoscope.

Cette utile rectification une fois faite, nous voulons maintenant exposer et préciser brièvement la « théorie des pulsions instinctives » telle que Freud l'a développée. Pour qu'il ait supposé des énergies en jeu, il faut bien qu'il en ait aperçu de façon quelconque le véhicule et la manifestation, bref un « représentant » quelconque d'icelles dans le psychisme. Eh bien, ce sont précisément ces représentants psychiques d'énergie qu'on appelle *pulsions*.

Ce mot, rapporté à la vie de l'âme, est peut-être inélégant en français ; mais en tant que traduction (2) du mot allemand « Trieb », il est excellent. Il suggère bien ce qu'il doit suggérer, soit l'idée d'une *force* agissante et pulsive ; idée qu'inversement le mot « instinct » ne suggère pas suffisamment, n'ayant pas la même tonalité dynamique ; ne l'emploie-t-on pas en effet comme synonyme d'intuition ? Tel est le motif de l'adoption et du maintien du terme de pulsion par les analystes.

(1) « La théorie des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques », dit Freud dans sa 32e conférence. (Voir plus loin).

(2) Due au Dr Pichon.

Qu'est-ce donc qu'une pulsion ? Nous commençons à l'entrevoir : la pulsion est le représentant psychique d'une excitation dont la source est dans notre organisme (1). Les physiologistes et les biologistes ne nous ont pas appris grand'chose, bien que cette tâche leur incombât, sur le mécanisme de ces excitations. « Les pulsions instinctives, a dit Freud, et leurs transformations constituent la dernière limite de l'investigation psychanalytique. Au delà de cette limite, elle cède la place aux recherches biologiques (2). » Mais, ajouterons-nous, l'étude en elle-même des pulsions et de leurs transformations présente tant d'intérêt et apporte tant de besogne qu'elle devait, par la force des choses, devenir une science particulière, la science psychanalytique.

La pulsion est donc produite par une excitation interne ; ou, plus justement, elle n'est pas autre chose que cette *excitation parvenue dans le psychisme* (ou, comme Freud se plaît à le dire, dans l'appareil psychique), la forme sous laquelle elle s'y manifeste ainsi que l'ensemble des phénomènes qu'elle y déclenche. La forme la plus commune peut être appelée *besoin*, et le phénomène déclenché sera un ensemble de mesures destinées à supprimer cet état spécial et désagréable dénommé « tension » qu'engendre le besoin. Cette suppression d'une tension au moyen de mesures *adéquates* n'est autre que la satisfaction du besoin.

On comprend donc que c'est précisément parce que la pulsion est « représentée » de façon quelconque dans l'appareil psychique qu'elle se transforme en besoin. Mais sur cette transformation même, nous ne savons rien. La tension dénote à son tour qu'une énergie s'accumule et cherche une utilisation ou un déversement. Besoin + tension, c'est là la définition de l'*affect*. Nous pouvons donc formuler la succession suivante :

excitation — pulsion — affect.

Dans cet enchaînement, le premier temps est hypothétique, mais le second un *fait* accessible à l'observation.

(1) Sa production est probablement déterminée par le jeu complexe d'excitants de nature physico-chimiques ou de substances, sécrétées par certaines glandes (glandes à sécrétion interne ou endocrines) et appelées hormones. Tous ces excitants mystérieux naissent dans l'intimité des tissus de nos organes et agissent sur notre cerveau.

(2) « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci ». Trad. Marie Bonaparte. *N. r. f.*, Paris, 1927, p. 212.

III. — Le principe du plaisir-déplaisir.

Il découle des considérations précédentes que nous cherchons « instinctivement » à mettre fin aux tensions que nous éprouvons, parce qu'elles sont accompagnées d'une sensation pénible, alors qu'inversement leur abaissement et leur suppression engendre une sensation agréable, appelée satisfaction d'un besoin. En d'autres termes, nous sommes poussés à transformer (ou remplacer) le déplaisir (souffrance), créé par la tension, en plaisir, créé par la détente. Tel est le programme complet et unique du « principe du plaisir ». Il est accompli par un mécanisme de régulation de nature essentiellement dynamique, lequel précisément gouverne toute la vie des pulsions instinctives.

Ce principe revêt une grande importance psychologique. Trouvant son expression dans les phénomènes de la série plaisir-déplaisir, il se manifeste à tous les plans du psychisme. On le découvre constamment au niveau de l'inconscient, du soi, souvent au niveau du surmoi et du moi. Au niveau de ce dernier il est tenu en bride par son contraire : le principe de réalité. Si l'un pousse à acquérir le plaisir et éviter la souffrance, et cela sans retard et par des moyens directs, l'autre nous contraint à renoncer aux satisfactions qu'on ne peut se procurer, ou à différer celles qu'on ne peut obtenir immédiatement. Il nous oblige aussi à tenir compte des sanctions ou punitions du monde extérieur, des autorités, et nous infuse peu à peu dans ce but une peur devant l'acte défendu ; peur que l'enfant déplace de la faute sur sa punition (1). Peur, ajournement, renoncement, autant de mécanismes d'adaptation qu'ignore le principe du plaisir. Ce sont au contraire les meilleures armes du principe de réalité. Ce principe du plaisir était connu avant Freud, mais il en a donné une solide argumentation, par la description de faits nouveaux, des symptômes névrotiques en particulier dont l'obéissance à ce principe était précisément méconnue. Mais il lui a donné, en outre, une explication énergétique, en rattachant les phénomènes de la série plaisir-déplaisir à la grandeur des excitations actuelles, de telle sorte que : plaisir correspond à diminution

(1) Un fait courant est à noter ici : déplacement du sentiment de culpabilité de la faute sur *l'aveu*. L'enfant alors ne se fait aucun remords de l'acte coupable, mais s'en fait uniquement de ne pas l'avouer.

et déplaisir à augmentation d'une quantité d'énergie présente dans l'appareil psychique. Ainsi, la chute rapide et totale de l'excitation sexuelle procure le plaisir psycho-physique maximum.

Le psychologue, on le voit, ne peut se passer de la notion de « but » pour décrire ces faits. Le but général, invariable, de la pulsion est donc sa satisfaction, si les moyens utilisés pour l'obtenir sont infiniment variables et particuliers selon les cas. Pour y parvenir, elle exerce sur le psychisme une action, ou une pression, durable et croissante, jusqu'à ce que le sujet, par un acte approprié, supprime l'excitation à sa source. Et cette *constance* de l'action est un des caractères principaux assignés par Freud aux pulsions. Il l'a remarqué, après avoir découvert l'inconscient. Au fond, elle exprime la loi même de la vie qui ne saurait subir d'arrêt. Elle a jeté une vive lumière sur un grand nombre de phénomènes, en particulier sur l'élaboration et la signification des symptômes nerveux d'une part, des rêves d'autre part. Elle conditionne aussi la loi de progression citée plus haut. Supposons, par exemple, qu'un refoulement vienne interdire à une pulsion d'atteindre son but ; elle disparaît alors de la scène, mais son énergie continuera tout de même d'exercer une action constante dans l'inconscient et la contraindra de se satisfaire par des moyens indirects, substitutifs ou déguisés : telle est l'explication trouvée par Freud du symptôme nerveux ou du rêve, explication que de nouvelles et incessantes vérifications dues à l'analyse a révélée exacte.

On voit aussi que le principe du plaisir se confond en partie avec une tendance qui aurait pour objectif de maintenir à un niveau constant, soit le plus bas possible, les quantités d'excitation. Le principe du plaisir dérive du principe de constance, a dit Freud ; ce dernier terme est dû à Fechner qui, avant Freud, eut l'idée d'appliquer à la psychologie la loi générale de l'inertie, et de mettre à la base de la vie psychique ce qu'il appelait les « relations de stabilité ». Les analystes dès lors ont adopté l'expression : *loi de Fechner-Freud* pour désigner la loi de constance.

Toutefois, il conviendrait de ne pas confondre cette loi, appelée aussi par Freud : automatisme de répétition, avec la loi de régulation des tensions par le principe du plaisir. Elles semblent parfois se recouvrir, mais pourtant sont indépendantes l'une de l'autre. C'est ce que nous tâcherons d'expliquer dans un prochain paragraphe.

Pour clore celui-ci, nous formulerons trois constatations, en guise de résumé :

1° Le conscient ressent comme plaisir, c'est-à-dire comme *qualité* subjective dénommée plaisir, la chute d'une quantité, soit d'une somme d'énergie excitatrice. Tel est l'énoncé d'une tentative heureuse d'explication de nos sentiments par une théorie énergétique. Nous disons heureuse parce que biologique, ce terme impliquant une garantie d'objectivité.

2° Mettre fin à une tension, c'est revenir au niveau antérieur à elle, soit un niveau stable et bas. C'est là le but du principe de constance qui vient s'ajouter à celui du principe du plaisir. Mais ces deux buts sont indépendants l'un de l'autre.

3° Quand pour une raison quelconque, le moi s'oppose à la satisfaction d'une pulsion, il en résultera un état de souffrance dit névropathique si la tension énergétique, engendrée par la dite pulsion, se perpétue dans l'inconscient.

IV. — Le principe de constance.

Dans l'être vivant la libido est donc une énergie dont la production et l'utilisation ont pour but la perception du plaisir. Dès la naissance et l'allaitement ce plaisir physique a une composante dite érotique ; dans l'allaitement en particulier, où elle s'associe directement à l'apaisement de la faim. A un second stade, on le sait, elle abandonne la bouche pour se reporter sur la région anale. En un certain sens elle se met là encore au service de l'instinct de conservation en rendant agréable à l'enfant la défécation, soit l'expulsion de déchets toxiques dont l'accumulation pourrait entraîner la mort. A un stade plus avancé, la miction à son tour peut être érotisée. A côté de la bouche et de l'anus, il existe aussi des zones érogènes secondaires, disséminées sur la surface du corps, sur la peau ; leur excitation, comme celle aussi de la vue, et en général de tous les organes des sens, sauf l'ouïe, peut entraîner des sensations érotiques dites *partielles*. La persistance de leur excitabilité érotique est une des causes des perversions sexuelles chez l'adulte. Notons donc en passant que, pendant plusieurs années, la libido peut se satisfaire par des modes extragénitaux.

Au stade génital, par contre, on observe que les pulsions libidinales faussent compagnie à l'instinct de conservation et vont suivre

leur voie propre pour se mettre finalement, à partir de la puberté, au service de l'instinct de reproduction. A ce stade-là il se produit donc un changement important. On vous l'a déjà souvent décrit : c'est le passage de la position *narcissique* à la position objectale.

A l'origine, par conséquent, la libido investit le moi (1), c'est le narcissisme primaire, total. C'est pourquoi, dans les psychanalyses très poussées, il n'est pas facile de distinguer nettement quand on arrive à ces stades primitifs, les pulsions de conservation des pulsions libidinales. Elles se mélangent les unes aux autres, et souvent en proportions inégales, de telle sorte que les secondes prédominent.

Dans ses premières descriptions, Freud opposa les instincts du moi aux pulsions sexuelles ; la névrose était le résultat d'un conflit entre un affect ou un désir sexuel quelconque et le moi social. Cette conception, dans la suite, s'est révélée trop simpliste ; elle laissait beaucoup de faits inexpliqués ; la découverte du narcissisme lui porta le coup de grâce. Il fallut alors réviser le concept de l'instinct de conservation, et approfondir l'obscure question des relations entre ce dernier et les pulsions du moi.

Il ne nous est pas possible ici d'aborder ce problème. Nous nous bornerons à résumer quelques hypothèses auxquelles les travaux plus récents de Freud et des analystes ont donné lieu.

L'instinct de conservation rentre dans les pulsions du moi, lesquelles se divisent en *actives* et *passives*.

Les actives (par exemple l'instinct de nutrition) sont précisément celles dont nous disions tout à l'heure qu'elles étaient dans une large mesure influencées par les pulsions érotiques ou, comme Freud et ses disciples persistent à les dénommer, sexuelles (2). Et cette forte influence se conçoit aisément si l'on sait que la libido entière est encore accaparée par le moi du bébé, et qu'elle est loin de s'y montrer inactive. Comment pourrait-il en être autrement, puisque le monde extérieur n'existe pas encore, et qu'en outre dès que le bébé commence à l'apercevoir sa première réaction est de le nier et nullement de l'investir ?

Ces pulsions actives tout d'abord résument leur activité apparente en ceci : elles portent le bébé à satisfaire sa faim, soit à

(1) On sait qu'à ce stade moi et corps se confondent.
(2) Voir plus loin les motifs de l'emploi de ce terme.

entretenir et augmenter son organisme. S'il a faim, il crie et le sein lui vient dans la bouche ; du même coup, sa libido est satisfaite (tétage, contact, etc.). Mais on ne saura jamais si, la première fois, il crie parce qu'il a faim, ou bien parce qu'il a envie de téter. Le problème de savoir laquelle des deux sortes d'énergies en question, de la libido ou des pulsions du moi, est primaire n'a qu'un intérêt théorique.

Nous citerons, en passant, deux autres manifestations plus tardives de leur action conjuguée, si intéressante au point de vue clinique. L'une est la toute-puissance narcissique, ce sentiment de puissance illimitée que la libido peut chez certains individus conférer au moi. Le délire de grandeur en est un exemple frappant, mais on le retrouve aussi sous une forme plus discrète, parfois très dissimulée, chez certains névrosés, les obsédés en particulier. Chez eux, la toute-puissance, comme Freud l'a montré, est déplacée sur la pensée, laquelle est dotée d'un pouvoir magique. Or, la clinique révèle que ce pouvoir est presque exclusivement mis par eux au service des désirs pulsionnels, soit pour les réaliser et souvent les empêcher en même temps. L'autre manifestation est l'inviolabilité du moi (à l'origine du corps). C'est là un désir narcissique fondamental. On le trouve, par exemple, à la source de la peur de castration qui joue un si grand rôle chez le garçon, de l'inacceptation de la castration chez la fillette, ou de la défloration plus tard.

Une malade avait construit tout un système superstitieux bien compliqué pour empêcher quantité de malheurs d'arriver. Nous pûmes par l'analyse réduire ces innombrables malheurs à un seul, et de plus à un malheur qui était déjà arrivé dans le passé et nullement imminent ou à venir. La superstition, comme toujours, avait pour but : de faire qu'un *malheur passé ne fût pas arrivé,* donc de l'annuler. Mais comme les humains sont impuissants à changer le passé mais gardent l'orgueil secret de pouvoir influencer en une certaine mesure l'avenir, la superstition s'empare de cette croyance et transforme inconsciemment, pour atteindre son but, le malheur déjà consommé, soit irrémédiable, en un malheur futur, soit encore conjurable. Dans ce cas, le grand malheur passé était la défloration.

Un obsédé, après s'être brossé la tête avec mille précautions, comptait soigneusement les cheveux restés attachés à la brosse. Il les mettait dans une enveloppe qu'il portait sur lui jusqu'à ce qu'un nombre équivalent eussent repoussé.

Un autre, après la masturbation, recueillait son sperme dans une cuiller à bouche, en évaluait le volume et prenait immédiatement la même quantité d'huile de foie de morue pour récupérer ses humeurs et sa force perdues.

La peur (tournant si souvent en angoisse) de castration est l'expression-type du narcissisme corporel, la forme clinique la plus fréquente du complexe de *l'intégrité du corps* auquel ce narcissisme donne lieu, complexe se déplaçant facilement sur le moi, puis sur les choses possédées, l'argent, etc. La perte de toute partie du corps investie de libido est intolérable ; exemple caractéristique d'un mécanisme énergétique de grande valeur heuristique au point de vue de la théorie des instincts : la libido porte secours, tout en l'amplifiant parfois exagérément (névrose), à l'instinct de conservation, en tout cas s'allie à lui. Cette alliance constitue une très grande sécurité pour l'individu, une très grande force au service de sa conservation. Et cependant nous verrons plus loin qu'elle peut être menacée, même compromise par l'instinct de destruction, et cela dans un cas qui fait précisément pendant à l'angoisse de castration.

V. — Les pulsions passives et le masochisme primaire.

Nous arrivons maintenant aux « pulsions passives ». C'est là le point le plus délicat de notre exposé, car il faudrait un volume pour traiter les obscurs et nombreux problèmes que pose leur admission. Aussi nous bornerons-nous à quelques indications sommaires n'ayant d'autre prétention que de dépasser à peine le cadre d'une simple nomenclature.

Si les premières descriptions de Freud avaient pu être maintenues, nous aurions conservé une explication et une intelligence claires de la névrose comme de l'appareil psychique en général ; bref, tout serait demeuré beaucoup plus simple si un phénomène nouveau n'était venu brusquement menacer l'édifice et son toit. L'édifice c'était les faits laborieusement recueillis jusqu'ici, par exemple la sexualité polymorphe-perverse de l'enfant, sa persistance dans l'inconscient, ses conflits avec le moi et les pulsions propres de ce dernier, conflits semblant à première vue pouvoir expliquer de façon suffisante les troubles psychiques des malades et des normaux. Le toit, c'était les théories laborieusement établies, les spéculations métapsychologiques destinées à couronner l'édifice psychanalytique, et qu'on pouvait en une certaine mesure modifier sans rien changer à ce dernier, considéré comme stable. Ce phénomène nouveau, c'est à Freud que nous en devons la découverte. C'est peut-être sa plus grande trouvaille ; le public ne lui en rend

pas assez hommage à notre sens, alors qu'il continue trop de le chicaner sur le complexe d'Œdipe ou le pansexualisme. Nous avons nommé non pas le masochisme, qui en tant que perversion était bien connu, mais le *masochisme en tant que phénomène psychique inconscient*, et le rôle énorme qu'il joue dans la psychologie normale et morbide.

Les premières descriptions de Freud étaient basées sur la croyance que le principe du plaisir était seul à régner dans les sphères invisibles de l'âme instinctuelle. Cette « unicratie » aurait considérablement simplifié les choses. Mais une analyse plus approfondie vint montrer que ce n'était pas le cas. En effet, son résultat le plus intéressant fut la compréhension meilleure des phénomènes masochiques au moyen de l'admission d'une pulsion autonome de destruction, donc d'une nouvelle énergie exerçant son action propre, dans la profondeur intime de l'être, à côté de la libido, ou mieux se dissimulant derrière les manifestations bruyantes et ostensibles de celle-ci.

Nous ne comptons point aborder ici le problème du masochisme en lui-même ; nous supposons, en outre, que les phénomènes que résume ce terme générique vous sont connus (1). Mais nous mentionnerons toutefois une intéressante hypothèse de Freud, celle du « masochisme originel » (Urmasochismus), ou masochisme primaire, comme on le désigne aussi par analogie avec le narcissisme primaire. De même qu'un grand nombre de faits assez visibles parlaient en faveur d'un stade, celui du narcissisme primaire, où toute la libido est absorbée par le moi et lui adhère, de même des faits plus récemment livrés par l'analyse profonde, des états mélancoliques par exemple et de leur propension à l'auto-destruction (suicide), ou encore par l'observation directe des enfants (2), parlent en faveur d'un état primaire où la pulsion de destruction s'attache également au moi (moi-corps), sévit à l'intérieur, dans l'intimité de l'être. Cette rencontre première de la libido et de la destruction fait

(1) Consulter à ce sujet le mémoire princeps de Freud : *Au delà du principe du plaisir*.

(2) Un bébé de six mois environ se suçait et se mordait le pouce et les doigts jusqu'au sang de façon compulsive. Ce suçage entraîna des inflammations qui s'envenimèrent et suppurèrent ; le bébé continua de sucer ces plaies douloureuses. On appliqua des pansements ; il les arracha, suça ses abcès, mordit sa chair, etc. (cas d'Abraham). De tels cas seraient paraît-il moins rares qu'on le croit.

qu'elles s'intriquent l'une à l'autre, se conjuguent ; en un mot, *l'auto-destruction à ce tout premier stade serait érotisée.*

Si cette conjugaison originelle semble aujourd'hui plausible, sa raison et sa signification biologiques demeurent obscures. Quoi qu'il en soit c'est elle qui constitue le masochisme primaire, lequel formera la base instinctuelle des futurs mécanismes d'auto-punition (masochisme moral), d'auto-nuisance, d'auto-mutilation, de suicide, etc. On sait que leur but n'est plus le plaisir mais la souffrance ; ce qu'on peut aussi exprimer par une formule meilleure : leur but est la satisfaction non plus de désirs hédoniques, mais des sentiments de culpabilité. On sait que ces derniers sont inconscients, qu'ils sont la cause de la résistance au traitement et à la guérison ; que le sujet donc ignore non seulement qu'il résiste, mais aussi le motif de sa résistance ; que ce motif est le besoin de se faire souffrir et que dans l'inconscient il répond à un plaisir (détente) ; et qu'en définitive c'est cet ensemble de faits imprévus, dont l'importance heuristique n'a point échappé à Freud, qui l'obligèrent à réviser ses premières conceptions basées, comme nous l'avons dit, sur la trop simple antinomie des pulsions du moi et des pulsions sexuelles ; ou, si l'on veut, de la faim et de l'amour.

Rappelons en deux mots l'évolution du narcissisme et du masochisme primaire. Ils sont destinés, sous l'influence du monde extérieur, et peut-être aussi d'une nécessité intérieure (phylogénique), à être *projetés au dehors,* partiellement en tout cas. Tandis qu'une part variable de libido sera donnée aux objets, une part moins variable, et parfois considérable, des pulsions destructrices se détournera également contre eux. Ces dernières, une fois projetées, ont un nouveau but : la destruction du monde extérieur ; le moyen qu'elles emploient alors, mais seulement alors, pour le réaliser est *l'agression.*

Un principe semble ici intervenir : celui d'une sorte de solidarité entre la libido et la pulsion de destruction, son négatif. Elles semblent destinées à suivre les mêmes voies, ou à s'y attirer mutuellement ; d'où le parallélisme apparent de leur évolution. Celle-ci les porte toutes deux dans le monde extérieur au nom d'un processus progressif, et les reporte toutes deux à l'intérieur si ce processus est entravé par un processus névrotique dit régressif.

Sur la voie de l'extraversion, la pulsion destructrice précède malheureusement la libido, et cet asynchronisme est pernicieux. On

l'appelle en psychanalyse : *désintrication des pulsions* (Entmischung, soit démélange, dissociation). Elle se produit prématurément, soit au stade sadique oral et au début du stade anal, tandis que l'enfant est encore foncièrement narcissique. Elle est pernicieuse parce qu'alors l'agression n'est pas tempérée par l'amour, subit une trop brusque inflation et s'expose aux sanctions du monde extérieur (première intervention de l'éducation vraie, c'est-à-dire psychique). Ces dernières l'intimide et la contraigne à retourner d'où elle vient. Ce renforcement nécessaire du masochisme pourra s'opérer à tous les stades futurs de l'éducation sur le même prototype, jusqu'à la formation stable et définitive du surmoi ; mais l'intraversion imposée à ces stades primitifs prépare déjà cette formation future. C'est là un chapitre que nous devons laisser de côté.

Mais l'enfant n'est pas seulement puni ; il est aussi aimé. Ce fait va attirer peu à peu sa libido au dehors, l'entraîner sur la voie que l'agression lui a indiquée ; aussi ne manqueront-elles pas de s'y rejoindre. Cette double extraversion successive des pulsions primaires, se rencontrant alors dans l'objet, constitue le sadisme. Ce dernier, tout sadisme soit-il, est donc un utile moyen d'adaptation à une situation extrêmement difficile imposée à l'enfant par la civilisation. Citons une brève définition de Freud : « Nous parlons de sadisme quand la satisfaction sexuelle est liée à cette condition que l'objet sexuel subisse des souffrances, des maltraitements et des humiliations ; et de masochisme, quand persiste chez le sujet le besoin d'être lui-même cet objet maltraité. Vous savez aussi qu'un certain apport de ces deux tendances est absorbé dans la vie sexuelle normale, et que nous les dénommons perversions si elles relèguent à l'arrière-plan les autres buts sexuels et mettent leurs propres buts à leur place (1). »

Ce principe de solidarité (2) entre les deux pulsions primaires est le phénomène le plus curieux que la psychanalyse ait argumenté ; il est digne du plus grand intérêt, car il ouvrira, tant sous

(1) Freud : *Nouvelle série de conférences faisant suite à l'introduction à la psychanalyse*, p. 143. Aux éd. psychanal. intern. Vienne 1933. Ces lignes étaient écrites quand ce dernier ouvrage est paru, aussi les complèterons-nous par des emprunts à la 32e conférence faite sur : « Angoisse et vie pulsionnelle ». Celle-ci résume en effet l'histoire des conceptions de l'auteur sur ce sujet. Les citations ultérieures sans références bibliographiques en seront extraites.

(2) Ce terme pris dans le sens large et approximatif de dépendance mutuelle.

sa forme positive de solidarisation que négative de désolidarisation, un vaste champ aux futures investigations psychologiques, sociales et biologiques. Il apparaît, sans qu'on sache pourquoi, que l'extraversion, ou la réintraversion, de l'une entraîne celle de l'autre. Ce n'est qu'au stade phallique, et encore, que la libido se met résolument en marche vers le monde extérieur, qu'une part prédominante et relativement stable en investit un objet défini, que donc l'enfant commence à ressentir de l'amour réel. On sait que cet investissement aboutit graduellement, et par une procédure compliquée, au complexe d'Œdipe.

A ce stade ultérieur, il semble bien que la libido soit l'entraîneuse, que son extrojection concoure à détacher du moi une part proportionnelle d'agression et à l'attirer au dehors à sa suite. Ainsi, la disposition à l'amour est raffermie, devient même prévalente ; celle à l'agression passe pour ainsi dire au second plan. Le but principal est d'aimer et non plus d'agresser (haïr), contrairement à ce qui se passait lors des stades antérieurs primitifs où le petit enfant réagissait spontanément par la négation et l'agression aux excitations du monde extérieur et où le but était vraiment destructif. A la suite d'un développement normal inversement, l'agression complètement entravée par l'amour pourrait même devenir invisible.

En schématisant, on peut relever trois étapes ou trois états majeurs sur la courbe du développement : *masochisme, sadisme, amour* (objectal). Cette classification n'est pas que théorique ; elle a une base clinique. Dans la mélancolie ou les affections voisines, par exemple, la régression s'opère jusqu'au premier état ; l'objet n'existe plus, il est détruit, l'agression prédomine, s'attaque au moi, comme le tableau clinique le montre en toute évidence. Si la régression s'arrête au second état, c'est la névrose obsessionnelle avec son sadisme inconscient reflété superficiellement par l'ambivalence des sentiments, laquelle est la marque distinctive de la névrose. Si la régression ne dépasse pas le stade de l'amour objectal, avec ses buts génitaux et ses objets inconscients (lesquels remplacent les objets réels) nous avons les névroses dites hystériques ; celles-ci, on le sait, s'édifient sur l'amour (défendu) et en dramatisent les péripéties.

En considérant ces faits du point de vue énergétique, et notamment des pulsions de destruction, on peut les résumer ainsi :

Etat 1 : Suprématie et puissance de la pulsion destructive. Pas d'investissement objectal. Narcissisme. Transfert nul ou très insuffisant. Névrose grave, ou psychose.

Etat 2 : La pulsion destructive se tourne contre le monde extérieur, entraîne la libido, mais garde le pas sur celle-ci. Investissement objectal dont le but est l'agression ou le maltraitement de l'objet (sadisme). Le transfert s'opère plus sous le signe de l'agression que de l'amour. Névrose moins grave, relativement curable.

Etat 3 : La libido prend le pas sur l'agression et la gouverne. La disposition à l'amour est la base de la vie affective, affaiblit la disposition haineuse. Attitude objectale vraie. Transfert positif. Névrose curable.

L'agression pourrait même s'effacer de la vie amoureuse et ne plus subsister que dans l'activité nécessaire à s'emparer de l'objet, ou le maintenir en contact avec soi (1) ; éventuellement ne plus consister qu'en cette forme ultime de dégénérescence qu'est l'étreinte. Ce serait là un cas idéal. En pratique, on observe que l'être s'efforce tout au moins, pour trouver le bonheur dans l'amour, de détourner l'agression de l'objet aimé et de la diriger ailleurs, sur des choses, ou plus souvent sur une autre personne (le garçon par exemple sur le père), comme le complexe d'Œdipe nous en offre le classique et meilleur exemple. Cet effort de dissociation est un point qui nous paraît important et sur lequel nous comptons revenir dans un travail ultérieur.

Un autre exemple courant de désintrication, bien connu également des analystes, nous est fourni par le désir de castration. On observe qu'il est souvent en relation avec l'état 2 et répond alors à une réaction contre le sadisme, dans la névrose obsessionnelle notamment, où la réalisation de ce désir est confiée à la pensée ou aux symptômes névrotiques. Il signifie que la pulsion destructive a acquis la suprématie sur la libido, malgré l'alliance de celle-ci avec l'instinct de conservation. Sa conséquence générale est la passivité instinctuelle et psychique ; un type clinique connu en est une conséquence particulière : le sujet rebelle à l'amour sexuel, mais enclin à la tendresse, soit à un ordre de satisfactions apparentées à celles des pulsions partielles de l'enfance. L'inhibition du but sexuel,

(1) V. NUNBERG : *Théorie générale des névroses*, p. 67.

celui-ci étant sadique, est opérée alors par le secours des pulsions passives, par le détournement contre soi-même (auto-castration) de la pulsion de destruction primitivement dirigée contre l'objet. Ce dernier en est ainsi préservé, mais conserve l'amour, inhibé quant au but génital, du sujet.

En principe, la désintrication tend à se déclencher dans toutes les situations où l'amour sexuel est inhibé, même sur le plan œdipien, surtout quand le complexe d'Œdipe est, comme nous disons, coloré de pulsions prégénitales. On constate : attirance érotique pour une femme défendue, et alors inhibition. Quand il y a inhibition, l'amour se transforme, se renverse facilement en haine, contre l'objet bien entendu. L'angoisse qui persiste reflète alors, non pas une transformation (topique) de la libido insatisfaite, mais l'inhibition elle-même. Le malade le déclare explicitement, et le malade a toujours raison. Seulement, sous l'inhibition, s'agite dès lors la haine et l'agression, et non plus l'amour. Et cela, il l'ignore. En définitive, on est toujours ramené à ce principe : c'est que, dans notre civilisation, il est beaucoup plus difficile de trouver et d'apporter des dérivatifs à l'agression qu'à la libido.

VI. — La désintrication des pulsions.

Ce très bref aperçu permettra de faire mieux comprendre l'ensemble des processus désignés par le terme général de désintrication pulsionnelle (Freud). On nous a souvent posé la question suivante : « Mais qu'entend donc Freud par là, quels faits a-t-il en vue ? » Il n'est pas facile d'y répondre en quelques mots, car ce phénomène complexe englobe des faits *et* des hypothèses qu'il convient de distinguer, et de plus des faits d'ordres différents qu'il faut classer. Nous allons le tenter.

Parmi ces faits, il en est de relativement clairs, d'accessibles à l'observation clinique ; d'autres sont plus obscurs, inapparents, demandent à être interprétés ou déduits : ce sont plutôt des mécanismes.

A) *Faits cliniques.*

1° L'agressivité est inversement proportionnelle à l'investissement amoureux objectal ; plus ce dernier s'affaiblit, plus l'agression devient active et forte, plus elle est libérée.

En termes banals : moins on aime une personne à laquelle on tient, plus on devient agressif à son égard. A laquelle on tient sexuellement, bien entendu. Tenir sexuellement à un objet sans l'aimer, c'est là un fait bien connu depuis longtemps (1) que la psychanalyse a contribué à expliquer : c'est tenir à satisfaire au moyen de cet objet des tendances régressives, sadiques ou masochiques notamment.

2° Corollaire : le refoulement de la haine contre un objet porte le sujet à l'aimer. Cette fixation amoureuse sera le plus souvent de nature prégénitale, ou homosexuelle.

3° La désintrication va de pair avec la régression.

4° L'agression demeure en relation avec le moi.

Tels sont les faits cliniques. Ils nécessitaient alors des interprétations.

B) *Mécanismes.*

Freud s'est borné à une interprétation très générale, tout en ajoutant qu'elle laissait des faits fondamentaux dans l'ombre : la désintrication pulsionnelle a pour résultante une libération proportionnelle d'agression, car tout se passe comme si seule la libido était à même de « lier », de neutraliser l'agressivité. Cette dernière est donc proportionnelle aussi à la régression : plus elles sont prononcées, plus grande est la quantité d'agression *libre.*

L'interprétation ici ne s'éloigne pas encore de la clinique, car celle-ci démontre nettement qu'une névrose est d'autant plus grave qu'une quantité plus grande d'agression est libérée. Mais elle va maintenant s'en éloigner beaucoup.

C) *Hypothèses.*

On ne peut plus expliquer par un simple conflit entre le moi et les pulsions sexuelles les faits nouveaux et complexes révélés par l'étude des névroses graves. Sans parler des névroses masochiques, il semble démontré que même certaines phobies sont produites beaucoup plus par la haine que par des tendances sexuelles défendues ou incestueuses (par exemple : *haine* contre la mère, plus que fantasmes de prostitution dans certaines agora-phobies de jeunes filles ou jeunes femmes).

(1) Et que la littérature et le théâtre ont amplement exploité. Chacun de nous a pu faire cette réflexion à propos de certains couples : on dirait qu'ils restent ensemble pour se faire souffrir, se battre ; que la haine les unit, etc.

Devant ces faits, la plupart des analystes, l'école de Berlin notamment, s'en tiennent à une conception « uniciste », conception première de Freud élargie : le sadisme est une *composante* de la sexualité, ou plus exactement de l'énergie sexuelle, car on ne discerne pas bien en quoi consisterait une pulsion destructive si l'on tient à conserver à ce terme toute sa valeur et sa base biologiques. Freud inversement, et l'école viennoise après lui, en est venu à une conception « dualiste », selon laquelle il y aurait de grands avantages théoriques à admettre une pulsion de destruction *autonome,* attendu que, dans de multiples cas, elle se désolidarise, se dissocie de la libido.

Cette conception éclairerait entr'autres le problème épineux de la formation et de la fonction du « surmoi ». On sait que l'agression, contrairement aux pulsions sexuelles, ne perd jamais contact avec le moi, d'où elle émane dans l'enfance ; qu'elle ne se laisse pas refouler. Mais une grande partie, souvent la plus grande ou la totalité dans certaines névroses, est pourtant inconsciente ; elle agit dans l'ombre, contre le moi, contre lequel elle s'est retournée (auto-punition, masochisme moral, etc.), tout en faisant partie de lui. L'auto-punition est de plus en plus considérée comme une auto-agression, le masochisme comme une réassociation d'Eros avec celle-ci sur le plan narcissique, après que le surmoi, une fois constitué, ait inhibé les investissements objectaux. Le surmoi reprend et utilise en somme l'agressivité non utilisée ou non utilisable. Si bien que Freud, dans son dernier ouvrage, en arrive à la formule suivante : « Qu'une pulsion succombe au refoulement, ses éléments libidinaux sont transformés en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité » (d'où besoin de punition) (1). L'association ou l'intrication de ces deux éléments, qui caractérise la névrose, serait un retour à un état primitif : le masochisme primaire ; le sadisme serait une projection secondaire de ce dernier dans le monde extérieur. En ce sens, il est pour ainsi dire inéluctable ; en vue de la conservation de l'individu l'agression doit être projetée au dehors. « L'agression entravée signifie un grave préjudice ; il semble vraiment que nous devions détruire autrui et autre chose pour nous préserver de la tendance à nous détruire nous-mêmes. Triste perspective, en vérité, pour les moralistes ! »

(1) *Das Unbehagen in der Kultur,* p. 125.

Le fait de la relation intime de l'agression avec le moi a déterminé Freud à la ranger parmi les pulsions du moi ; à ne pas accorder en outre une importance exagérée à l'objection de sa non-justification biologique en tant que pulsion autonome, attendu qu'elle est suffisamment représentée dans l'organisme, sinon par des hormones comme la libido, du moins par la musculature striée, soit l'appareil primitif d'attaque. Mais nous n'entrerons pas dans cette discussion.

A partir de là, il s'est avancé hardiment sur la voie de la spéculation, en complétant ces hypothèses psychologiques par des hypothèses de haute envergure qu'il a eu soin de nommer *méta*-psychologiques. Elles l'ont amené à voir dans la mort ou l'état inanimé (anorganique) le but de la pulsion destructive, qu'il a ainsi opposée, dans une synthèse intéressante, à Eros ou pulsion de vie, ces deux énergies luttant l'une contre l'autre. C'est là le couronnement actuel de sa doctrine énergétique. On comprend aisément qu'il soit difficile à un psychanalyste de ne pas considérer la vie comme une lutte intérieure continuelle. Appliquant cette notion à la civilisation, qu'il considère comme un processus fatal se déroulant « au dessus » de l'humanité, Freud croit découvrir en lui le même conflit de deux énergies ou principes antagonistes analogues.

Quoi qu'il en soit, le thème à l'ordre du jour est la désintrication. L'importance heuristique de ce phénomène provient de ce qu'il a permis de supposer un instinct destructeur autonome qui se dérobait jusqu'ici sous le voile de formes atténuées ou dégradées. « C'est comme la prolongation dans le domaine psychique du dilemme : manger ou être mangé, qui gouverne le monde organique vivant. Par bonheur, les pulsions agressives ne sont jamais seules, toujours alliées aux érotiques. Ces dernières, dans les conditions de la civilisation créée par l'homme, ont beaucoup à adoucir et à empêcher. »

Cette conclusion de la conférence, citée plus haut, sur la vie instinctive montre que Freud considère la désintrication, non pas comme un état pleinement accompli, mais l'ultime conséquence d'un processus qui, en réalité, ne s'achève jamais. Du moins dans l'état dit normal ou la névrose. Mais il semble bien qu'elle puisse s'accomplir pleinement dans certaines psychoses.

VII. — Récapitulation et résumé.

Il est temps de récapituler les notions les plus représentatives du mouvement actuel des idées et théories analytiques.

En maintenant son point de vue énergétique, Freud a finalement admis deux ordres de plusions du moi : *les actives,* travaillant à la conservation de l'individu, et *les passives,* travaillant inversement, et si on pousse les choses à l'extrême (comme le font certaines psychoses), à sa destruction et à sa mort. C'est là, nous l'avons souligné, une vue méta-psychologique. A quoi répond-elle dans la réalité des faits ?

Un fait certain est que l'une des fonctions principales du moi (à côté, par exemple, de la perception du monde extérieur, et de la protection contre ses excitations), consiste dans la perception des excitations intérieures et dans l'effort d'en devenir maître ; qu'en second lieu, parmi ces dernières, ce sont celles dont le but est le plaisir qui engendrent l'état dit de tension. Le moi ainsi a charge d'y mettre fin. Or, comme l'orgasme ou la sublimation ne sont pas toujours possibles (ils sont même impossibles chez un nombre élevé de névrosés), il est évident que le moi doit pouvoir réagir et réagit à autre chose qu'au principe du plaisir. Comment remplirait-il autrement sa mission de maintenir bas le niveau de tension, et d'assurer sa constance ?

Nous savons que tension équivaut à souffrance, ou déplaisir, et que mû par une régulation devenue automatique, l'être recherche le plaisir accompagnant la détente (satisfaction adéquate de la pulsion.) Or, il ne recherche pas que cela ; un monde dyonysiaque ne pourrait subsister. Il recherche aussi la tranquillité, la paix intérieure, le repos, ou comme le disait Epicure, l'ataraxie. Rassasié, il se détourne de la table, après l'amour il veut dormir, reconcentre sa libido sur lui-même ; ou plutôt en reprend pour lui la portion qu'il accorde périodiquement au monde extérieur, comme un pseudopode, en vue de l'amour et du plaisir ; même amoureux il en garde toujours pour lui une portion constante, parfois plus grande, laquelle reste réservée au moi.

De même pour l'agression. Il reste impossible à l'homme civilisé de la projeter tout entière, même érotisée, dans le monde extérieur. Une part importante reste fixée sur son être. Mais comment

l'éducation ou la civilisation ont-elles pu obtenir « ce premier, peut-être le plus lourd sacrifice que la société exige de l'individu » ? Elles doivent sûrement s'être assurées d'une certaine complicité en lui, s'appuyer sur un mécanisme, une institution individuelle quelconque. Eh bien, nous l'avons vu, cette institution est le sur-moi « garnison placée dans une ville conquise ».

Narcissisme et masochisme sont des faits qui étendent considérablement la portée de la théorie énergétique. En effet, ils apportent une large contribution à la psychologie du moi, éclairant entr'autres les connexions de la libido d'une part, de la pulsion destructive d'autre part, avec l'instinct de conservation, la première s'associant à lui, la seconde entrant en conflit avec lui. Ce sont ces deux faits enfin qui ont contraint Freud à réviser sa première conception, le masochisme tout particulièrement, « ce phénomène encore mystérieux ; mais il n'est que dans l'ordre des choses si ce qui a formé la pierre d'achoppement d'une théorie devait devenir la pierre angulaire de la théorie qui la remplace ».

Au début de ce travail nous parlions d'une soi-disante « lacune » de cette théorie : Freud aurait négligé la psychologie du moi. A ce reproche, on peut répondre qu'il ne l'a point négligée, mais envisagée à son point de vue. Et l'expérience lui a donné raison, puisque ce point de vue a été fertile en découvertes de premier ordre : celle surtout des phénomènes inconscients du moi (surmoi, censures préconscientes, élaboration de la pensée, etc...), ou du moi régressif et de son penser magique. Il va de soi que, pour l'analyste, les phénomènes conscients pour eux-mêmes tombent du piédestal où la tradition les avait placés. Ils ne sont plus qu'un épiphénomène. Le dernier stade seulement, et non le plus important, d'un long processus se déroulant depuis les profondeurs du soi jusqu'aux organes superficiels de la perception, selon la loi de progression et soumis à ses effets dynamiques ; tel un convoi devant atteindre à travers plusieurs cordons douaniers (censures) des étapes successives, en abandonnant chacune pour la suivante (processus d'ailleurs analogue au plaisir préliminaire). Son entrée dans la station terminale serait justement l'escience ; mais la psychologie traditionnelle avait confondu la station avec le convoi.

Le sadisme et le masochisme sont deux excellents exemples de l'intrication des deux pulsions, le dernier étant plus ancien que le premier. C'est en vertu de ce mélange et de la bruyante diversité

des buts qu'Eros y introduit, que la pulsion de destruction n'a pas été aperçue tout d'abord, ou ne put l'être qu'indirectement et après coup ; « il semble qu'elle ne nous soit saisissable qu'à deux conditions : si elle s'allie aux pulsions érotiques ou si elle se tourne contre le monde extérieur sous forme d'agression (dotée d'un plus ou moins grand appoint érotique) ». Elle nous échappe, par contre, si elle se désintrique ; et il était réservé à un esprit sagace de la déceler et de la retrouver dans le besoin d'autopunition, quand ce dernier se manifeste à l'état pur et n'engendre que souffrances ou qu'échecs. Ce besoin, nous l'avons vu, est la cause principale de la résistance, laquelle est longtemps demeurée du point de vue dynamique une énigme complète. Quelle était donc l'énergie, ou la source d'énergie, qui la constituait ou dont elle disposait ? C'est là le problème capital que Freud a tenté de résoudre par l'admission d'une énergie destructive autonome.

Un second problème, d'intérêt plus spéculatif, est celui du principe de constance. L'être recherche concurremment *deux* choses : *le plaisir et le repos*, c'est-à-dire : tensions, détentes et absence de tension. Ces deux tendances se succèdent, s'entrecroisent ou s'opposent de mille manières. A une tension (déplaisir) le moi ne peut répondre que par la satisfaction ou la défense, celle-ci prévalant largement sur celle-là dans la névrose. Ici, il va même plus loin et cherche à prévenir les tensions par la méthode du *signal*. Dans l'idée de Freud, le signal-type est donné par l'angoisse, laquelle ainsi ne se déroberait plus à toute caractéristique psychologique (ou métapsychologique) : elle serait, à condition d'admettre l'hypothèse des pulsions passives du moi, une manifestation particulière de ces dernières (1). C'est tout ce qu'on peut en dire aujourd'hui. En tout cas, elle démontre que le moi est beaucoup mieux armé contre la libido que contre l'agression. L'angoisse serait finalement une réaction spécifique du moi à l'agression *libre*, c'est-à-dire désintriquée de la libido ; une sorte de peur du sujet devant sa propre agressivité. Celle-ci, une fois reprise à son compte par le sur-moi, détermine la dureté de ce dernier. L'angoisse devant lui, en tant que phénomène conscient, n'est donc qu'une « variante topique du sentiment de culpabilité », donc de l'agression.

(1) Tenant peut-être au fait que l'être ne peut les déplacer, les ajourner, les substituer comme les pulsions libidinales, lesquelles sont beaucoup plus plastiques.

En somme, les pulsions passives obéissent à la tendance de répétition : leurs manifestations sont des répétitions incessantes d'événements passés (1), tendent à reproduire un état antérieur, et derrière chaque stade antérieur on devine ou décèle l'état prototypique : celui qui précéda toute tension. Elles font donc abstraction du principe du plaisir, et ne se soucient pas de procurer jouissance ou souffrance pour arriver à leur fin ; elles trahissent une propriété typique de l'instinct en lui-même résidant *au delà* du principe du plaisir, et répondant peut-être à un stade primitif des pulsions.

En d'autres termes, les pulsions érotiques sont l'exécutif du principe du plaisir ; elles sont propulsives, incitent au changement, à l'expansion, à l'union avec d'autres êtres, à la création : ce sont des pulsions de vie. Inversement, les pulsions agressives ou destructives sont l'exécutif du principe de répétition ; elles incitent au « retour en arrière », à la stabilité, à la rupture de tout contact avec autrui, à l'isolement et au repos ; en un mot, elles sont *conservatrices*. Ce sont des pulsions de mort. Dans aucune analyse le fameux fantasme du retour au sein maternel ne fait défaut. Il est leur expression clinique type, le contenu ou la base, en tant que négation de la naissance, de la nostalgie de la mort ; et chez nos analysés celle-ci est le symbole d'un état de repos absolu, de calme durable, soit d'absence d'agitations.

Ce bref aperçu rendra évidente l'attention et l'importance que Freud, et les analystes à sa suite, accordent aujourd'hui à un autre système instinctuel que le système érotique ; et si bref soit-il, permettra de juger le mal-fondé du reproche de pansexualistes que la renommée persiste à leur adresser (2). Fait curieux, Freud partage

(1) Le transfert analytique en est l'exemple le plus net.

(2) Un autre reproche connexe mais subsidiaire, lui a été également adressé : de donner au terme sexuel un sens abusivement extensif. Pichon dans son travail récent, le reprend à son compte en l'exprimant fort clairement, bien qu'avec vivacité : « Il reste que le sens donné par Freud au terme sexualité est, en français du moins, créateur de confusion et de ridicule. Un sexe, c'est l'ensemble des individus formellement pourvus d'un genre d'organes génitaux en tant qu'il s'oppose à l'ensemble pourvu de l'autre genre d'organes. Rien de ce qui ne se rapporte pas à cette différence n'est sexuel. » *op. cit.* p. 89. Devant cette critique je suis tenté de faire valoir les considérations suivantes. Tout d'abord, en français, un sexe n'est pas seulement un ensemble d'individus pourvus du même organe sexuel, mais cet organe lui-même. Acception peut-être abusive, mais consacrée en tout cas par l'usage ; et Freud n'est pas responsable de cet abus. En second lieu, il ne faut pas perdre de vue qu'il a découvert tout un ensemble de faits nouveaux et impressionnants que la linguistique n'avait pas prévus ; auxquels elle n'était donc pas préparée. Ces faits il les a désignés du terme général de « *sexualité infantile* », et c'est en leur nom qu'il l'a maintenu

en cela le sort d'Epicure que celle-ci persiste également à taxer de sensualiste ou d'apôtre du plaisir, alors qu'il ne cessa au contraire de prôner l'ataraxie. Et pourtant, « au delà du principe du plaisir », son mémoire principal sur la question parut en 1919, il y a donc 14 ans déjà.

en dépit des critiques. En étudiant les adultes, il a remarqué que la sexualité ne se bornait pas à un seul exercice physique d'organes mais comportait aussi une structure psychique, plus importante même que la fonction organique proprement dite puisqu'elle est apte à l'inhiber ou à la remplacer.

Les deux fonctions psychique et organique forment un tout insécable ; il ne serait ni judicieux ni avantageux de les désigner par des termes différents, celui de psychosexualité étant fort convenable.

Or la psychosexualité chez l'enfant révèle dès l'origine un caractère précoce : désir que ce soit une personne particulière du monde extérieur qui lui procure un plaisir physique par l'exitation d'une *zone erogène quelconque non génitale* (qu'il s'agisse de pulsions partielles ou anatomiquement différenciées telles que les orales et anales). Cette personne, on le sait, est élue objet et cela indépendamment de son sexe ; et l'enfant l'aimera. Sa présence, l'intervention d'un objet, constituent une condition psychique qui ne se perdra plus : chez l'adulte, éprouver un plaisir physique à l'aide d'un objet aimé est le caractère fondamental de la sexualité, de laquelle on n'est plus en droit scientifiquement de dissocier *l'amour ;* ils demeurent durant toute la vie intimement associés l'un à l'autre. Or ce caractère se constitue et se manifeste dès la première enfance, dès l'allaitement ; par conséquent bien avant l'époque tardive, la puberté, où les relations sexuelles vraies deviennent possibles. Si l'objet satisfait à ses besoins hédoniques (ne serait-ce que par les soins du corps), le bébé éprouvera pour lui une attraction positive qui prendra peu à peu le caractère psychique de ce sentiment nommé amour. La base et la condition de la sexualité demeurent identiques avant et après l'instauration de l'aptitude à la copulation génitale, elles sont même plus intransigeantes chez l'enfant que chez l'adulte.

Dès lors la question se pose ainsi ; la réforme proposée par Pichon est-elle judicieuse ?

Nous pensons, qu'entreprise au nom d'un certain rigorisme linguistique, elle tournerait au détriment de la juste compréhension des faits de sexualité.

En effet, les buts hédoniques de l'enfant persistent dans l'inconscient adulte, dussent-ils ne pas impliquer de désir génital ou même l'exclure franchement. L'étude des névroses démontre péremptoirement qu'ils remplacent très facilement les désirs sexuels normaux, qu'ils sont mêmes plus tenaces. La réforme devrait donc consister à créer de nouveaux termes pour qualifier : 1°) les désirs d'amour liés à la satisfaction d'une autre zone en jeu que la zone génitale, que le *sexe* proprement dit ; 2°) quantité de phénomènes psychiques reliés pourtant à la sexualité ; 3°) modifier des termes anciens pourtant admis partout, même dans la terminologie française ; tels que par exemple : perversion sexuelle, homosexuel, etc. Il ne serait plus licite ainsi de prétendre qu'un pédéraste passif pût accomplir un acte sexuel, attendu qu'il recherche un plaisir *anal* par l'intervention d'un individu du *même* sexe et que cet acte « ne se rapporte plus à la différence des sexes ». Il faudrait alors l'appeler un homoérotique. Cependant, en français comme en allemand, tout le monde l'appellera un homosexuel. De même un fétichiste éprouvant un orgasme et une éjaculation à s'emparer du pied d'une femme et le palper ne sera plus un pervers sexuel mais un pervers érotique, puisqu'il possède lui-même un pied comme elle et elle-même des mains comme lui et que sur ce point il n'y a aucune différence entre un sexe et l'autre. Et pourtant, c'est là le seul moyen qu'a cet homme de satisfaire ses désirs « sexuels ».

En resumé, Freud en maintenant son terme voulait insister sur la *continuité*

RÉSUMÉ

Les analystes tendent à distinguer trois sortes d'énergie : 1° la libido (narcissique et objectale), aucune raison de les différencier ; 2° pulsion de destruction ; 3° instinct de conservation. Les deux premières se manifestent au niveau du *soi,* les deux dernières au niveau du *moi.* Un problème très actuel reste en suspens, celui de l'existence d'une énergie neutre ou indifférenciée dont disposerait le moi en vue de diverses activités évoluées, comme par exemple la pensée. On peut affirmer que la pensée est souvent érotisée, mais aussi qu'elle ne l'est pas toujours. Dans certaines subblimations, la désexualisation de l'énergie en jeu est nettement constatée, mais non dans toutes. Freud l'a dit expressément. Ce qui frappe dans l'analyse du processus cogitatif, c'est la petitesse des quantités d'énergie que l'homme est apte à déplacer sur la pensée (aptitude sans doute qui le distingue de l'animal), par rapport aux quantités massives et grossières mettant en œuvre les pulsions primaires. Mais ces faibles quantités proviennent-elles de la libido narcissique, sont-elles donc toujours des reliquats d'énergie désexualisée en vertu de leur utilisation secondaire par le moi, ou bien émanent-elles d'une autre source, et alors, biologiquement, de laquelle ? Et

existant, Allendy l'exprime excellemment, « entre la fixation initiale, présexuelle, infantile et la fixation finale. Comme nous l'avons dit déjà, le fait important est que cette continuité existe, le reste est question de définition » (Allendy : *La psychanalyse*, p. 126). Restreindre le terme « sexuel » exposerait à affaiblir ou nier le fait de cette continuité si important, si indéniable, si laborieusement découvert. Est-ce aux progrès de la science à courir le danger de s'adapter à une terminologie qui s'est constituée avant eux ? A notre avis la science est en droit d'adapter celle-ci à la vérité. En l'occurence la vérité est qu'il n'est plus possible de nier que c'est proprement leur sexualité qu'un grand nombre d'individus satisfont au moyen de fantasmes (névrosés) ou d'actes (pervers) dont le but est l'excitation d'une zone erogène non génitale par un objet du même sexe ou dont le sexe est indifférent. Ils satisfont ainsi une sexualité anormale dont on peut démontrer qu'elle remplace une sexualité normale absente. *Le nœud du débat réside dans cette faculté de remplacement.* Une dame ne parvenait à l'orgasme qu'à la condition de s'imaginer que quelqu'un lui donnait une fessée. Ce fantasme masochique, Pichon dira qu'il est érotique-anal ; et linguistiquement il aura peut-être raison. Nous, nous dirons qu'il est tout de même sexuel, car ne se produisant que pendant le coït, il est demeuré la condition de la satisfaction sexuelle génitale adulte. Ou plus exactement qu'il est aujourd'hui psychosexuel, mais qu'il y a tout lieu de penser que dans l'enfance la fessée pratiquée par un objet aimé (la bonne, puis le père) dut avoir un caractère sexuel puisqu'elle est demeurée depuis lors au centre de la sphère sexuelle, indéniablement.

Pour toutes ces raisons, nous pensons que la dite réforme comporterait plus d'inconvénients que d'avantages.

biologiquement aussi, à quoi correspondrait une énergie désexualisée ? Avant l'admission de la pulsion destructive, Freud donnait la formation du sur-moi comme un bel et clair exemple de désexualisation d'énergies ; aujourd'hui, plutôt comme une manifestation typique des pulsions destructives.

Tout ce qu'on peut dire dans l'état actuel des recherches analytiques est que, parmi les énergies connues, c'est la libido narcissique qui prend la plus grande part aux actes de la pensée. Cela devient tout à fait net au niveau du moi régressif où celle-ci et sa toute-puissance est mise presque exclusivement au service des désirs inconscients tout-puissants, c'est-à-dire du principe du plaisir. A un élève qui posait à Freud cette question indiscrète : « Mais que faites-vous donc de l'intelligence ? », on dit qu'il répondit : « Rien !... à part que les humains s'en servent peu. » Réponse admirable de sincérité. « L'apparence » intelligence n'est pas (ou pas encore) caractérisable par la théorie énergétique. Quant à l'apparence volonté, elle semble contribuer surtout à changer le but ou les objets des pulsions.

Le but et l'objet des pulsions actives du moi (instinct de conservation) sont par contre fort peu modifiables, elles-mêmes presque irrépressibles. Aussi n'ont-elles pas d'histoire. Quand on a soif, il faut boire ; par quel autre objet remplacerait-on la boisson ? La soif ne devient intéressante, pour le psychologue, que si la libido s'en mêlant érotise le malaise et qu'alors le sujet prenne plaisir à se priver de boire. C'est pourquoi l'instinct de nutrition, par sa monotonie, n'a pas préoccupé les analystes. Ils se préoccupent, au contraire, de cette autre fonction importante du moi qui consiste à contenir les pulsions, se défendre contre elles, surmonter les tensions ; fonction d'adaptation à la réalité intérieure que la théorie énergétique a mise en relief et en valeur. C'est là son mérite ; car avant les recherches suscitées par elle, on soulignait surtout la fonction de perception, et d'adaptation à la réalité extérieure, du moi. La tâche la plus ardue de ce dernier est certes de contenir, de « lier » (1) les énergies *libres*.

Freud accorde une attention croissante à cet aspect nouveau de l'activité du moi ; aspect dynamique, sous lequel l'angoisse prend un relief tout spécial, entre au service de l'instinct de conservation,

(1) En allemand : « binden ».

amorce le refoulement des exigences trop fortes de la libido ou de l'agression, laisse ensuite au jeu automatique du principe du plaisir-déplaisir, qu'elle a ainsi déclenché, le soin de l'exécuter, et au principe de constance le soin de le maintenir. « Avec cette nouvelle conception, la fonction de l'angoisse, comme signal d'une situation de danger, est passée au premier plan ; la question de la substance (énergie) dont elle est faite a perdu de l'intérêt. » On sait en effet que, selon une première conception, Freud l'avait considérée comme une transformation de quantités de libido inutilisées, soit demeurées libres.

L'inconscient pulsionnel est une sorte de cheval sauvage ; « le moi semblable au cavalier qui utilise et dirige les forces de sa monture ». Mais ce genre d'équitation, répétons-le, est fatigant, d'où cette hostilité foncière du moi à l'égard des pulsions, ces énergies débridées ; car ce sont elles en définitive qui menacent son repos. La notion de danger intérieur, depuis les derniers travaux de Freud, domine aujourd'hui la psychanalyse ; tout en restant liée à celle de l'érotisme, dont on ne peut pas faire bon marché, elle semble plutôt dépendre, dans de plus nombreux cas qu'il ne l'avait tout d'abord pensé, de la pulsion agressive.

Nous énumérerons, pour terminer, les trois hypothèses angulaires de sa théorie générale.

1° *L'hypothèse topique.*

Division de l'appareil psychique en départements fonctionnels, lesquels peuvent entrer en conflit les uns avec les autres (névrose). Considérée du point de vue statique, cette stratification sera : l'inconscient, le préconscient, le conscient ; du point de vue dynamique : le soi, le surmoi et le moi.

2° *L'hypothèse économique.*

Soit régulation de l'appareil psychique : par le principe du plaisir au niveau du soi ; par le principe de constance au niveau du moi.

3° *L'hypothèse énergétique.*

La vie de l'âme est déterminée par les représentants psychiques des deux genres d'énergies biologiques primaires ; positives : pulsions de vie ; négatives : pulsions de destruction (mort).

Ces *hypothèses de travail* précisent et limitent l'attitude de

l'analyste. Elles forment une sorte de thèse provisoire susceptible de nouvelles vérifications, et les appellent sans cesse. Elles fondent sa conception particulière des *qualités*. Fidèle à sa méthode, il se borne à dire que certains changements ou déplacements d'énergie, déduits d'ailleurs de façon métapsychologique, et tels qu'augmentation ou réduction de tensions, se traduisent dans la conscience par des correspondances subjectives douées de la qualité plaisir ou de la qualité souffrance. De même pour l'activité sublimée, la pensée, l'angoisse, etc. Ces qualités, il ne peut les définir ni les caractériser autrement qu'en les réduisant objectivement à des quantités ; il ne doit donc pas les apprécier. C'est là l'originalité de sa méthode, ou du moins sa tentative la plus digne d'intérêt. Bien plus, s'il s'avisait de les apprécier, il sortirait de son domaine et commettrait une faute de méthode. Par conséquent, au lieu de blâmer Freud de son attitude éminemment scientifique à l'égard des manifestations de l'âme humaine, et de sa réserve quant à leur valeur, on devrait bien plutôt l'en louer.

CONCLUSION

Tout en cédant à la nécessité scientifique d'édifier des systèmes hypothétiques, Freud n'a jamais négligé l'observation des faits. Et dans cette discipline qui a d'ailleurs marqué les débuts de ses recherches, il a fait preuve d'une singulière pénétration. Son génie d'observation ne le cède en rien à son génie spéculatif.

On peut dire, par conséquent, qu'il a suivi une double voie, et que, par ce parallélisme, il a souvent égaré les esprits les plus disposés à le suivre. Car ceux-ci continuaient de le suivre dans une voie, alors qu'il avait sauté dans l'autre. Mais je dois à la vérité de dire qu'il a toujours eu soin de ne pas donner ses hypothèses pour des faits.

Attaquer des théories par d'autres théories, ou par des faits qui parlent contre elles, c'est parfaitement correct ; ce qui ne l'est plus, c'est de critiquer des faits au moyen de théories ; et pourtant le public ne s'en est pas privé. L'existence, par exemple, des éléments et des phases de la sexualité infantile est un fait véritable. Eh bien, on l'a trop souvent combattu par des théories toutes faites. L'une d'elles prétend que la sexualité ne saurait avoir d'autres modalités

ni d'autres buts que ceux qu'elle adopte à l'âge de la puberté ; et corrélativement qu'elle ne saurait précéder la puberté, étant donné que les glandes sexuelles n'entrent en activité qu'à partir de cette époque-là (1). Or, ce n'est pas des théories qu'il faudrait apporter au débat, mais bien des faits, et des faits tendant à prouver que ceux décrits par Freud sont faux, mal observés au mal interprétés. A vrai dire on a bien tenté d'en apporter, maïs jusqu'ici ils n'ont pas été probants ; pour la raison précisément, en ce qui concerne du moins le psychisme adulte, qu'ils ne tiennent pas compte de la psychologie de l'inconscient pulsionnel. Or, tout est là. Une observation superficielle n'est pas comparable à une observation profonde. Freud parfois est semblable à un astronome qui, au moyen d'un télescope puissant, scrute le ciel. Un critique survient qui conteste ses résultats en lui opposant ceux de ses propres observations. Seulement voilà !... il les a faites à l'œil nu.

(1) Cet article était rédigé quand celui de Lévy-Sùhl sur la « Sexualité infantile de l'homme » nous est tombé sous les yeux (*Imago*, I, 1933). Nous en rapportons ici le passage suivant : « La découverte de Freud d'une première poussée sexuelle pendant l'enfance, entre 3 ou 4 ans, dans l'espèce humaine, recevrait une confirmation suprenante de la part d'une théorie nouvelle du développement sexuel basée sur des recherches entièrement indépendantes de la psychanalyse. C'est la « théorie d'inhibition hormonale » de l'anatomiste hollandais Bolk (L. Bolk : *Le problème de la formation de l'homme* (G. Fischer, Iéna, 1926). D'après lui, l'ajournement de la maturité sexuelle jusqu'à l'âge de la puberté serait dû à certains « processus de retardement » qu'il considère comme caractérisant essentiellement l'*homo sapiens*. Il en voit une preuve dans la grande discordance, spécifiquement humaine, existant entre le développement du « germa » (glandes sexuelles) et du « soma » (organisme), laquelle est évidente chez la femme. (Lévy-Sùhl ajoute à ce propos que chez les mammifères, sauf l'éléphant, la maturation sexuelle s'accomplit à un âge correspondant assez exactement à celui de la première poussée sexuelle de l'homme. On sait que la seconde est celle qui se produit à la puberté et que la « période de latence » les sépare l'une de l'autre.) Le germa féminin est substantiellement *achevé* quand la fillette a atteint 4 ou 5 ans... L'ovaire, à cet âge, est même plus grand (27 mm.) qu'à 14 ans (26 mm.). Bolk en conclut qu'une phase de repos s'installe donc à partir de la 5e année environ ; la fonction ne doit pas encore s'instaurer car le soma est bien loin encore d'être apte à en supporter la conséquence, soit la conception. Il doit exister dans l'organisme une force qui s'oppose à cette entrée en fonction. »

Analyse rapide d'une névrose d'angoisse à base de complexe de castration

Par le Dr J. LEUBA

C'est un grand diable d'adolescent de dix-neuf ans, vigoureusement charpenté. Il a cette allure un peu balourde des jeunes chiens-loups auxquels leurs pattes trop grosses donnent l'air d'être montés sur pneus Confort. La première fois que nous prenons contact, il est accompagné de sa mère. C'est une femme toute menue, qui porte guimpe. Visage ascétique et pâle, ravagé par l'exercice de la vertu. Aspect sévère, austère, tempéré par un sourire crispé, non dénué de bonté et de douceur. C'est visiblement une femme très bonne, quoique dévote, et qui a souffert. Lui se tient auprès d'elle comme un adolescent coupable, le regard en déroute, un pli anxieux et la sueur au front.

La mère m'expose l'histoire lamentable de son fils. C'est aussi l'histoire de sa pauvre vie. La mort de son mari, après de longues et pénibles années de petite voiture, l'a laissée seule à la tête de trois enfants à élever. Il faut faire des prodiges d'économie et parvenir à donner aux enfants une éducation en rapport avec la profession libérale du père. Ces difficultés sont surmontées avec courage.

Le fils fera donc des études. Il est placé, en Suisse, dans un collège de Jésuites. Les études vont cahin-caha, non que l'enfant ne soit doué, mais parce qu'il a beaucoup de mal à fixer son attention. Il a parfois des sortes de révoltes contre ses maîtres, inattendues et difficiles à comprendre.

Vient, péniblement, le moment de se présenter au bachot. Il a la certitude d'y échouer. *Il doit* échouer. Quelques jours avant les examens, tandis qu'il fait des revisions en se promenant dans le jardin de leur maison de campagne, il est pris soudain d'une terreur panique, se rue vers la maison en poussant des hurlements

épouvantables, tombe aux pieds de sa sœur qui manque de choir, et se trouve aussitôt apaisé. Très effrayé de ce qu'il lui est arrivé, craignant sans doute, aussi, que sa sœur n'en parle, il s'en ouvre à sa mère au prix d'un violent effort sur lui-même, mais sans dire ce qu'il éprouve. Inutile d'ajouter qu'il échoue une première fois à son bachot.

Pour des raisons particulières qui n'ont aucun intérêt, la famille quitte la Suisse et vient se fixer à Paris. On consulte un neurologue parisien, et non des moindres, qui prescrit du gardénal et, en raison de la P. G. paternelle, un traitement spécifique. Ce dernier ne modifie en aucune façon les symptômes. En revanche, il confère au malade un sentiment de moindre valeur très réussi (« me voici sur le banc d'infamie », disait-il de ses stations dans le salon d'attente du médecin) et la terreur des maladies dites vénériennes. Il craint de finir, lui aussi, dans une petite voiture, parce que la séro-réaction est positive et bien qu'il ne présente strictement aucun stigmate d'hérédo-syphilis.

Tandis qu'il poursuit son traitement réputé spécifique conjointement à la préparation du bachot, les symptômes, eux aussi, poursuivent leur marche progressive. Bientôt Jean (appelons-le de ce nom, pour fixer les idées) ne peut plus sortir seul ; il ne peut même plus demeurer seul à la maison. Il s'arrange toujours de manière à être accompagné de sa mère ou d'une de ses sœurs, toutes deux plus âgées que lui. Il invente mille ruses pour esquiver des courses qu'il serait astreint à faire seul. Il échoue une deuxième fois au bachot, une troisième et dernière fois l'année suivante.

Trois ans se sont écoulés depuis la première « attaque ». Car on a aussi parlé d'épilepsie. Durant ces trois ans, les symptômes n'ont fait que s'aggraver, l'incapacité de travail est devenue totale.

Nanti de ces renseignements, je demeure seul avec le malade. Il est au comble de l'anxiété. Ce visage de dix-neuf ans paraît invraisemblablement vieux. Le front ridé, les yeux égarés, Jean parle par saccades, bafouillant, bégayant, tout en lacérant de ses ongles la paille de sa chaise, tandis que je l'interroge seul à seul. Toute cette paille s'en ira, au cours de la première heure, joncher le sol de ses menus débris.

Pour des raisons qui se comprennent d'elles-mêmes, Jean, renonçant aux études, veut se faire aviateur. En effet, un de ses phantasmes favoris le met en posture glorieuse dans un avion où il

accomplit mille prouesses, tue des ennemis en grand nombre, sauve la situation et meurt dans une apothéose. La plupart de ses phantasmes offrent ce même fonds. C'est tantôt un incendie, tantôt une inondation, qui toujours ont le caractère de catastrophes mondiales et menacent la vie des humains. Il sauve toujours la situation et meurt noyé ou asphyxié. Sa mort tout court est une expiation, sa mort glorieuse une rédemption.

Mais il lui importe de guérir au plus tôt de l'obsession, car s'il ne peut se présenter dans deux mois à un examen de capacité, il perdra une année entière.

Tout en lui disant que l'analyse modifiera peut-être ses projets et en lui demandant de surseoir à toute décision engageant son avenir, avant qu'il ait vu clairement vers quel objet orienter son activité, nous décidons, sans approuver ni désapprouver ses projets, de le purger rapidement d'un sentiment de culpabilité qui sue par tous ses pores.

Dès la deuxième rencontre, l'aveu de la masturbation s'obtient aisément, suivi de tous les apaisements nécessaires à son sentiment conscient de coulpe.

Il narre ensuite l'objet de ses terreurs : c'est bien simple, il a peur d'avoir peur. La terreur qu'il éprouve, dans les moments où la peur s'empare de lui, est d'une telle qualité qu'il ne saurait la définir. Ce qu'il sait bien, c'est qu'il fait tout pour l'éviter, même les choses les plus extravagantes. Car cette peur le tient en tout temps et en tout lieu, dès qu'il cesse d'être en contact immédiat avec ses proches : dans l'appartement, s'il est seul, dans sa chambre, aux W.-C., dont il laisse la porte ouverte afin d'entendre la voix des siens et de ne pas se sentir seul, dans la rue, au cinéma, dans le métro, même au milieu d'une foule dense. Doit-il aller faire une emplette, il descend et remonte les escaliers en fonçant comme un buffle sur son isolement.

Pour se distraire de sa peur, il cherche à fixer son attention sur un livre, un journal illustré, anxieux et toujours en sueur. Dans le métro, il se heurte violemment les tibias contre les bancs, pour que son attention soit fixée sur la douleur. Ou bien il se taillade les mains, et surtout les doigts (évidemment), à coups de canif. Il n'ose s'endormir, de crainte de se réveiller subitement en proie à la peur, ainsi qu'il lui était arrivé dans sa dernière année de collège. Il absorbait alors, clandestinement, d'innommables infusions de

café et de tabac pour s'empêcher de dormir et pour que vomissements et palpitations l'arrachassent à la peur.

Les premières inquiétudes vagues l'ont pris à l'âge de douze ans. Elles ont coïncidé avec le début de la masturbation. Un jour, tandis que toute la famille s'apprêtait à partir en villégiature, étant seul dans sa chambre à préparer sa valise, il avait subitement éprouvé une sorte d'angoisse métaphysique. Des questions s'étaient tout à coup imposées à son examen, relatives à son rôle dans le monde, à sa place dans l'humanité, aux fins de l'humanité. Il ne se rassura qu'en rejoignant précipitamment sa mère sous un prétexte quelconque.

Plus tard, lorsque les crises de terreur apparurent et s'installèrent, ces crises étaient toujours précédées de ces mêmes problèmes pseudo-métaphysiques qui ne comportent pas de réponse : sur la fin de l'humanité, sur la fin du monde, sur ce qui arriverait si toute l'humanité périssait, lui seul restant vivant.

Sa mère l'accompagnait jusqu'à la porte de ma maison et l'attendait, durant la séance, dans une église voisine. Or, un jour, il arrive essoufflé, hagard, en proie à une anxiété très manifeste. Aussitôt entré, il se jette sur la chaise-longue et semble respirer. Il avait été pris de panique dans l'escalier, en montant chez moi. L'impatience de son coup de sonnette avait déjà trahi son désarroi. Il se trouvait ainsi dans les conditions les plus favorables pour décrire ce qu'il éprouvait.

Il raconte, en haletant : « Tout à coup, je me sens envahi par une pensée extraordinaire : il me semble que le monde va finir, que toute l'humanité est condamnée à disparaître. Mais je vais lui révéler quelque chose d'extraordinaire, de formidable. Je serais..., je serais... appelé à..., je serais le seul..., je ne sais pas, c'est insensé, je serais le seul... »

— A être châtré ?

Il explose : « Ah ! Il y a assez longtemps que je pense : si au moins je pouvais couper tout ça et le mettre de côté dans une armoire jusqu'à mon mariage ! »

Suivent des associations pressées relatives à des promesses de calamités faites par un prêtre. Tout l'affligeant défilé des criminelles inepties concernant les « dangers » de la masturbation. Il en sera affaibli, son sang sera appauvri. Qui sait même s'il ne deviendra pas fou ? En tout cas, il peut être assuré que ses enfants s'en

ressentiront ; ce seront des débiles physiques et mentaux. Lui-même expiera ce péché par une maladie mentale, pour le moins.

La simple question posée a libéré à flots des souvenirs d'enfance. L'un d'eux remonte à l'âge de trois ans et demi. Il s'est livré, avec une sienne cousine du même âge, à de petits jeux puérils. Retirés à l'écart, ils se montraient mutuellement leur bas-ventre et goûtaient un vif plaisir, et un plaisir très trouble, à s'entreregarder. (Par la suite, ce souvenir fut corrigé : c'était l'anus qu'il avait le plus de plaisir à regarder chez sa cousine.) Surpris par sa mère au milieu de ces innocents ébats, la sanction ne laissa rien à désirer. Elle fut en tous points conforme à ce qu'elle pouvait être chez une dame dévote, qui a vécu si vertueusement malheureuse et qui porte des corsages à manches longues et à guimpe. Le monstre pervers fut enfermé dans une armoire. On ne lui lut pas, derrière la porte, les lamentations de Jérémie d'une voix sépulcrale, mais l'obscurité infernale de l'armoire ne laissa pas de lui faire impression, et plus encore le silence accablé de sa mère.

Quand, plus grandelet, il fut surpris se faufilant dans la pièce où ses sœurs prenaient leur bain dans une baignoire de zinc, afin de les voir nues, les sanctions morales ne furent pas de moindre qualité et le sentiment de culpabilité n'y perdit rien.

Aussi bien ses sœurs étaient-elles devenues tabou. Jamais il ne les embrassait. Il ne s'intéressait en aucune façon, ni à leurs jeux, ni à leurs toilettes. A peine osait-il leur parler. Il évitait soigneusement d'entrer en contact avec elles. Si elles s'absentaient pour quelque expédition de vacances dont il n'était point, il s'arrangeait, à la gare, pour ne pas leur serrer la main.

Durant les trois dernières années où sa névrose le confinait absolument à la maison et où il n'osait sortir seul, il fut obligé de compenser la sécurité qu'elles lui donnaient par des échanges plus normaux, quoique toujours extérieurs à lui.

D'autres souvenirs, plus récents, d'exhibitionnisme : en province, entre douze et seize ans, il s'esquivait subrepticement à bicyclette et gagnait la route où passaient les ouvrières d'une usine. Il arrêtait son choix sur une femme jeune dont il pensait qu'elle était susceptible de s'intéresser à sa manœuvre sans provoquer de scandale. L'ayant repérée, il la devançait, appuyait sa bicyclette contre un arbre et se mettait en devoir d'uriner. Mais il s'arrangeait de manière que la femme débouchât à sa hauteur à l'instant où il met-

tait flamberge au vent. Il se donnait de la sorte l'alibi de la surprise. Il éprouvait un plaisir très intense et très trouble à se montrer ainsi et engrangeait, à chaque expédition, des moissons de volupté, qu'il dégustait à loisir en petites débauches solitaires.

Il goûtait aussi un âpre plaisir, une véritable volupté, à *tromper* ainsi sa mère et à imaginer ce qu'il adviendrait si elle surprenait ce petit jeu.

La crise traduisait donc la crainte, mais aussi, comme il apparut par la suite, le désir d'être châtré, et de l'être par sa propre mère.

Cette simple interprétation a un effet cathartique extraordinaire : dès les jours suivants, Jean vient seul aux séances. Son visage est plus serein, son regard plus posé. Il ne bégaie plus et s'exprime avec beaucoup plus de calme.

Il examine aussi beaucoup plus tranquillement ses crises, dont nous cherchons ensemble à comprendre toute la signification.

Un fait se renouvelait constamment, lorsque ces crises le prenaient dans la rue. Il disait avoir le sentiment d'une sorte de rythme. La panique venait à l'assaut en trois vagues d'intensité croissante. La deuxième vague, plus intense que la première, était repoussée comme la première. A la troisième, il se mettait à courir en poussant des cris inarticulés et fonçait sur une personne isolée. (A noter ici que Jean est un joueur émérite de ballon ovale. Il n'a pas son pareil pour bloquer.) Il la renversait, et tout aussitôt se trouvait apaisé. Il s'éloignait en bredouillant de vagues excuses, disant qu'il avait trop bu, et rentrait paisiblement à la maison. Il se donnait garde de parler de sa mésaventure.

Il y avait deux points à retenir dans les détails de la crise. Tout d'abord ce rythme. En second lieu le sexe de la personne renversée : c'était toujours un homme.

« Ne trouvez-vous pas qu'il y a une analogie entre ces trois vagues, comme vous dites... », mais il interrompt et dit spontanément : « Je pensais justement que, quand je me masturbe, je fais de même. Je me retiens deux fois et je laisse aller la troisième fois. »

Quant au sexe de la personne renversée, on peut se demander si ce choix, fait en état d'obnubilation, ne traduit pas une tendance homosexuelle.

L'hypothèse ainsi formulée déclanche des défenses énergiques. Il dit le dégoût qu'il éprouvait d'un certain professeur, au collège de

Jésuites, qui faisait, chaque soir, une tournée dans les dortoirs et qui s'arrêtait auprès de certains lits, toujours les mêmes, à de longs chuchotements. La précaution que ce prêtre prenait ostensiblement de ne jamais permettre aux élèves de se lier entre eux et de se rejoindre lui paraissait odieuse et dégoûtante, alors que lui-même marquait si visiblement sa sympathie spéciale pour certains élèves.

Dès le lendemain, un rêve vient confirmer et la tendance et la désapprobation de cette tendance, qu'il ressent au fond très vivement.

Il rêve qu'il fait du vol à voile (il a, effectivement, entrepris d'apprendre à voler et s'exerce au vol à voile depuis le dernier dimanche). Beaucoup de monde. Les curieux sont massés derrière une barrière, au haut d'un talus herbeux. Parmi eux, il y a un prêtre. Il a un parapluie sous le bras. Jean est assis à califourchon sur une caisse, les jambes écartées. Entre ses jambes s'érige le manche à balai. Ce manche est surmonté d'une sorte de pompon rouge en caoutchouc. Jean tient le manche d'une main ferme et il est bien résolu à montrer qu'il sait voler correctement, en observant scrupuleusement les règles (dans la réalité, le moniteur recommande aux élèves de bien exécuter certains mouvements essentiels, faute de quoi l'appareil ne peut s'élever). Mais le curé enjambe la barrière, son parapluie sous le bras. Il est obligé de se retrousser. Il est grotesque. Il vient le pousser par derrière en lui disant : « Ote-toi de là, je vais te montrer comment en fait. » Et le curé vole. Mais Jean rigole : « Evidemment, c'est pas malin, comme ça ; mais il n'observe pas les règles ; il n'exécute pas les mouvements correctement. »

La symbolique du rêve est assez transparente pour que Jean comprenne de lui-même sa signification, sauf dans sa dernière partie. Il suffit donc de souligner : « Le prêtre n'observe pas les règles ; il *pousse par derrière* », pour amener des associations variées, qui ont trait à l'érotique anale et aux tendances homosexuelles (plaisir de se voir déféquer, phantasmes de coït anal avec des femmes, compétitions sportives, jeux de lutte avec des camarades sympathiques, admiration et gêne devant le corps nu d'un ami, coéquipier de ballon ovale, beau mâle athlétique qui aime à s'exhiber, pudeur extrême devant ses camarades au bain, et, finalement, aveu d'une tendresse et d'une jalousie secrètes pour un de ses professeurs prêtres : il lui

manifestait des sentiments ambivalents et jouait avec lui les saintes agaceries des amours).

La nuit suivante, il se donne des commodités par le rêve que voici :

« Toute ma famille est réunie au grand complet : ma mère, mes sœurs et même mon oncle. »

(Cet oncle a le don de l'agacer par sa manière autoritaire, son ton cassant de commandement et sa façon de traiter comme un pion ses grandes filles, ses sœurs et lui-même. A certains égards, il représente son père disparu. A la mort de ce dernier, Jean avait quelque cinq ans. Cet oncle avait offert, peut-être imposé, ses conseils pour la gérance du patrimoine et s'était sans doute fait un devoir d'exercer l'autorité paternelle sur ses neveux. Sévère, bougon, sécrétant inlassablement des discours de morale et des sentences, il assommait Jean, qui estimait n'avoir rien gagné au change. Car son père pouvait bien bougonner tout son saôul, il ne pouvait toujours pas, en promenade, les poursuivre de son autorité despotique et de commandements militaires, rivé qu'il était dans sa petite voiture.)

« Vous êtes aussi là. Je suis dans mon lit avec une « morue ». Vous me donnez des conseils pour que tout se passe bien. Et toute ma famille se réjouit de ce que les choses se passent bien. »

Aucune association ne suit ce rêve. Jean paraît très chargé ; il se tait en gardant un sourire figé. Il acquiesce à l'hypothèse d'une démonstration de ses tendances normales. Ce rêve doit prouver qu'il n'a pas de tendances homosexuelles, ainsi que le prétend son analyste. Cependant, la présence de celui-ci le rassure ; n'est-il pas là pour le conduire à une activité sexuelle normale et le détourner de l'homosexualité ? Et pourquoi fait-il assister sa mère à la chose qu'elle redoute le plus au monde pour lui, si ce n'est pour se rassurer ? Ce n'est pas interdit de coucher avec des femmes, puisque ma mère m'en procure une. C'est cela que signifie la présence de sa mère. Il apaise aussi, de la sorte, des scrupules relatifs à ses « bordées » clandestines.

Cette interprétation déclenche des critiques discrètes et respectueuses à l'égard du puritanisme de sa mère. Elle se choque au moindre mot. Toute allusion aux choses sexuelles est sévèrement proscrite du cercle de famille. Il faut châtier son langage et ne se permettre aucune expression équivoque ou triviale.

Jean réussit à économiser, laborieusement, quelques francs par-ci, par-là, en « resquillant », en « tirant des carottes ». Quand il a réuni quelques dizaines de francs, il se rend, avec son cousin, dans une maison accueillante, où l'amabilité professionnelle des pensionnaires facilite tant les choses aux adolescents rougissants. Il y expédie prestement sa petite affaire et ne laisse pas, avant de quitter les lieux, d'abandonner quelques contraintes supplémentaires au bureau. La dame préposée est petite, menue, d'aspect fort distingué. Et elle comprend si bien les jeunes gens. Jean a bien ressenti, la première fois, une gêne indéfinissable en lui trouvant une ressemblance physique avec quelqu'un de connu, il n'aurait pu dire qui. Aussi a-t-il éprouvé le besoin de s'attarder auprès d'elle, avec un mélange de gêne et de défi, de conquérir ses bonnes grâces en se mettant en frais d'esprit et d'amabilité.

« Pour vous faire bien voir d'elle et tranquilliser votre conscience. Pour vous faire pardonner, car cette dame ressemble peut-être... »

» — Mais oui, bien sûr, elle ressemble à ma mère ! »

Cette découverte le remplit de honte. Il ne parle plus jusqu'à la fin de la séance.

Tout le matériel ci-dessus résumé a été obtenu en une quinzaine de séances. L'analyse a été active, car il importait de libérer au plus vite Jean de ses terreurs paniques, afin de lui faire gagner un an. C'est dès après la quinzième séance que la notion du désir-crainte de castration a modifié radicalement la situation. A ce moment, — ce point a été laissé de côté précédemment, pour ne pas descendre, de la synthèse, aux minuties terre-à-terre de l'analyse, — Jean avait spontanément exprimé le désir de s'amputer de sa garde de corps. Sa proposition avait reçu toutes les approbations, tous les encouragements nécessaires, et rendez-vous lui avait été donné, à titre d'expérience, en un quartier éloigné de son domicile, où il devait me rejoindre. Il y était arrivé tenant un journal illustré à la main, crainte de malentendu avec son damné complexe, tout étonné et ravi d'avoir pu s'intéresser au mouvement de la rue, aux embarras de voitures, à la couleur du ciel, éprouvant l'impression merveilleuse de renaître à une vie nouvelle. Il en bafouillait de bonheur.

Il y avait, en réalité, dans l'expression enthousiaste du plaisir que lui causait cette nouveauté, un certain désir de m'être agréable et

un besoin de se rassurer pour le retour. Car, en le pressant un peu, on pouvait aisément se rendre compte qu'il n'était pas tout à fait quiet.

Lors donc qu'une résistance trop vive menaçait de faire perdre une heure — le temps nous était si mesuré — en bagatelles et en silences pesants, les résistances étaient levées sans difficulté par une question, une hypothèse, un encouragement. Mais ces résistances accumulées ne pouvaient pas ne pas se manifester, quelque jour, d'une façon énergique et même explosive. Car jusqu'ici, en dehors du « rêve de la morue », rien n'a marqué l'intensité du transfert. C'est le lendemain de la honte éprouvée en découvrant une ressemblance physique entre sa mère et la dame du bordel que le transfert éclatera. Par des voies si subtiles qu'elles valent d'être relatées en détail.

Le lendemain donc, Jean arrive. En retard (il avait toujours été ponctuel). Il balbutie de vagues excuses en entrant (un mensonge tout gratuit), sans me regarder, sans me tendre la main. Il s'allonge et se tait. De temps à autre, il tourne la tête vers moi et me regarde d'un air gouailleur. Il est fort chargé, remue les jambes, arrache la paille de la chaise-longue, ricane de temps à autre, mais ne dit mot. Au bout de vingt minutes environ, il lance d'un petit air dégagé : « J'ai rêvé à vous, Docteur. Je ne me souviens pas du rêve. Je sais seulement que j'étais en colère contre vous. » Nouveau silence de part et d'autre pendant un quart d'heure environ. Jean est de plus en plus chargé, esquisse le geste de se lever pour s'en aller, mais il se recouche. Il a pris un air sombre et buté. Et soudain, il a un sourire fugace.

— Oui, dites ?

— Oh ! Rien, j'ai pensé à une chose idiote ; ça n'a aucun rapport.

— Dites quand même.

— J'ai pensé, je ne sais pourquoi, à la statue qui est au bout de la rue de l'Abbé-de-l'Epée. C'est complètement idiot.

Aucune association, nouveau mutisme prolongé. Cinq minutes avant la fin de la séance, je demande :

— Que représente cette statue ? (Cette statue, je la connais bien, l'ayant eue quotidiennement sous les yeux pendant deux ans.)

— Je ne sais même pas. Je crois que c'est deux types. (Les deux types sont d'illustres pharmaciens-chimistes, MM. Caventou et Pelletier, érigés côte à côte, en robe professorale.)

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a une grande analogie entre la situation de Messieurs Caventou et Pelletier sur leur socle et notre situation ? Ils sont côte à côte, immobiles, et ils se taisent.

Cette question provoque une explosion de colère : « Ce que ma mère peut m'embêter quand elle se tait. Quand on a mal fait, quand on a dit quelque chose qu'elle désapprouve, au lieu de nous donner une bonne engueulée, elle reste des journées entières sans parler, en prenant des airs de martyr. J'ai beau faire tout au monde pour la faire parler, on a beau être gentils, elle se tait. Quand elle est comme çà, j'ai envie de foutre le camp. »

— Eh oui ! je vous embête, moi aussi, et vous avez envie de vous en aller.

Cette occasion inespérée d'analyser le transfert n'est pas perdue. Le lendemain et les jours suivants, c'est un déballage de vieilles rancunes, de haines bien tassées et recuites, mais combien refoulées, contre sa mère avant tout, mais aussi contre son oncle, contre les prêtres et en général contre tous ceux qui, dans son entourage immédiat, prêchent quotidiennement une morale intransigeante, à vous dégoûter à tout jamais de la vertu. Déballage aussi de tous les subtils défis à ces vertueux raseurs.

En passant, soulignons l'intérêt de cet incident analytique. Il ne s'agit pas du prix inestimable de ce défoulement, capital dans une analyse qui, par la force des circonstances, ne pouvait être qu'une simple catharsis. Il s'agit de la chose infime dont a dépendu l'accès à ce nœud de toute analyse : un sourire fugace, saisi au milieu d'un silence prolongé et intentionnellement respecté.

Tout ce qui était connu des relations de fils à mère donnait à penser que les contraintes, par certains côtés vraiment excessives, exercées par une mère dévote et craintive sur ce poulain débordant de santé physique n'avaient été acceptées qu'au prix de révoltes refoulées. Les réactions de protestation entr'aperçues promettaient une riche moisson d'actes, de pensées, de sentiments non conformes à la pureté biblique qu'ambitionnait pour ses enfants la mère de Jean. Il y avait donc le plus grand intérêt à faire comprendre à Jean les raisons de son comportement hostile à l'égard de sa mère. Cette hostilité avait percé, çà et là, sous la forme de quelques allusions aux mensonges qu'il lui servait, souvent sans aucune nécessité. Il mentait toujours à sa mère quand il était sorti avec son cousin ou avec son équipe de ballon ovale. Il avait entrepris, presque sous les yeux de sa mère, dans une boutique en face sa demeure, la con-

quête de la fille de la boutiquière, qu'il désirait avec assez de véhémence. L'attrait qu'exerçait sur lui cette boutique était assez fort pour qu'il n'y éprouvât nulle crainte, dès l'instant qu'il avait victorieusement franchi l'escalier et la rue. Il s'y attardait souvent et expliquait en rentrant son retard par une fable.

(Il importe aussi de noter, ici, que ses sœurs n'avaient pas tardé à s'apercevoir de son petit manège, de ses longues stations à la fenêtre, des signes qu'il faisait à l'objet de ses désirs. Depuis peu, il prenait volontiers devant elles figure de conquérant ; si maladroitement qu'il n'était pas possible de ne pas voir dans cette maladresse, et presque au seuil du conscient, un désir de se faire pincer par sa mère, pour une raison facile à comprendre : le défi traduisait un dépit : « Tu ne veux pas de moi ! Eh bien, j'irai avec une « morue ».)

Aussi, lorsqu'en arrivant en retard à la séance il éprouve le besoin de balbutier des excuses qui étaient manifestement un mensonge, fuyant mon regard, soulignant cette hostilité par l'oubli de me tendre la main (quand il mentait à sa mère, il n'osait la regarder en face et esquivait le baiser du matin et du soir), son attitude était-elle entièrement claire : il répétait à mon égard l'attitude hostile et gênée qu'il avait à l'égard de sa mère quand il était mécontent de soi. Aussi, ce jour-là, contrairement à ce qui se faisait aux séances précédentes, n'avais-je pas aidé Jean, le laissant mijoter dans son hostilité comme dans un purgatif. La purge n'en serait, pensais-je, que plus efficace. Ce n'est donc pas par hasard que je me taisais. Le petit ton triomphant avec lequel il lançait, après un quart d'heure de silence rogneux : « J'ai rêvé à vous, j'étais en colère contre vous », annonçait que tout allait pour le mieux. Mais l'interprétation délibérée de son attitude, sans l'appui d'une association, aurait couru grand risque de se briser contre un refus.

Un hasard heureux a fait que le sourire apparu durant le long et pénible silence fût saisi au vol. Il aurait pu ne pas être vu, et MM. Caventou et Pelletier auraient passé, image-éclair, sans catalyser — ces deux chimistes, pour le coup, n'ont pas failli à leur fonction — la charge hostile de Jean, la transférant de sa mère sur son analyste.

Les quelques dernières séances qui suivirent cet incident montrent d'une manière éclatante les effets heureux de cette mise en lumière du transfert.

Jean manifestait de mille manières son hostilité envers sa mère,

mais il était bien éloigné de la ressentir comme telle : tout se passait sur un plan où son conscient n'avait pas accès. Car on imagine bien qu'une éducation conçue dans un esprit aussi biblique érigeait les moindres peccadilles en péchés capitaux, et donc dressait des paravents opaques devant tout sentiment, tout acte, toute pensée inavouables. Le sentiment intérieur de culpabilité, fût-il au seuil du conscient, n'y perdait jamais rien. Il s'accompagnait automatiquement d'un besoin non moins biblique de représailles.

Ainsi, Jean mentait constamment à sa mère. Très souvent par commodité, pour dissimuler certains libertinages dont les enfants pensent qu'ils ne regardent pas les parents. Mais il mentait mal, et le mutisme désapprobateur de sa mère était la sanction tout ensemble détestée et désirée de ses mensonges mal assurés. Jean avait toute liberté de se rendre, le dimanche, parfois aussi le jeudi, à quelque rencontre de ballon ovale. Sa mère l'y autorisait, tout en déplorant de le voir quitter, le jour du Seigneur, la maison familiale pour s'en aller, en banlieue, se livrer avec des galopins à un jeu dont la valeur éducative n'avait, pensait-elle, aucun rapport avec celle d'un « beau dimanche » en famille. Aussi, même lorsqu'il était certain d'obtenir la permission formelle de participer à ces rencontres, un scrupule lui faisait-il retarder jusqu'à la dernière limite possible le moment de demander cette permission. A peu de minutes du moment où il eût dû partir, il se lançait à l'eau comme un désespéré, dérangeant les projets de toute la famille, mécontentant et les siens, et ses coéquipiers, qui tremblaient toujours de le voir arriver trop tard. Si la rencontre avait lieu à Paris ou dans la proche banlieue, il préférait mentir et arguer d'une sortie avec son cousin. Le malaise qu'il éprouvait de ce mensonge, durant tout l'après-midi et jusqu'après son retour, l'en punissait d'une manière qui ne laissait rien à désirer.

En somme, il mentait par excès de vertu, pour se tourmenter : tout mensonge avait la valeur et la signification d'une punition exigée par les aspirations morales d'un surmoi beaucoup plus difficile à satisfaire que sa mère elle-même. Mais il éprouvait aussi une étrange volupté à se sentir coupable envers sa mère.

Ce même mécanisme jouait dans ses « resquillages ». Là, l'acte délictueux était dirigé tout ensemble contre sa mère et contre son oncle. Il apparaissait comme une protestation contre « les raseurs qui vous font tout le temps de la morale ».

Car il l'associe aux prêtres dont il ne pouvait avaler qu'ils tinssent

sa mère « sous leur coupe», ces prêtres « qui portent robe » — identification à l'autorité maternelle — et qui, « le soir, dans les dortoirs du collège, chuchotaient des choses suspectes à leurs chouchous, leur caressant les mains et leur tapotant les joues ». Le dégoût que lui inspiraient ces fleurts n'excluait pas une certaine jalousie.

Il l'associe également aux promenades qu'il faisait, enfant, en compagnie de ses sœurs et de ses cousines, sous la conduite de son oncle, et durant lesquelles son oncle satisfaisait, sous couleur d'éducation, son sadisme parental. Ledit oncle exerçait une fonction administrative, et c'est aux dépens des employés des administrations que Jean « resquillait ». Ainsi, il se donne des émotions toutes les fois qu'il monte en tramway ou en omnibus, en trompant l'autorité. A-t-il deux sections à parcourir, il ne paie que pour une. Il guette l'arrivée du contrôleur, la désirant secrètement, avec un sentiment intérieur de défi. L'un d'eux lui demande-t-il son billet, il fait le geste de retenir son chapeau qui s'envole et en profite pour jeter ses tickets. Le courant d'air les emporte et Jean prend le contrôleur à témoin qu'il les tenait à la main, qu'il les a laissé échapper, et il affirme qu'il a payé pour aller à tel endroit. « Si ma mère savait ça, elle en ferait une tête. Et le pion donc ! » (Le pion, c'est son oncle.)

Mais, alors qu'il se réjouit du bon tour joué au contrôleur, la peur s'insinue, la peur panique, et il est obligé de se meurtrir les tibias pour s'en distraire.

Le temps dont nous disposons touche à sa fin, alors que nous en sommes, après une trentaine de séances, à ce point des libérations. L'abondance, la richesse du matériel obtenu dans un temps si court nous donnent grande envie de tenter un essai de synthèse de toutes ces dépouilles. C'est une entreprise malaisée, quand on ne dispose plus que de deux ou trois séances écourtées, dans la hâte de la préparation d'un examen. Car Jean a donné suite à son projet de se faire aviateur. Ses qualités physiques, son entraînement sportif le désignent réellement pour cette profession, qu'il envisage d'une tout autre façon qu'au début. Il ne s'agit plus de donner un semblant de réalisation à des phantasmes héroïques, mais d'un goût bien arrêté, fondé sur des raisons pratiques. Il entrera dans l'aviation militaire et, son instruction terminée, son temps de service accompli, il se mettra au service d'une compagnie de navigation aérienne. Il possède toutes les aptitudes voulues pour faire un

aviateur sérieux, endurant, et il examine avec tranquillité les possibilités d'avenir.

Il a préparé consciencieusement son examen de capacité et s'y présente avec la volonté bien arrêtée et la certitude d'y réussir. Et il y réussit fort bien. La veille de l'examen, il rêve, d'ailleurs, qu'il passe un examen au collège. C'est un examen de composition française, à laquelle il excellait. Il le passe brillamment, et je le félicite. Ses sœurs le félicitent, ses cousines, son oncle. Sa mère seule ne s'associe pas aux congratulations. Elle se montre attristée, et Jean en est un peu ennuyé.

Ce rêve, si banal, permet de comprendre en partie les multiples causes de ses échecs successifs au bachot. Alors, il ne se rassurait pas en se démontrant par un rêve qu'il avait réussi à d'autres examens. Il échouait parce qu'il avait le sentiment de devoir échouer. Et il devait échouer parce que l'humiliation d'un échec allait dans le sens de son sentiment de coulpe. En outre, l'échec lui permettait de rester auprès de sa mère. De son côté, sa mère, très attachée à son fils, redoutait au fond sa réussite, parce que Jean devrait poursuivre ses études loin d'elle. En raison de cette future séparation, qu'elle craignait autant pour elle-même que pour lui, elle avait redoublé de sollicitude à son égard, disant à tout bout de champ : « Mon pauvre Jean, quand tu seras bachelier, ce sera fini de notre vie de famille ; il faudra nous quitter ; je n'aurai plus de fils. » L'aggravation des symptômes d'anxiété n'avait pas tardé à obliger Jean à dormir avec sa mère. Il partageait avec elle sa chambre, où un simple paravent séparait leurs lits. Ainsi, Jean pouvait dormir paisiblement, à portée de l'instrument de castration.

Sa sœur aînée, fort douée, et qui faisait aussi des études, jouait également, dans ces échecs, un rôle qu'il n'a pas été possible d'élucider.

Avant d'abandonner Jean à sa destinée, nous avons donc tenté de résumer ensemble la signification de ses crises de terreur panique.

Elles traduisaient avant tout, et de toute évidence, la peur d'être châtré. Cette crainte est probablement née à l'occasion de l'incident relaté plus haut, et qui eut son épilogue dans une armoire. C'est sa mère qui doit le châtrer. Et il faut que ce soit elle, car alors il redevient l'enfant sage et choyé qui peut rester avec

sa mère et qui ne reçoit d'elle que de tendres approbations, plutôt que silences revêches et prolongés. Quand il déplore ces journées de mutisme réprobateur, disant préférer « une bonne engueulée », il dit fort bien : l'engueulée est « bonne », parce que libératrice.

La crise est aussi une caricature de masturbation. Elle en imite le rythme ; et le paroxysme — l'orgasme — s'obtient au contact d'un homme, jamais au contact d'une femme. L'attentat homosexuel brusqué n'est possible qu'à la faveur de l'état d'obnubilation, qui supprime les contraintes. Ce n'est pas par hasard qu'il balbutie pour s'excuser de sa brutalité : « J'ai trop bu ». Car nombre d'homosexuels manifestes ne peuvent commettre leurs attentats, ou simplement satisfaire leurs tendances, qu'en se mettant en état d'ivresse.

C'est là tout ce qu'il est possible de dire avec certitude de la signification de ces crises, en se fondant sur les seules choses vécues et sur les associations. C'est déplorablement superficiel, mais nous n'en pouvons rien.

On pourrait, du point de vue théorique, disserter abondamment de cette névrose et de ses symptômes. En l'absence de toute donnée certaine concernant le complexe œdipien (il a dû, à la mort du père de Jean, être transféré sur son oncle ; il montre le bout de l'oreille dans l'hostilité éprouvée à mon égard), cette discussion nous paraît trop hasardeuse, étant fondée sur des éléments si incomplets, pour que nous la tentions.

Tenons-nous-en donc modestement au côté pratique de cette analyse et voyons, pour terminer, quels en ont été les résultats.

Ces résultats dépassent toute espérance : les fantômes ont été dissipés, la peur a fait place à la sérénité. Jean est tout simplement transformé. Il a dépouillé son masque anxieux. Il parle posément, sans bégayer. Son regard aussi est posé. Il y a trois ans qu'il est guéri. Il a conquis brillamment son brevet de pilote et est en passe de devenir officier. Quand il est tout seul sur un avion, noyé « dans le coton », il est parfois traversé par le souvenir de ses terreurs, mais pour les saluer comme un mauvais souvenir. Il adore les vols de nuit, seul dans son avion. Parfois, quand, après une petite escapade avec une amie d'occasion, retardant d'un jour son arrivée en permission, il revient auprès de sa mère, il éprouve encore un léger malaise, bien vite dissipé. Il lui arrivait aussi d'éprouver le

même malaise quand, seul au camp d'aviation, il pensait à sa famille.

Son attitude à l'égard de ses sœurs s'est modifiée de fond en comble. Il sort avec elles, s'intéresse à leurs toilettes ; il a pour elles de gentilles attentions, se montre loquace et même très ouvert. En toutes choses il se comporte virilement, en homme qui porte la tête sur ses épaules.

Il n'a pas perdu complètement la tendance à mentir à sa mère. Mais il ment d'une autre façon, minimisant les dangers qu'il court afin de ne pas l'inquiéter, tandis que, naguère, il faisait valoir plaies et bosses quand il revenait d'une rencontre de ballon ovale.

Il lui ment encore par nécessité. Sa mère s'inquiète de le savoir isolé dans un camp d'aviation, aux portes d'une ville où le bataillon de Cythère se mêle si outrageusement aux bataillons de soldats. Sa tendresse inquiète l'étouffe un peu. Elle voudrait avoir accès à ce côté de son existence, pouvoir lui en montrer les dangers moraux. Il élude les questions : « Une mère ne peut pas comprendre ça, c'est inutile de le lui expliquer. » Ce sont, au fond, des mensonges normaux, de pieux mensonges.

Son attitude à l'égard de son oncle s'est aussi modifiée. Ayant pris conscience de sa valeur, il lui parle beaucoup plus librement et plaisante volontiers, non sans une pointe d'agressivité, sur ses brimades de jadis.

*
* *

La rapidité avec laquelle Jean a été libéré de ses crises d'angoisse appelle quelques remarques relatives à la technique employée.

On ne voudrait pas, ici, faire figure de dissident, et on ne se donnera pas le ridicule de démontrer, en se fondant sur une réussite exceptionnelle, que les longueurs de l'analyse, selon la technique rigoureuse de Freud, peuvent être abrégées. Tout analyste a eu, au moins une fois, le bonheur de mettre, chez un névrosé, très vite le doigt sur le nœud de la névrose et d'obtenir ainsi la suppression rapide de ses symptômes. Ces réussites sont rares et la marche de la guérison se présente exceptionnellement avec la simplicité schématique du cas de Jean.

Mais il faut bien reconnaître un fait : c'est que ces réussites se produisent presque toujours dans des cas où une analyse de longue

durée n'était pas possible et où il importait de faire vite, c'est-à-dire en rompant les silences par des questions ou des encouragements.

Si donc on obtient des guérisons stables en faisant vite, quand on y est obligé, pourquoi, dira-t-on, imposer une analyse d'un an et plus aux malades qui disposent d'un an ou plus ?

L'analyse n'irait pas très profondément dans les strates de l'inconscient ? C'est entièrement clair. Mais que demande le névrosé, et surtout l'obsédé ? D'être délivré au plus vite de symptômes gênants, qui empoisonnent son existence et celle de son entourage. Quel inconvénient y aurait-il à l'en délivrer le plus rapidement possible, quitte, s'il en éprouve ensuite le besoin, à fignoler les détails ?

Les guérisons ainsi obtenues sont incomplètes, superficielles, non durables ? Certes, si elles n'étaient pas stables, le grief serait grave. Mais l'analyste, de par sa formation, est placé au mieux pour apprécier la qualité d'une libération. Il est à même de juger si la suppression des symptômes correspond à une mise au jour des principaux complexes autour desquels ils gravitent, ou si elle est simplement suspendue au transfert, à un but inconscient momentané, etc...

Incomplète, superficielle ? Mais oui ! Et après ? Une fois délivré des symptômes gênants, si le malade reprend une activité normale, il est redevenu normal, — normal s'entendant au sens de général, — c'est-à-dire qu'il n'est désormais ni plus ni moins malade que les gens réputés normaux.

Cette manière de faire aurait l'avantage de rendre, à moins de frais, service à un plus grand nombre, et peut-être de faire agréer plus aisément une méthode thérapeutique qui inspire encore trop de crainte (lisez hostilité) et aux malades et aux médecins.

L'analyse ainsi conduite parvient moins sûrement aux conflits initiaux refoulés et donc ne peut prétendre à des guérisons comparables à celles que l'on obtient par l'analyse classique ? La connaissance théorique des mécanismes de détail de beaucoup de névroses nous échapperait donc ? Personne ne le contestera. Mais il s'agit ici de pratique médicale, non de doctrine. Et la question de l'analyse se pose parfois à nous sous la forme de ce dilemme : voici un malade justiciable d'une analyse ou, pour le moins, d'une interprétation psychanalytique de certaines particularités gênantes de son comportement. Il recule devant la perspective d'un traite-

ment de dix-huit mois ; il ne peut faire ce sacrifice de temps et d'argent. Cet autre malade ne parvient pas à comprendre le bénéfice qu'il peut retirer d'un traitement qui consiste à se coucher sur un divan et à se taire pendant une heure entière, tandis qu'il parle très ouvertement, avec une entière sincérité, si on l'aide quelque peu. Au bout de deux ou trois séances de silence, tout d'abord ironique, puis courroucé (nous savons tous ce que cela veut dire, c'est entendu, mais cela n'enlève rien à l'efficacité de la résistance), il déclare qu'il ne se soumettra pas plus longtemps à cette ridicule obligation et renonce à un traitement qu'il eût accepté dans d'autres conditions. Faut-il, dans ces cas, renoncer à rendre au malade un service, fût-il partiel, pour sauver le principe de la passivité ?

Car, et c'est là l'objet principal de ces remarques, il y a de très grandes différences entre la manière dont l'analyse passive est acceptée en divers pays ; elles semblent tenir aux diversités de races et, plus encore, de religions. Quiconque a quelque peu pratiqué la psychanalyse en Suisse et en France, par exemple, a pu se rendre compte de ces différences.

L'esprit alerte du Français s'accommode mal des lentes et lourdes minuties de la pensée allemande. C'est certainement une des raisons pour lesquelles il admet si difficilement l'analyse passive. On peut plus aisément, avec un Français, aborder ses difficultés intérieures sur le ton d'une discussion objective, tout en gardant, bien entendu, les distances indispensables et en se réservant la faculté de recourir aux associations spontanées quand le besoin s'en fait sentir, c'est-à-dire quand la progression de l'analyse est suspendue à des résistances qui ne peuvent être levées qu'à ce prix.

On n'aura pas établi minutieusement le bilan de ce qui, dans telle névrose, est attribuable à la phase phallique et de ce qui revient à la phase anale-sadique ? Peut-être n'aura-t-on pas dénoué le nœud capital du complexe œdipien, si même on a aperçu ledit complexe ? C'est une lacune de beaucoup d'analyses prolongées. Le malade ne s'en porte pas plus mal. L'analyste non plus.

La conclusion pratique de ces remarques ? Il semble que la rigoureuse technique analytique de Freud doive être adaptée au tempérament français. Encore un coup, l'alacrité de l'esprit français, sa compréhension de primesaut, son besoin de clarté concise n'ont aucun rapport avec la lenteur appliquée de l'esprit germanique et la fausse précision qui se veut « Gründlichkeit ».

Telles sont, à peu près, les réactions de tout médecin de bon

sens, fût-il psychanalyste, devant semblable réussite. On donne ici ces réflexions en vrac, telles qu'on les recueille ou telles qu'elles viennent tout naturellement au bout de la plume. Si l'on se laisse aller à ces considérations naïves — nous voulons dire non critiques, — c'est pour introduire un bref débat *ad usum medicorum*. De ceux qui, ignorants des graves difficultés de la psychanalyse, pourraient être induits à des généralisations hâtives. Beaucoup d'entre eux ne comprennent pas le pourquoi des longueurs de l'analyse et voient dans ces guérisons rapides la preuve de leur superfluité.

Les psychanalystes de la pure obédience freudienne ne laisseront pas de répondre, en gros : « Tout cela est très juste, mais c'est en partie faux. » Par quoi il faut entendre que ces réflexions sont marquées au coin du meilleur bon sens, mais fondées sur des prémisses partiellement fausses. En y regardant de tout près, on y découvrirait peut-être une pointe aiguë de rancune personnelle contre le protestantisme.

Mais, surtout, on aurait tort de croire que ces guérisons rapides soient uniquement le fait d'une habileté particulière de l'analyste. La science, l'intuition de celui-ci, la sympathie qu'il inspire jouent, certes, un rôle important. Mais l'âge du malade, la forme de sa névrose, les circonstances extérieures au malade en jouent un bien plus grand.

Si Jean avait eu quarante ans plutôt que dix-neuf, il y a fort à parier qu'il n'eût pas été libéré en trente et quelques séances : vingt ans de refoulement supplémentaire auraient sans doute donné à sa névrose une couleur tout autre. Qui sait les déviations, les travestissements, les camouflages qu'aurait subis son obsession ?

Plus le malade est éloigné de l'époque où sa névrose se fixa, plus il y a de strates accumulées sur les conflits initiaux qui l'ont engendrée. C'est pourquoi l'analyse des névroses infantiles est généralement très brève, celle des névroses de l'adulte très longue. Monsieur de la Palice aurait trouvé cela tout seul.

Il ne faut pas oublier non plus que Jean était fort pressé d'être délivré, afin de pouvoir s'engager au plus vite dans une carrière qui le passionnait. Sous la pression de ce désir et de la crainte de perdre un an, le défoulement a été très rapide.

Notre ami, le Dr Lœwenstein, nous citait, à ce propos, le cas d'un malade, impuissant, qui avait décidé de se faire analyser pour pouvoir se marier. Il fallait absolument qu'il fût libéré de certaines

inhibitions pour être dans l'état idoine à la date fixée pour le mariage. La fixation de cette date à une époque très rapprochée eut pour effet de faire progresser l'analyse avec une rapidité extraordinaire, à l'entière satisfaction des intéressés.

Les circonstances, ou, si l'on préfère, l'ambiance affective du malade, jouent aussi un rôle considérable. Quel intérêt un névrosé a-t-il à guérir s'il ne dépend pas de lui de modifier les difficultés affectives qui ont été la cause occasionnelle ou l'aliment de sa névrose ?

La durée d'une analyse ne dépend donc pas uniquement de la méthode employée, mais bien plutôt des résistances opposées par le malade. Le principe de la passivité, selon la technique de Freud, n'est pas, comme beaucoup paraissent le croire, ainsi que le croient même certains analystes, un dogme nécessaire. C'est un moyen. Et c'est affaire de tact, d'intuition, de savoir doser les questions, les encouragements, de respecter ou de rompre les silences. Quand un malade renonce à l'analyse après deux ou trois séances de silence exaspéré, ce n'est pas la technique qu'il faut incriminer, c'est l'analyste : il a commis quelque faute, en n'aidant pas le malade à rechercher la cause de son silence ou en laissant échapper l'occasion d'analyser cette cause.

Quant à l'idée d'adapter l'analyse au tempérament français, elle se fonde sur une idée fausse. Qu'il y ait de grandes différences entre un Anglais puritain et un Français moyen, ce n'est pas douteux. Mais quelles différences y a-t-il entre les mécanismes de leurs névroses ? Entre leurs modes d'expression ?

Si l'on prend la question par ce bout, en quoi un calviniste est-il moins refoulé qu'un catholique lyonnais ? Leur inhibition, à tous deux, n'est-elle pas identique et ne procède-t-elle pas des mêmes causes ? En Allemagne, nous dit Lœwenstein, ce sont les catholiques qui, de ce point de vue, font figure de protestants (tout ceci en tenant pour fait acquis ce que d'aucuns appellent l'inhibition protestante).

En réalité, il n'y a pas de raisons de faire intervenir des différences de races, de contrées ou de religions. Le complexe œdipien est le même pour toute l'humanité, une névrose d'obsession crée des symptômes de même valeur chez un Français, chez un Américain et chez un Germain, fussent-ils boudhistes, mahométans ou monistes matérialistes. Le fond du tableau ne change pas. Seul le

coloris change, seule varie la résistance individuelle au défoulement, selon l'âge du malade, selon la forme de sa névrose, selon la situation prise dans son ensemble.

*
* *

L'exposé de ce cas a été fait à la Société de Psychanalyse, dans sa séance de juillet 1929.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE APPLIQUÉE

L'homme et son dentiste

Par Marie BONAPARTE

« Ma chère, il faut absolument que vous alliez chez le mien : il est incomparable ! » — « Rien ne me ferait quitter le mien ! il n'y a pas dans Paris deux dentistes comme lui ! » Et la discussion se poursuit, et chacune de ces dames garde son dentiste.

On dira : ce sont là engouements de dames, et peut-être l'un de ces dentistes au moins est-il beau garçon. Mais non. La même attitude « dentaire » se retrouve chez les hommes. Certes, le ton de la discussion, entre hommes, est différent ; il y a plus de gravité dans les voix. Mais le phénomène est le même, que l'homme soit oisif mondain, ingénieur, avocat ou même médecin.

Nous le connaissons bien, nous, psychanalystes, ce phénomène, et nous l'appelons *transfert*. C'est lui qui est en général la base de tout attachement, de tout amour. Et c'est le même sentiment d'attachement, d'admiration, de dépendance envers ceux qui, dans notre enfance, nous protégeaient, nous soignaient, qui, en particulier, se transfère plus tard aux médecins, aux psychanalystes comme aux dentistes qui nous donnent leurs soins.

Cependant, l'absence de critique inhérente à tout amour atteint, dans le cas du client et de son dentiste, à l'un de ses maximums. On rencontre, en effet, des professeurs à la Faculté de Médecine qui, liés à un médiocre dentiste par la force du transfert, perdent un certain nombre de leurs dents avant de se résoudre à le quitter. Mais quand le client s'y résout enfin, alors le dentiste abandonné, éclairé du jour cru et impitoyable du transfert positif porté à un autre, apparaît soudain comme un dieu déchu. Certes, le successeur contribue pour sa part activement à cet éclairage : les dentistes, entre eux, semblent appliqués à venger la critique trop négligée par leurs clients. La moindre faute, la moindre divergence, le moindre attardement, surtout, dans la technique du prédécesseur seront révélés au malheureux client, et celui-ci, dégrisé, ploiera sous le regret

d'avoir si longtemps, dans son amoureux aveuglement, laissé massacrer ses mâchoires.

A ces phénomènes, il est une base de réalité. La technique dentaire, dans ces dernières décades, ces dernières années, a subi une évolution rapide, et il est aisé, pour un dentiste, surtout qui ne travaille pas en Amérique, de se laisser dépasser. De plus, on ne saurait exiger des clients, fussent-ils médecins, d'être au courant de tous les perfectionnements de la technique dentaire et, par suite, de porter des jugements de valeur sur leur dentiste au cours de leurs traitements. Mais il n'en reste pas moins que l'engouement régulier du client pour son dentiste, puis son dégrisement tout aussi habituel après qu'il l'a quité, constituent un petit problème psychologique digne d'être étudié.

*
* *

En psychanalyse, on entend souvent qualifier le dentiste de *castrateur*. Certains rêves, certains fantasmes, où il apparaît menaçant, brandissant le davier, semblent lui valoir justement ce titre. Par ailleurs, l'observation ethnographique nous l'apprend : il est des peuplades entières, en Australie, où le bris ou l'arrachement d'une dent chez les novices, dans les rites de la puberté, sont l'équivalent de la circoncision d'autres peuplades, et la circoncision est incontestablement apparentée à la castration, en est une simple atténuation.

Alors, comment concilier ce fait, que le dentiste puisse être le *castrateur,* avec cet autre, que tout client est plus ou moins subjugué par son dentiste ? L'ensemble de l'humanité serait-il masochiste à ce point que les hommes les plus virils adorassent ce *castrateur* symbolique qu'est pour eux leur dentiste ?

Peut-être nos lecteurs l'ont-ils déjà deviné sur la leçon même des exemples précédents : si le dentiste contemporain est l'objet d'un tel transfert positif, c'est qu'il n'est plus seulement le castrateur, mais encore autre chose.

Ce qu'il est devenu, la comparaison entre l'attitude du client envers le simple arracheur de dents des foires, ou envers le dentiste de nos grandes cités, le fera comprendre.

Il faut aller dans les campagnes pour rencontrer encore des clients d'arracheurs de dents. J'ai eu l'occasion, ainsi, d'interroger, au cours d'un séjour dans le Midi, le fils d'une victime d'un arra-

cheur de dents. Le vieux paysan qui avait été ainsi victimé avait contracté une infection à la suite d'une dent arrachée par l'un de ces charlatans, et juré, furieux, que si celui-ci repassait dans le pays il s'en vengerait. Je ne sais si le charlatan ambulant revint et fut châtié ; ce qui nous intéresse ici, c'est la réaction du vieux paysan, de la victime.

Or, souvent, me dit-on, la réaction des victimes était analogue. Le client de l'arracheur de dents ne restait pas fixé par un transfert positif à son bourreau. Celui-ci, d'ailleurs, par son caractère ambulant, pouvait se soustraire à la rancune, au transfert négatif, de ses victimes, dont les cris, au cours de la torture, avaient d'ailleurs été étouffés par des roulements de tambour.

Tout autre est certes l'œuvre de nos dentistes diplômés. Outre qu'ils emploient la novocaïne et n'arrachent presque plus de dents, ils font autre chose à la place dont nous allons parler, et qui leur vaut justement le transfert positif de leurs clients.

*
* *

On sait depuis longtemps, par la psychanalyse, quel traumatisme psychique est la chute des dents de lait pour l'enfant, à plus forte raison l'arrachement de celles-ci. L'enfant assimile cette perte à la castration, soit par la « mère » nature, soit, en cas d'extraction, par celle ou celui qui a arraché la dent. Mais on sait aussi depuis tout aussi longtemps, par la psychanalyse, que la nature, cette mère cruelle qui est bonne parfois, vient bientôt consoler l'enfant de sa perte : en effet, dans la blessure creusée par elle, apparaît la dent de remplacement, la dent qui sera celle de l'adulte. Et à la douleur, à l'humiliation de la dent tombée, ou arrachée, succède le triomphe de la voir remplacée, et remplacée par une dent d'une plus grande dimension, d'une plus grande force, d'une plus grande dignité, par une dent d'adulte.

C'est dire que, pour l'inconscient de l'enfant, à la douleur de la *castration* symbolique de la dent tombée ou arrachée succède le triomphe de la *rephallisation* symbolique qu'est la poussée de la dent adulte. Sur le mode dentaire, la castration peut ainsi être annulée, et l'est, en effet.

Or, ce que font les dentistes de nos jours pour l'adulte est comparable à ce que fait si bénévolement la nature, pour l'enfant, au moment du changement de dentition. Les dentistes contemporains,

à l'inverse des primitifs arracheurs de dents, sont en effet devenus essentiellement des fabricants de pièces prothétiques : s'ils font des trous, leur art consiste à aussitôt les combler. Il y a les ciments, les amalgames, les aurifications, il y a les « inlays », les couronnes d'or ou de porcelaine, les dents à pivot, les bridges, et jusqu'aux dentiers.

Le *castrateur,* dans le dentiste contemporain, est si largement recouvert par le *rephallisateur* qu'il disparaît presque au-dessous. Il suffit d'observer la satisfaction narcissique profonde de tout client à qui son dentiste vient de poser un « inlay » bien adapté ou, mieux encore, une dent de porcelaine bien ajustée et simulant parfaitement une dent naturelle. Outre le plaisir fonctionnel et rationnel de manger, de mâcher, sur une surface ferme et polie, il y a le plaisir de se sentir redevenu « entier », de découvrir, à son miroir, dans le dernier cas cité, une rangée de dents intégrale et parfaite où la veille manquait un chaînon.

Je me souviens d'un petit garçon que je connais bien et qui, un jour, à quatre ans, se coupa le tout petit bout d'un doigt dans une portière de chemin de fer. Il criait, montrant son pauvre petit doigt mutilé et tout saignant : « Que le médecin m'en remette un autre ! » Or, c'est justement ce que le dentiste moderne fait pour les dents entamées ou perdues : il remet à l'homme ce qui lui fut enlevé.

Le transfert positif puissant qui lie nos contemporains à leur dentiste tire ainsi sa force d'une pulsion primitive élémentaire : celle qui, dans l'inconscient, voudrait annuler la castration, laquelle, sur le mode dentaire, soit du fait de la nature dans l'enfance, soit plus tard du fait de l'art humain, peut s'annuler en effet.

Et le dentiste, issu originairement du simple arracheur de dents, « père » castrateur impitoyable, est ainsi devenu, vers la fin du dernier siècle, avec la technique dentaire perfectionnée, le « père » qui s'est apitoyé, et qui, après la mère nature parfois bénévole, a consenti à rendre aux fils, voire aux filles, ce qui leur avait d'abord été si cruellement enlevé.

Mais quand, sous l'influence d'une technique mal en main, d'un manque trop flagrant à *rephalliser,* un dentiste a été remplacé, dans la confiance de son client ou de sa cliente, par un autre, il déchoit alors en grande partie au rang de l'arracheur, du destructeur de dents primitif, et se charge rétrospectivement, pour son ex-client, d'un transfert négatif souvent très fort. Et l'ambivalence de senti-

ments qui se concentrait d'abord sur le père primitif se trouve alors scindée en ses deux branches : au premier dentiste, à l'abandonné, au renié, qui ne sut pas suffisamment conserver la substance de son fils ou de sa fille, va la rancune, voire la haine que s'attire la *castration* ; à son successeur, qui draine vers lui tout l'espoir de la *rephallisation,* va un flot montant de confiance, d'attachement, voire d'amour.

COMPTES RENDUS

VIIe Conférence des Psychanalystes de Langue Française (Paris) (1)

Discours d'ouverture de M. le Dr Hesnard

Mesdames, Messieurs,

Conformément à l'usage, je voudrais, en ouvrant les travaux de la VIIe Réunion des psychanalystes de langue française, jeter un bref coup d'œil rétrospectif sur l'évolution récente du mouvement psychanalytique à Paris, afin d'en tirer les enseignements qu'elle comporte.

Vous savez que le succès, trop considérable, que la psychanalyse avait connu précédemment dans les milieux littéraires, a fait place depuis ces dernières années à une sorte de lassitude silencieuse du grand public, — celui-ci réclamant sans doute de nouvelles formules de scandale mondain ou de snobisme esthétique. Faut-il voir, dans ce désintérêt, ainsi que l'a écrit *Paul Reboux,* l'indice d'une adoption inconsciente, universelle, et par là même anonyme, des idées directrices de *Freud* par l'opinion collective ? C'est possible. — Mais, quoi qu'il en soit, un phénomène plus important, pour nous et pour l'histoire des idées, s'est parallèlement déroulé dans les milieux scientifiques ; une recherche patiente et sans bruit de mise au point, laborieuse mais nécessaire, de la *doctrine* psychanalytique, celle-ci étant d'ailleurs avantageusement distinguée des *faits* eux-mêmes découverts par Freud sur le seul terrain de la névrose.

Déjà, vers 1922-1924, lorsque le hasard me procurait l'honneur de contribuer à la diffusion de la psychanalyse dans notre pays, je cherchais — (sans aboutir malheureusement) — à en extraire les découvertes de *Freud,* pour n'accepter que provisoirement la théorie que lui-même et ses élèves en avaient forgée. En ce faisant, je cherchais, avec d'autres ici présents aujourd'hui, à intégrer la méthode psychanalytique de connaissance et de traitement dans la clinique et la thérapeutique générales.

(1) En janvier 1933, à la Clinique Psychiâtrique Sainte-Anne.

Aujourd'hui, cette dualité des conceptions psychanalytiques, qui oppose, d'une part, une « psychanalyse intégrale », et, d'autre part, une psychanalyse exclusivement clinique ou médicale, persiste au sein même de notre Société française de Psychanalyse ; et je souhaite que ce soit pour le plus grand bien de nos recherches scientifiques.

Cette divergence d'opinions chez les praticiens de la psychanalyse n'est, à mon sens, ni le reflet des querelles individuelles (inévitables sur un sujet aussi brûlant), ni, comme on l'a dit, l'expression travestie de deux pensées ethniquement dissemblables, — judaïque, ou chrétienne, ou germanique, ou latine, par exemple : Elle me paraît être tout simplement la transposition, dans le domaine d'une investigation phychologique nouvelle, du double point de vue qui sépare constamment les chercheurs dans tous les domaines de l'enquête psychologique en général. Dans tous les congrès, par exemple, qui assemblent (comme le fait s'est produit à Nice il y quelques mois) des chercheurs de formation et de but divers, — psychologues de l'introspection, adeptes de la psychologie concrète, psychotechniciens et psychologues de laboratoire, psychophysiologistes, pédagogues, etc..., — une scission s'opère inévitablement au sein de chaque spécialité (quoique d'une manière plus frappante dans certaines d'entre elles) entre deux sortes d'esprit : entre ceux, d'une part, que leur formation éducative et surtout leur tournure de pensée poussent à l'unilatéralité d'une rigoureuse spécialisation, en même temps qu'à une vision plus intuitive des choses, et, d'autre part, ceux auxquels une rigoureuse discipline d'observation impose un contact permanent et indissoluble avec les sciences biologiques, en même temps qu'elle les contraint à une appréciation objective, timide, des faits, — parfois décevante, mais toujours plus sûre.

Or, l'évolution actuelle des idées psychanalytiques en France souligne de plus en plus une telle séparation entre, d'une part, les psychanalystes partisans d'une « psychanalyse intégrale », — de moins en moins nombreux d'ailleurs, — désirant appliquer la psychanalyse à tous les problèmes de l'humanité, mais qui, à notre avis, négligent les barrières pourtant solides que la nature a édifiées entre la pensée normale, l'art, la pensée religieuse, la névrose, qui font déborder leur spécialité de la science des névroses sur les sciences sociales et juridiques (auxquelles ils se déclarent prêts à donner chaque jour de nouvelles applications de leurs méthodes), — et, d'autre part, les psychanalystes cliniciens qui, partisans d'une psychanalyse-complément de la méthode clinique courante, reconnaissent parfaitement que la théorie freudienne jette une vive lumière sur certains aspects de la pensée normale, mais savent aussi que la méthode qui s'en inspire ne livre guère jusqu'ici que le « contenu » psychique de la névrose, et qu'elle reste — et restera encore longtemps, hélas ! — incapable de dire pourquoi une œuvre d'art est belle, pourquoi l'être humain, élargissant l'idée du parent protecteur, tend à l'idée de Dieu, pourquoi l'aliéné possède l'étrange ressource de se consoler par sa folie, et même pourquoi le névropathe, objet princi-

pal de nos études, forge des symptômes au lieu de souffrir comme tout le monde, et sans névrose, de ses conflits familiaux et sexuels, qui sont, au fond, à peu de chose près, les mêmes chez tous.

Mais, je ne voudrais absolument pas, Mesdames et Messieurs, que cette allusion à nos divergences intestines d'opinions scientifiques vous fasse pressentir un nouveau « schisme » psychanalytique.

Notre malheureuse spécialité, qui touche aux fibres les plus exquisement sensibles de l'être humain, est, de toute évidence, vouée aux mille vicissitudes des vérités qui blessent et qui humilient.

Or, ses premiers propagateurs ont eu, dans tous les pays, le tort de fonder trop exclusivement la théorie qui guidait leurs pas malhabiles sur la révélation au malade de ces cruelles vérités, dont la prise de conscience trop brutale risque de les lui faire rejeter, plus dangereusement encore que ne le font le normal, dans les mensonges intérieurs de son caractère, et le nerveux (non analysé), dans les hypocrisies spontanées de sa névrose. Aussi ses adversaires ont-ils eu souvent beau jeu de la présenter comme un poison qui s'infiltre dans les familles comme il désorganise les sociétés qui en vivent et auquel seuls résisteraient les natures froides — stoïques ou cyniques, selon la qualité de leur étoffe psychique... Non seulement c'est là un reproche injuste, mais l'anarchie que justifierait un tel errement n'est certainement pas à redouter dans notre groupe français de chercheurs, à l'esprit indépendant, mesuré et tolérant.

Il ne s'agit, en effet, que d'une loyale confrontation d'opinions scientifiques, facteur nouveau de progrès. Une telle confrontation incitera, en effet, à de nouveaux labeurs. D'ores et déjà, elle nous fait entrevoir de nouveaux problèmes, dont je souhaite que cette année nous apporte un commencement de solution. Tels ceux de l'opportunité et des modalités très spéciales de la diffusion des progrès psychanalytiques, dans le grand public scientifique, et de la participation d'élites non médicales à nos travaux. Nous chercherons aussi les moyens d'éviter, dans le cabinet médical, toute culture de l'obsession ; culture que certains psychothérapeutes trop convaincus — à quelque Ecole qu'ils appartiennent — risquent de pratiquer, de la meilleure foi du monde, renouvelant sur un autre plan l'erreur trop célèbre des médecins de l'Ecole de la Salpêtrière sur le plan de l'Hystérie-pithiatisme. Il nous faudra aussi (et je réclame qu'on s'en occupe à une de nos prochaines réunions) un rapport documenté et objectif sur la Déontologie psychanalytique ; science sur laquelle des rapports quelque peu tendancieux présentés à des sociétés officielles ont récemment attiré l'attention publique, mais sans nullement atteindre le fond de la question.

C'est déjà, Mesdames et Messieurs, cette confrontation qui nous vaut aujourd'hui la discussion du remarquable rapport que vous allez entendre. Vous allez avoir par lui une idée exacte de ce que peut donner la méthode psychanalytique entre les mains de cliniciens avertis sachant faire un diagnostic psychiâtrique avant de livrer un document clinique

à leurs confrères. *MM. Borel* et *Cénac*, anciens collaborateurs du professeur *H. Claude* (qui nous a fait, cette année, comme les précédentes, le grand honneur de nous accorder l'hospitalité dans son service), ont bien voulu apporter à notre réunion le précieux concours de leur vaste éducation médicale générale et de leur longue expérience, clinique et psychanalytique tout à la fois, des obsédés.

Ils vont rajeunir devant vous l'antique problème de l'Obsession, en préciser les limites dans la masse assez informe des faits cliniques, nous montrer dans quelle mesure les sages préceptes de l'expérience clinique traditionnelle peuvent bénéficier de cet appoint essentiel de connaissance que leur apporte la méthode psychanalytique, éclairant, par les profondeurs, l'énigme de l'idée obsédante, — cette régression anachronique aux phases infantiles de l'évolution affective et sexuelle. — Leur tâche se limite modestement au soulagement d'une souffrance aussi despotique que répandue. Elle n'aspire ni à gravir l'Olympe ni à mettre en rumeur l'Achéron. Mais elle est de celles qui permettent au praticien de croire à la valeur de son art et qui l'autorisent, de loin en loin, à enregistrer un progrès scientifique certain, dans notre lutte quotidienne, ingrate et opiniâtre, contre les misères névropathiques de l'homme.

Dr HESNARD.



Les rapports de MM. Borel et Cénac ont été publiés *in extenso* dans cette Revue, 1932, n° 4.



Discussion des rapports

M. Schiff félicite grandement MM. Borel et Cénac de leur beau rapport, mais veut néanmoins contester un point, et exprimer le regret qu'un autre point n'ait pas figuré dans le rapport.

Ce qui paraît contestable à l'orateur, c'est qu'il soit légitime de prendre le *remords* comme type de l'obsession chez l'homme normal. Le remords lui paraît quelque chose de beaucoup plus compliqué. Si l'on considère le remords comme une obsession, pourquoi ne pas faire rentrer dans les obsessions tous les sentiments. Des conflits du même genre, il y en a dans tous les sentiments : dans la haine, dans l'amour, et surtout dans la jalousie, qui, à adopter le système de M. Borel, semblerait devoir être le type de la pensée obsessionnelle.

Si l'on veut être clinicien, il faut classer les obsessions en fugaces et pathologiques. Or, le remords n'est ni fugace ni pathologique. Pas plus que l'amour ni la haine, il ne rentre dans aucune des catégories cliniques. L'orateur avoue n'avoir lui-même pas trouvé la solution du problème qu'il pose. Déjà, lors de la discussion de sa communication sur la *catharsis*, il a dit qu'il ne savait pas où classer le remords.

Quant au second point, M. Schiff pense que, même dans une réunion de psychanalystes, il aurait été bon de le signaler : c'est la curieuse ressemblance entre les phénomènes impérieux et itératifs de l'obsession

et les phénomènes itératifs rencontrés dans l'encéphalite épidémique. Cette maladie a posé de nouvelles questions, physio-psychologiques. Les auteurs auraient pu citer des phénomènes itératifs qui même apparaissent sous forme obsessionnelle à la suite de l'encéphalite épidémique. Et il aurait fallu préciser quels sont les traits communs et quelles sont les différences entre les phénomènes itératifs post-encéphalitiques et les obsessions.



Mme Marie Bonaparte croit que l'on peut donner raison à la fois aux rapporteurs et à M. Schiff dans la question de la comparaison du remords avec l'obsession.

Entre ces deux phénomènes, il y a une ressemblance indiscutable : l'existence d'un conflit entre le surmoi et le ça, caractère qui n'existe ni dans l'amour ni dans la haine, quand ces sentiments ne comportent pas de remords.

Mais il y a aussi, entre le remords et l'obsession, une différence considérable. Dans le remords, le patient sait la source du conflit ; dans l'obsession, au contraire, il y a en plus *déplacement* de l'affect.

Les rapporteurs étaient donc en droit de dire que le remords, qui n'est pas proprement une obsession, n'en est pas moins le prototype de l'obsession.

Quant à la question de l'encéphalite épidémique, elle est, en effet, très intéressante. Il faut constater là, une fois de plus, avec Claude Bernard, que l'organisme, quelle que soit la cause qui agit sur lui, réagit toujours, fonctionnellement, de façon analogue.

L'oratrice profite de l'occasion pour offrir à MM. Borel et Cénac ses compliments et ses remerciements pour leur si intéressant rapport.



Avant toute critique, *M. Laforgue* veut rendre hommage à la manière brillante dont les rapporteurs ont attaqué le problème des obsessions, qui est dans une certaine mesure, dit l'orateur, celui de toute notre civilisation.

Le rapport souligne clairement la nature de l'obsession, en tant que mécanisme de défense général du *je* contre les exigences du *ça*. Mais pareil mécanisme, existant chez les normaux, n'est pas l'essentiel de la névrose. Le propre de la névrose est d'être obligée d'y recourir tout le temps: c'est que l'obsédé est un arriéré affectif, un schizonoïaque.

Les auteurs n'ont, semble-t-il, pas bien marqué ce stade : cela leur aurait pourtant été possible d'après leurs exemples mêmes : L... a besoin d'annuler des pensées ; de même pour B... (malade à la phobie des couteaux) et pour C... (phobie de l'urine et des germes). Les pensées à effacer sont probablement des pensées d'ordre asocial, des pensées de mort. Et la phobie n'est que la crainte de voir se réaliser ces désirs de mort : cela est clair pour les malades B... et C... Les arriérés affectifs luttent constamment contre des désirs de mort.

Mais un surmoi sévère n'est pas forcément un surmoi moralement élevé, comme les rapporteurs semblent le croire. Faire du cérémonial de défense uniquement une punition, c'est négliger un des éléments du problème : l'élément masochique. Souvent des fantasmes de fessée donnent à ce cérémonial un caractère homosexuel.

Les auteurs ont négligé aussi la possibilité de substituer une souffrance à une obsession : tels hommes en conflit continuel avec leur femme, et ultérieurement amenés à se séparer d'elle, sont, après la séparation, atteints d'obsession.



M. Henri Codet pense que le rapport de MM. Borel et Cénac mérite de grands éloges. Cet exposé est aussi brillant dans sa forme que séduisant dans son fond.

L'orateur, toutefois, voudrait préciser un point : la distinction si difficile, mais si importante, entre l'idée obsédante et l'obsession.

Dans des circonstances telles qu'un deuil, qu'un échec, il peut y avoir *idée obsédante* sans qu'il y ait nullement obsession pathologique. L'idée douloureuse n'est pas, en ce cas, une obsession ; elle n'est pas sentie comme telle par le patient. A côté de cela, telle représentation épisodique, sans importance en elle-même, ne laisse pas de nous inquiéter et de prendre une couleur obsessionnelle par son sempiternel retour, quoique le contenu n'en soit ni angoissant ni inquiétant. Une idée ne devient donc pas une obsession par sa nature ; elle ne le devient même pas par sa répétition ; il faut, pour qu'il y ait obsession, un certain contraste, une certaine ambivalence, et aussi d'autres conditions affectives, intellectuelles ou même somatiques. Il y a des exemples de refoulement durant de longues années sans symptôme pathologique ; puis, sans raison apparente, le sujet devient obsédé, et va reprendre dans un passé lointain des événements qui alors seulement deviennent ou redeviennent pathogènes. Inversement, on voit des obsédés qui, sans aucun changement de situation, liquident leur obsession. N'est-on pas en droit de se demander s'il n'y a pas là un facteur biologique ?



M. Ceillier veut résumer les sentiments d'un auditeur non psychanalyste devant le rapport de MM. Borel et Cénac. A certains moments, il s'est senti complètement d'accord avec les auteurs. Mais souvent il reconnaissait alors des théories qui ne sont pas nouvelles : quelque précieux et important qu'ait été l'apport de M. Freud, M. Pierre Janet reste le grand homme de l'obsession. Quand MM. Borel et Cénac analysaient les obsessions en les rapprochant du remords, des petites obsessions temporaires de l'homme normal, nous comprenions, dit M. Ceillier. Mais brusquement nous ne comprîmes plus : on nous parlait d'arriération affective, de retour au stade érotique-anal, d'identifications, toutes choses qui nous dépassent !

M. Ceillier termine son intervention en posant la question suivante :

les auteurs et leurs collègues psychanalystes français pensent-ils qu'on puisse retenir de l'ensemble psychanalytique la partie solide, d'ailleurs point entièrement nouvelle, et rejeter certaines parties plus aventureuses, ou bien croient-ils que la psychanalyse soit un bloc indivisible qu'il faille ou accepter ou rejeter, suivant le système du tout ou rien ?

***

M. Nacht s'associe aux éloges qui ont été faits aux rapporteurs. Il a eu beaucoup de plaisir à lire le rapport, car ces notions, si complexes même pour ceux qui s'y consacrent, y sont exposées d'une façon claire et lumineuse. C'est avec objectivité, avec impartialité qu'y est faite la part de Janet et celle de Freud. C'est à eux deux que nous devons la clarification de la question des névroses. Selon l'orateur, la formule juste pour préciser leur apport respectif est : Janet nous a appris le comment et Freud le pourquoi. Et certains négligent trop le comment.

L'apport de Freud, c'est le pourquoi. L'obsédé, nous a-t-il appris, a intérêt à être obsédé. Il est satisfait par son obsession ; il en souffre certes, mais cette souffrance est une satisfaction. Seule la psychanalyse peut mettre en lumière l'origine libidinale de l'obsession. Cette origine est-elle toujours sexuelle ? Certains psychanalystes disent que oui, d'autres que non. En tout cas, il y a au moins souvent, à la base de l'obsession, un trouble sexuel. L'orateur rappelle qu'il a publié un cas d'obsession ayant le caractère d'une satisfaction sexuelle directe : seule, en effet, elle permettait l'acte sexuel.

Dans un autre cas, où l'obsession fut d'abord intentionnelle, le malade en apercevait directement l'utilité. D'abord appelée, l'idée de secours devint bientôt une obsession vraie, dont le patient ne pouvait plus se libérer. Il s'agissait de l'image alternante d'un tigre et d'une mouche. Lors de la présence de l'image du tigre, le malade était en état de contentement ; mais il ne pouvait pas se débarrasser de l'image du tigre. En psychanalysant ce malade, M. Nacht découvrit que s'assimiler à ce tigre était pour le malade le moyen de surmonter un fort sentiment d'infériorité. Le sentiment d'infériorité avait d'abord été conscient ; consciemment alors le patient avait pris l'habitude d'évoquer la pensée d'un athlète connu, auquel il s'identifiait. Plus tard, ayant lu le *Livre de la Jungle*, de Kipling, il s'imagina être le tigre dont parle cet ouvrage.

Et depuis, c'est le tigre qui l'a aidé : mais, devenu obsédant, il le fit en même temps souffrir. Ce sentiment d'infériorité était d'origine sexuelle ; le malade avait un complexe d'Œdipe très puissant et aussi concret que possible ; durant le traitement, il se rappela en effet qu'à l'âge de quatre ou cinq ans il aimait rester dans le lit de sa mère. D'où extrême contentement. Mais son père arrivait, le surprenait et immanquablement le chassait en lui disant : « Ta place n'est pas ici ! »

***

M. Lœwenstein s'associe aux félicitations qu'ont déjà reçues les rapporteurs.

Il émet une seule critique, qui, à vrai dire, est plutôt un regret. Il n'a pas trouvé, dans le rapport, de considérations sur les relations du symptôme obsession avec l'entité nosologique névrose obsessionnelle. C'est là un problème que personne encore n'a tout à fait résolu. Il semblerait que l'obsession fût caractéristique de certains états morbides, mais pût aussi être quelque chose d'indépendant de la névrose : on peut se demander si l'obsession peut être expliquée autrement que par ce que nous savons de la névrose obsessionnelle.

M. Freud et ses disciples ont émis l'hypothèse que l'obsession était une régression au stade sadique-anal. C'est une hypothèse, que M. Freud luimême n'a admise qu'avec hésitation. Mais elle a souvent une très grosse utilité. Elle permet de voir des choses qui, sans elle, nous échapperaient. Cela prouve-t-il que le phénomène psychologique *obsession* soit dû à cette régression ? Cela, l'orateur ne le croit pas. M. Freud, dans « l'Homme aux Rats », a émis une théorie qu'il n'a jamais reprise depuis : à savoir que l'obsession était chargée d'un grand accent affectif peut-être dû à ce qu'un accent primitivement destiné à un acte se déplaçait vers la pensée. Des considérations paraissant au premier abord si étranges, il faut se placer devant elles comme en face de certaines conceptions théoriques de la physique, qui, elles aussi, au premier abord, paraissent bien fantaisistes.

Quant aux mérites comparés de Freud et de Janet, il est difficile, dit l'orateur, d'en bien parler dans cette séance. Dans cette question, le psychanalyste ne saurait être impartial. De plus, M. Janet nous a fait l'honneur d'assister au Congrès, et Freud n'est pas là.



Mme Marie Bonaparte félicite les docteurs Borel et Cénac de leur rapport et y exprime sa satisfaction d'y voir si bien décrits les mécanismes psychiques de l'obsession et du remords ; elle croit qu'il y a en effet parenté entre les mécanismes psychiques du remords dit normal et de l'obsession pathologique. La grande différence existant entre ces deux phénomènes, c'est que l'objet du remords, dans le dernier cas, est refoulé, et que seul l'affect, détaché de celui-ci, flotte dans la conscience et se jette, par déplacement, sur quelque autre objet plus insignifiant en apparence et sans lien visible à première vue avec la représentation refoulée primitive. Cependant, dans le remords lui-même, il y a le plus souvent, mêlé aux éléments conscients, un élément inconscient qui confère justement à celui-ci son caractère obsédant et tenace.

Les rapports de l'obsession pathologique avec la moralité sont très étroits. Mme Marie Bonaparte rappelle ici le tabou des primitifs, où l'on peut voir, avec Freud, la première forme de l'impératif catégorique moral. Le tabou doit, en effet, être obéï sans explications, et peut se venger tout seul quand il est transgressé.

Freud a montré que la morale est essentiellement constituée par le retournement de l'agression du sujet contre lui-même. L'agression, en effet, ne se refoule pas ; entravée, elle ne peut que se retourner, et vient alors former la conscience morale plus ou moins sévère du sujet.

C'est quand elle se trouve indûment érotisée, et est par conséquent restée ou devenue sadisme, que la conscience morale d'un sujet, son *surmoi,* comme nous, psychanalystes, disons, son surmoi hypersévère et sadique fait de lui un obsédé.

Il est certain, comme Freud, dans son dernier ouvrage sur *Le Malaise dans la Civilisation,* l'a montré, que l'humanité civilisée actuelle souffre davantage encore de la régression de son agression que du refoulement de sa sexualité. La civilisation actuelle tolère, en effet, plus ou moins, les écarts sexuels, mais ne saurait admettre, sous peine de disparaître, le déchaînement, le libre exercice de l'agressivité individuelle.

Ces constatations posent aux éducateurs de difficiles problèmes, et font voir de quelle importance peut être la psychanalyse en pédagogie, plus encore — et ce n'est pas peu dire ! — qu'en médecine. Car mieux vaudrait ici aussi prévenir que guérir. Mais le problème de l'agression est plus malaisé à résoudre encore que celui de la sexualité en pédagogie. Tout ce qu'on peut dire, en général, c'est qu'il faut être préoccupé de ne pas laisser se développer chez nos enfants un trop lourd sentiment de culpabilité.

Cependant, l'humanité se trouve toujours entre le Charybde d'une régression excessive de ses instincts et le Scylla d'une libération trop grande. La régression excessive aboutit à la névrose, la libération trop grande à l'attitude asociale. Il y a là un juste milieu difficile à trouver. Le rechercher constitue pour les éducateurs, éclairés par la psychanalyse, la tâche d'avenir.



Odier loue grandement la tenue scientifique du rapport, lequel rendra non seulement service aux analystes, mais aussi aux psychiâtres et aux médecins du fait de sa parfaite clarté. Il aurait peut-être désiré qu'un alinéa fût consacré à un mécanisme obsessionnel très important : soit à la fonction magique de la pensée (de même que des cérémoniaux, manies, superstitions, etc.). Elle joue dans la névrose un rôle de premier plan. On sait que la magie est la technique dont use la Toute-puissance accordée à la pensée (c'est-à-dire aux désirs et aux craintes surtout) lors d'un stade primitif du développement (animisme). On l'observe chez le sauvage, l'obsédé, et dans les rêves de tout le monde. Freud a déduit de ses recherches que l'enfant, de son côté, devait, à un stade primaire, accorder une Toute-puissance à ses pulsions instinctuelles, les sentant bien fortes, mais se sentant lui-même sans force, ou trop faible, en face d'elles, son moi n'étant pas encore organisé.

C'est donc une autre Toute-puissance qu'il s'agit de leur opposer en vue de les entraver, Toute-puissance qu'il emprunte alors aux éducateurs. Eh bien ! c'est ce que fait constamment l'obsédé après avoir dé-

placé la lutte du plan instinctuel sur le plan cogitatif : d'où le caractère de *compromis* qu'affectent ses formules conjuratoires, ses rites, ses manies, etc., les rapporteurs l'expriment excellemment. « Telles les curieuses manies rituelles, ou encore ces procédés de défense si couramment employés, qui s'avèrent aussi comme pourvus d'un double sens et sont *destinés à permettre ce qu'ils défendent* (1). » (p. 20). Citons un exemple personnel : Un jeune homme devait, avant de se coucher, frotter 3 fois, puis 9 fois, puis 81 le robinet d'eau chaude pour échapper à l'angoisse ; or, c'était un rite de défense employé inconsciemment contre l'onanisme.

Comment expliquer analytiquement ces phénomènes ? Les obsédés, par ailleurs, étant souvent fort intelligents et adaptés, on doit admettre une dissociation *à l'intérieur de leur moi* lui-même, d'où la double action d'un moi rationnel à côté d'un moi dit *régressif*. Au point de vue séméiologique, l'obsession est en fait une maladie du moi. Qu'est-ce que ce moi régressif ? Freud admet qu'il répond à une partie de la personnalité dont le développement n'a pas suivi celui de l'autre, s'est arrêté à un moment donné. Ce moment n'est pas fortuit, mais semble être celui où le refoulement primitif (pathogène) s'est produit ; il doit donc être reporté dans l'enfance, soit à cette époque où précisément l'enfant éprouvait ses désirs comme tout-puissants et cherchait à les réaliser par la pensée (ou le jeu, le geste, l'imagination, etc.) devant l'impossibilité de les réaliser entièrement.

L'analyse montre que ce moi régressif est en rapport intime avec l'inconscient instinctuel (le « ça »), qu'il est directement influencé par ce dernier ou ne lui oppose du moins qu'une censure très insuffisante.

2) Odier voudrait soulever une objection à la thèse finale des auteurs soutenant que : « l'obsession normale (le remords par exemple) et l'obsession morbide, sont des réactions de nature identique ; ce qui change c'est le psychisme sur lequel survient l'obsession, simple forme réactionnelle, etc... ». Ou encore : « Si elles sont qualitativement semblables, elles diffèrent pourtant quantitativement. »

Or, au point de vue psychanalytique, non seulement la quantité, *mais la qualité,* en sont différentes. Ceci pour la raison que le refoulement ne ne borne pas seulement à supprimer du champ de la conscience les représentations désagréables (contenus des pulsions), mais encore à les remplacer dans le « ça », où alors elles obéiront à des lois et mécanismes tout différents, qualitativement, de ceux présidant à l'élaboration de la pensée consciente rationnelle. Parmi ces mécanismes, dont Freud a défini l'ensemble du terme générique de « processus primaire », citons les plus connus : la projection, l'identification, la condensation, et enfin le *déplacement.* Or, ce dernier est le mécanisme typique de la névrose obsessionnelle (de même que la condensation celui de l'hystérie). Il est abondamment utilisé comme moyen de défense : les obsédés déplacent les affects, les représentations, les contenus, selon des lois ou

(1) C'est nous qui soulignons.

des licences prélogiques qui se soustraient au principe d'identité que la logique impose à l'individu normal.

En résumé : si les auteurs soutiennent que le remords, soit l'obsession normale, traduit un conflit actuel semblable au conflit ancien qu'est l'obsession morbide, les analystes pensent que : en premier lieu le remords est un conflit actuel se déroulant *à l'intérieur du moi adapté* d'un individu sain, selon les lois du processus secondaire ; en second lieu, que l'obsession est un conflit ancien, de qualité différente, et se jouant entre le moi régressif et l'inconscient, selon les lois du processus primaire. La différence entre les deux est non seulement qualitative, mais aussi topique.

Mme Morgenstern est d'accord avec les rapporteurs, et non avec leurs contradicteurs, pour souligner l'importance du remords comme phénomène obsessionnel. C'est le cas de lady Macbeth qui se lave les mains par remords, mais aussi pour montrer qu'elle est coupable. Mme Morgenstern insiste, comme Mme Marie Bonaparte, sur l'importance des notions de culpabilité dans l'éducation des enfants, et ceci dès le plus jeune âge.

M. R. de Saussure (Genève) voudrait surtout insister sur l'obsession réactionnelle. Il rappelle le mécanisme de répétition, si fréquent chez l'enfant, et qui est un début d'obsession ; c'est une réaction passagère, mais qui permet d'entrevoir ce qu'est la névrose obsessionnelle. L'enfant en effet trouve dans cette réaction un moyen de se soustraire à la réalité. Ce qui distingue ce conflit de celui de l'obsédé, c'est que chez ce dernier le conflit est intérieur (introspection de la force répressive). Comme l'ont montré les travaux de *Piaget,* la logique ne se développe chez l'enfant qu'à partir du moment où il se trouve en contact avec d'autres enfants, ses égaux. Jusque-là, il n'y a que des mécanismes pré-logiques de pensée et la répétition de l'enfant est un de ces mécanismes, à rapprocher des répétitions d'actes chez les obsédés.



M. Hesnard dit que dans l'étude psychanalytique des obsessions, comme dans celle des autres phénomènes névrotiques, on ne doit jamais perdre de vue la personnalité du sujet, sa constitution cyclothymique, émotive, etc... Une psychanalyse thérapeutique, pour être efficace, doit s'adresser à la synthèse de la personnalité. Il met en garde contre une adhésion rigoureuse à certaines construction analytiques comme le *sur-moi,* hypothèses de travail jusqu'ici, selon lui, plutôt que réalités objectives. Enfin, il regrette que les rapporteurs n'aient pas envisagé un chapitre de traitement de l'obsession.



Dans leurs réponses aux argumentateurs, *MM. Borel* et *Cénac,* rapporteurs, distinguent les affirmations positives et les reproches quant aux lacunes de leur travail. En ce qui concerne ces dernières les relations

entre l'obsession et la religion mises en avant par Mme Bonaparte leur ont paru dépasser le cadre de ce rapport. De même ils n'ont pas voulu traiter des obsessions symptomatiques de maladies organiques comme l'encéphalite épidémique, car ces faits posent le problème général de l'étiologie des névroses.

Le traitement de l'obsession, même du seul point de vue psychanalytique, aurait nécessité un rapport spécial plus abondant que celui qu'ils ont présenté, car la variété des obsessions implique des traitements multiples.

Quant aux objections de fait, les rapporteurs n'en acceptent qu'une partie. Ils reconnaissent n'avoir pas assez mis en relief le rôle de la pensée suggérée ni celui des processus d'autopunition dans l'obsession comme le leur ont signalé respectivement *MM. Odier* et *Laforgue.*

A l'encontre de *MM. Schiff* et *Odier,* ils continuent à soutenir que le remords comporte une absence de consentement du sujet, et, à ce titre, fait partie du syndrôme-obsession : seul le remords consenti, c'est-à-dire le repentir, est à distinguer de l'obsession. Ils ne distinguent pas, contrairement à *Odier,* de différences de qualité, mais seulement de quantité, d'intensité, entre l'obsession chez le normal et l'obsession pathologique. Ils ne sont pas d'accord avec *Saussure* sur la date d'installation chez l'enfant de la pensée logique, et ne croient pas, comme *Mme Morgenstern,* à l'existence de conflits chez le nourrisson. Par contre, l'existence chez l'adulte de pulsions infantiles du type sadique-anal, mise en doute par *Ceillier,* leur paraît établie par la clinique, et ils citent, en terminant, un cas de délire du toucher, avec obsession de lavage de mains, qui leur paraît caractéristique de la phase anale de l'affectivité.

(D'après les comptes rendus de MM. Pichon, Nacht
et du Tillet.)

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 18 octobre 1932

Communication de *M. Jean Frois-Wittmann*, sur un cas d'impuissance guérie (à paraître dans le corps de la revue).

Discussion. — *M. Lœwenstein* : Indique l'intérêt particulier de la structure de cette névrose.

Mme Morgenstern : Parle d'un cas analogue analysé par elle.

M. Laforgue : Attire l'attention sur l'influence des dates dans les faits principaux de ce cas.

Séance du 15 novembre 1932

Communication de *Mme Marie Bonaparte* sur « La sexualité féminine » (paraîtra dans le corps de la revue).

Discussion. — *M. Schiff* : L'effort de Mme Marie Bonaparte pour éclaircir un des points les plus difficiles des études psychanalytiques mérite notre admiration. Les remarques sur l'intrication de la phase anale et de la phase sado-phallique sont une contribution précieuse à la clinique. Mme Bonaparte permettra que je lui soumette quelques menues objections.

Je crois que l'érotisation vaginale, au moment des premières règles, est un fait à préciser. Cette érotisation doit être très peu consciente ; d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les sentiments conscients qui accompagnent le plus souvent la première crise menstruelle seraient la honte ou la colère.

Dans son exposé des difficultés particulières qui surviennent dans le développement libidinal de la femme, l'auteur me paraît avoir fait à l'homme la part trop belle. Il n'est pas entièrement exact que l'acte procréateur soit, chez l'homme, *toujours* accompli sous le signe et avec l'accompagnement du plaisir, et l'antagonisme des sexes n'y est pas toujours aussi évident qu'elle le décrit. La fécondation peut avoir lieu après éjaculation précoce, où le plaisir physique de l'homme est très incomplet, presque supprimé par les sentiments psychiques concomitants d'anxiété et de honte. Il est un autre phénomène plus difficilement compréhensible, mais réel, puisque plusieurs malades de la consultation de pathologie sexuelle de l'Hôpital Henri-Rousselle me l'ont spontanément rapporté : je veux dire celle de l'*orgasme sans plaisir* de sujets

à érection et éjaculation normales. Higier a proposé de nommer *anhédonie,* ou hypohédonie, cette « incapacité à éprouver les sensations voluptueuses comme spécifiques ».

D'une façon générale, je dirai que j'ai été un peu surpris de voir l'importance que Mme Marie Bonaparte, psychanalyste convaincue, attribue dans le développement libidinal aux facteurs biologiques endocriniens. L'observation d'un grand nombre de sexopathes, à l'hôpital et en ville, amènerait plutôt à faire prévaloir, dans les manifestations de sexualité morbide, les facteurs psychiques sur les facteurs endocriniens. De « gros » endocriniens font de petits impuissants, mais l'impuissant type, l'impuissant total est un sujet d'apparence souvent fortement virile. A la Société de Sexologie, dans la séance du 21 juin 1932, à laquelle assistait Mme Marie Bonaparte, j'ai décrit *le syndrome de l'impuissance masculine avec Basedow.* C'est une forme sévère de l'impuissance sexuelle. On connaît les relations entre la thyroïde et les organes sexuels. Or, l'élément thyroïdien, chez ces malades, réagit très favorablement à la thérapeutique, et il semble que ce soit le cas idéal pour guérir l'impuissance par un traitement endocrinien indirect. Or seule la psychanalyse peut guérir ces sujets. Il s'agit en réalité d'une névrose cérébro-thyroïdienne, analogue à la névrose cérébro-cardiaque de Krishaber, d'un trouble psychique primitif, avec retentissement endocrinien. Je concluais cette étude en disant : « Aux sexologistes (s'il en est) qui voudraient ne pas dépasser le domaine des glandes endocrines, le syndrome de l'impuissance sexuelle avec Basedow démontrerait que le psychisme est, chez l'adulte humain, le moteur principal de la sexualité, et *le cerveau cortical l'organe sexuel principal.*

J'ai pu appuyer ces affirmations par d'autres exemples, comme le cas d'un microcéphale anaphrodisiaque, avec organes génitaux extérieurs hypertrophiés. Il m'a semblé que de tels faits pouvaient être rappelés ici, puisque l'auteur de la conférence de ce soir m'a paru attribuer aux facteurs biologiques et endocriniens une importance si grande dans le développement de la libido féminine.

Je dirai, en terminant, et comme complément des remarques précédentes, que l'érotisme forcené succédant à la guérison de l'impuissance n'est pas une rareté. Un impuissant était venu me consulter parce que sa femme le menaçait de divorce s'il ne guérissait pas ; il guérit si complètement qu'elle obtint le divorce parce qu'elle arriva à faire considérer l'ardeur exagérée du mari, après la cure, comme des sévices graves.

M. Lœwenstein félicite la conférencière de son très remarquable exposé qui donne un tableau très clair des recherches récentes sur la sexualité féminine complétées et vérifiées par ses vues personnelles. Cette vue d'ensemble est tout particulièrement précieuse aux psychanalystes hommes, ayant souvent plus de difficultés que les psychanalystes femmes à bien comprendre la sexualité féminine. Il a été surtout frappé par la valeur accordée au point de vue biologique de la question, sans lequel, lui semble-t-il, on ne saurait entièrement com-

prendre la fréquence des troubles sexuels, tant chez l'homme que chez la femme, dans les grandes agglomérations urbaines actuelles. Il semble, en effet, que le nombre des troubles sexuels de diverses natures soit beaucoup plus grand chez les êtres dits civilisés que chez les peuples dits primitifs, d'une part, et que, d'autre part, chez les civilisés, la population urbaine soit plus atteinte que les paysans par exemple. Ainsi, chez les femmes, l'intensité de la fixation clitoridienne semble être infiniment plus fréquente dans les grandes villes que, par exemple, à la campagne. *M. Lœwenstein* cite des exemples de paysannes russes cités par son ami, Fr. de Bragança-Cunha, qui montrent l'absence chez elles d'intérêts clitoridiens. La fonction sexuelle mâle semble aussi plus atteinte chez l'homme dit civilisé, et cela dans le sens d'un affaiblissement de la primauté génitale, que ce trouble se traduise par de l'impuissance ou des perversions. Il en résulte, dans la société civilisée actuelle une certaine égalisation des sexualités féminine et masculine, un effacement des différences : chez la femme persiste la sensibilité clitoridienne-phallique, chez l'homme, la prédominance phallique s'efface.

Les raisons de ces modifications peuvent être de divers ordres, psychologiques ou biologiques. Parmi les premiers, on pourrait peut-être incriminer la limitation des naissances, parmi les derniers peut-être des causes ayant trait à l'alimentation. Toujours est-il qu'on serait tenté de comparer les sociétés humaines à celle des insectes, où, en effet, la grande masse des individus est dépourvue de fonctions génitales, sans cependant être privée de fonctions libidinales (Weissmann, Brun, Wheeler). Et cette disparition des fonctions génitales s'accentue au fur et à mesure que la société d'insectes auxquels ces individus appartiennent devient plus civilisée.

Doit-on penser que l'avenir réserve à l'humanité le même sort ? Il semble cependant qu'on puisse envisager ce problème d'une façon pas tout à fait pessimiste, étant donné les différences fondamentales qui existent entre les civilisations d'insectes et celles de l'homme. Les civilisations d'insectes sont essentiellement autoplastiques, c'est-à-dire que les insectes créent ce dont ils ont besoin au dépens de leur propre corps, les hommes, par contre, ont une civilisation alloplastique (ces termes employés dans le sens de *Ferenczi*). En effet, l'homme se sert d'outils et modifie ainsi le monde extérieur, les insectes modifient leur propre corps, qui leur sert d'outil ou d'arme (les soldats des termites, par exemple). Cette différence fondamentale entre les civilisations humaines et celle des insectes peut faire espérer un sort différent à la sexualité humaine.

D'ailleurs, ne serait-on pas en droit de dire que la psychanalyse est une réaction de l'humanité, une arme contre la généralisation de ces troubles sexuels ?

M. le Dr Leuba s'associe aux éloges de ses collègues. Ils sont d'autant plus mérités que la tâche de résumer le volumineux ouvrage de M. Maranon était quelque peu ingrate ; il y a, en effet, ainsi que M. Codet l'a

relevé, une évidente disproportion entre l'importance de l'ouvrage et ce que l'on en peut extraire. M. Maranon semble être tombé dans la grossière superstition qui veut que l'évolution, avec un grand E, se fasse toujours dans le sens d'un progrès.

Il y a, en outre, de graves dangers à vouloir établir un parallélisme entre le développement biologique et le développement psychologique des êtres. Car c'est un fait remarquable que l'évolution psychologique de la sexualité ne soit pas parallèle au développement biologique. En effet, dans toute la zoologie, l'hermaphrodytisme est toujours protandrique. Or, dans la période qui précède immédiatement la maturité sexuelle, l'être humain est nettement féminin, sur le plan psychologique. C'est, en effet, à cette période que l'adolescent est éphèbe.

Quant à rechercher dans quel sens se fera l'évolution des sexes, chez l'homme, on peut évidemment s'y amuser. C'est une vaine recherche. Lœwenstein a bien raison de souligner l'horreur des différenciations asexuées que l'on observe chez les insectes sociaux très évolués. Ce communisme intégral est répugnant. En réponse à une remarque de M. Codet, concernant le rôle des contraintes sociales dans la frigidité féminine, M. Leuba souligne le fait que, plus des trois quarts des femmes protestantes sont frigides. Il cite un cas d'érotisme clitoridien exclusif guéri spontanément par le mariage : l'érotisme vaginal normal a pu éclore spontanément, en collaboration de l'homme permis. Le cas est assez rare pour mériter d'être signalé.

BIBLIOGRAPHIE

Rivista Italiana die Psicoanalisi. Roma 1932, anno I, fasc. 1.

Nous souhaitons une longue vie à notre confrère italien. Tout nous donne confiance dans son avenir : son aimable et actif directeur, le Docteur Weiss, actuellement à Rome, la jeune équipe qui vient de créer la Société Italienne de Psychanalyse, et enfin le sommaire de ce premier numéro dans lequel différents médecins étrangers ont été appelés à collaborer. Les articles parus sont : Weiss, *Libido et agression* ; Flournoy, *Le caractère scientifique de la psychanalyse* ; Meng, *Psychanalyse et éducation sexuelle* ; Perrotti, *La suggestion* ; Caftale, *Psychanalyse et graphologie* ; Servadio, *Quatre cas de lapsus.*

Les membres actifs de la Société sont :

Prof. Banissoni, via del Babuino, 107, Rome ; — D[r] Giovani Dalma, via Zara, 3, Fiume ; — Prof. de Sanctis, Piazza Terme, 83, Rome ; — Prof. Levi Bianchini, Nocera ; — Prof. Musatti, Corte Capitanailo, 5, Padova ; — D[r] Perrotti, via Adije, 8, Rome ; — D[r] Ettore Rieti, Instituto Psichiatro di Guigliasco, Torino ; — D[r] Emilio Servadio, Piazza Aca Coeli, 39, Rome ; — D[r] Edoardo Weiss, via dei Gracelli, 328 A., Rome; — D[r] Wanda Weiss, via dei Gracelii, 328 A, Rome.

La revue paraîtra tous les deux mois.

R. DE SAUSSURE.

IMAGO, t. XVII, fasc. 2.

Fr. ALEXANDER : *Ein Besessener Autofahrer* (*Un amateur de course en auto, obsédé*). — Dans une introduction à cet article, Alexander prévient qu'il ne rapporte pas ici l'analyse d'un cas, mais seulement l'exploration psychanalytique, faite en vue d'une expertise médico-légale.

Cette expertise ne doit pas seulement viser à établir un diagnostic exact, on aura du reste souvent de la peine à classer ces individus sous une rubrique névrotique bien définie. Elle doit encore faire comprendre les mobiles du délit. Or, beaucoup de ces crimes sont incompréhensibles pour notre raison, l'inculpé lui-même a de la peine à se les expliquer, parce que les mobiles en sont inconscients.

Le personnage incriminé est un garçon de vingt et un ans, d'intelligence moyenne, avec des tendances à l'introspection. Au cours de ces deux dernières années, il a répété quatre fois le même délit. Il prend un taxi, se fait conduire à une grande distance, sans qu'il y ait nécessité à ce qu'il se rende à cet endroit. Arrivé au but de sa course, il n'a pas de

quoi la payer. Il se sauve, laissant toujours des papiers qui le trahissent et grâce auxquels il est retrouvé par la police.

Bien que ces fugues l'amenèrent à plusieurs reprises en prison, il ne peut s'empêcher de les recommencer. Voici les impressions subjectives qu'il rapporte au sujet de ses courses en auto : « Je les entreprends toujours dans un état d'excitation, et toujours en pensant à ma mère, mais sans bien me rendre compte de ce qu'elle a à faire là dedans. »

Sa mère s'était remariée, et son beau-père ne voulait pas le garder à la maison. Dans ses fugues, comme en prison, il avait une nostalgie de sa mère et en même temps une certaine angoisse quand il pensait à elle. Chacune de ses fugues avait été précédée d'une visite à sa mère.

Au cours de ces voyages, il n'était pas dans un état crépusculaire, mais cependant dans un état anormal où les tendances inconscientes étaient plus accentuées que les conscientes, preuve en est qu'il ne pouvait s'expliquer pour quelles raisons il choisissait d'aller à tel endroit plutôt qu'à tel autre.

Alexander voit trois raisons de considérer que ces fugues représentent une action névrotique :

1) leur caractère irrationnel ;

2) le fait qu'elles sont répétées de façon stéréotypées ;

3) le fait qu'elles sont en rapport avec un conflit psychique.

Etudiant ensuite le conflit de Frédéric, l'auteur de ces délits, Alexander nous apprend qu'il était fils naturel et qu'il fut élevé par la famille de sa mère pendant les six premières années de sa vie. Puis sa mère épouse un veuf qui lui amène d'autres enfants. Ceux-ci sont en partie plus âgés, en partie plus jeunes que Frédéric, ils se plaignent beaucoup de ce que leur belle-mère avantage Frédéric. Il y a, à ce propos, des conflits incessants dans le ménage. La mère malheureuse veut parfois se tuer et tuer son fils naturel. Telle est l'atmosphère que notre délinquant est obligé de fuir. Il reste inconsciemment fortement fixé à sa mère, mais cette fixation est accompagnée de violents sentiments de culpabilité. A partir du moment où il quitte la maison, il a la nostalgie de revoir sa mère, mais chaque fois que cela lui arrive il est pris de panique, si bien qu'il fait une fugue après sa visite. On peut dire qu'il est atteint d'une nostalgie anxieuse de revoir sa mère.

Au point de vue sexuel, il n'avait que peu d'intérêt pour les jeunes filles durant sa puberté. Il avait à cet âge des fantasmes qui souvent se rapportaient à sa mère. Il parvint à en refouler dans l'inconscient le côté sensuel.

Dans ses courses en auto, il lui semble toujours être poursuivi par quelqu'un — probablement sa mère — qu'il perçoit parfois tout près, parfois très éloignée. Lorsqu'il revient à lui, il a l'impression d'être très fatigué. L'anxiété qu'il éprouve dans l'auto est souvent accompagnée d'un sentiment de jouissance.

La fugue en auto, cette action symptomatique, semble donc être le produit d'une tendance instinctive, repoussée avec angoisse par le con-

scient. La tendance instinctive n'est autre que le désir incestueux envers sa mère.

La place nous manque pour rappeler ici toutes les circonstances dans lesquelles Frédéric enfant, avait un plaisir tout particulier à voyager en tram, en train ou en auto. Mais ce plaisir s'accompagnait toujours d'anxiété. Il semble que très tôt cet acte soit devenu symbolique d'un acte sexuel (on sait que c'est souvent le cas dans les rêves).

Il lui arrive aussi de rêver qu'il fait des courses en auto avec sa mère.

De tout ce qui précède, on peut conclure que Frédéric est un psychopathe. Il est resté fixé à sa mère de façon maladive. Ses délits sont des symptômes de son état morbide. Ses fugues en auto, en apparence immotivées, ont une signification inconsciente. Elles représentent la fuite anxieuse devant l'inceste, et en même temps une satisfaction symbolique de ce désir.

Les actions délictueuses de Frédéric n'avaient aucune intention consciente de vol.

Après l'expertise d'Alexander, Frédéric fut relâché. Il récidiva peu de temps après. Pour ces psychopathes, la libération n'est pas plus une solution que l'emprisonnement. Il manque aujourd'hui de mesures administratives adéquates à ces cas.

Hugo Staub : *Psychoanalyse und Strafrecht* (*Psychanalyse et droit pénal*). — Après une brève introduction à la psychanalyse, Staub montre que, dans son contenu et sa structure, la névrose est une répétition de la justice pénale primitive. C'est ce qui amena les psychanalystes au centre des problèmes de criminologie. Bien plus, étudiant le droit pénal lui-même, ils purent se convaincre qu'il reposait sur des affects puissants de l'inconscient et qu'il était pour beaucoup de gens un exutoire aux tendances refoulées.

Bien qu'à travers les âges, les actions réputées punissables aient varié, on a toujours admis qu'il y avait un lien logique entre la faute et la peine. La punition a été la façon générale de réagir contre le délit.

Dans le droit pénal moderne on cherche bien à donner un caractère éducatif à la peine, mais si ce but échoue, on ne s'en prend pas à la peine, on conclut d'emblée que le délinquant est un constitutionnel incurable. Il faut reconnaître que toutes les motivations de la peine ne sont que des rationalisations ; en réalité la société applique une punition au délit parce que cela répond à l'organisation profonde de nos tendances inconscientes.

Si un tribunal acquitte un criminel parce qu'il est reconnu malade, la société s'indignera, réclamant l'expiation et se montrant toujours prête à enterrer la vérité scientifique, mais non pas la satisfaction des tendances vengeresses. Le pouvoir du sur-moi sur la vie instinctive repose en grande partie sur le fait que ce qui est défendu au moi l'est aussi aux

autres. Toute réduction d'une peine vient détruire cet équilibre et éveille les protestations de notre être.

« La faculté de s'adapter de l'homme cultivé moderne représente un travail très difficile. Elle comporte une telle renonciation aux satisfactions des mécanismes de plaisir, et ceci au profit de la société, que les facultés de sacrifice n'arrivent à opérer, sans qu'il n'y ait perte de l'équilibre, qu'à la condition que ce que je suis obligé de m'interdire, le voisin ne puisse pas se l'accorder. L'exigence qu'un délit soit expié s'impose pour protéger son propre refoulement, et par crainte que le pouvoir du sur-moi sur les instincts déjà si difficilement domestiqués ne soit ébranlé ! »

Un autre facteur affectif, qui nous permet de renoncer aux instincts antisociaux est le désir d'être aimé ou estimé par la société. Si l'on veut construire un droit pénal sur les bases scientifiques on ne saurait ignorer ces réactions affectives. Le nouveau projet du Code pénal allemand prévoit des institutions où les psychopathes ne seront pas punis, mais rééduqués.

C'est là un progrès réjouissant, mais cela veut dire que le juge aura toujours plus à s'occuper du côté sociologique et psychologique du délinquant et ne pourra plus se contenter d'établir le fait délictueux. Or, ses études le préparent fort mal à cette tâche.

Staub insiste aussi sur le fait que les expertises des aliénistes ne doivent plus se contenter de déterminer un diagnostic, mais doivent jeter de la clarté sur les motifs inconscients des actions délictueuses. A cet effet, la psychanalyse devient de plus en plus nécessaire en matière d'expertise.

Elle nous a appris, en effet, que chaque individu est un criminel dans ses tendances inconscientes. La contrainte sociale oblige l'homme à renoncer à ces tendances et à les sublimer. Lorsqu'il n'y parvient pas, il retourne contre lui-même ses impulsions sadiques et devient un névrosé. Un autre groupe d'individus, au lieu de former par introversion des symptômes autoplastiques, projettent dans le monde extérieur leurs tendances antisociales, agissant névropathiquement par symptômes alloplastiques. Ces gens ne sont pas des criminels normaux, car leurs actions comportent un caractère obsédant dont ils ne sont pas maîtres. Les mobiles de leurs crimes ou de leurs délits restent inconscients. Chez ces névropathes, comme chez ceux qui réalisent leurs symptômes de façon autoplastique, nous retrouvons le conflit psychique entre ces deux parties hétérogènes de la personnalité, les exigences des instincts antisociaux et les exigences morales du moi. Chez eux ces deux instances sont de même force, et l'on voit alterner le comportement instinctif avec des réactions hypermorales, sans que ces dernières aient prise sur l'action délictueuse. C'est ce qui nous contraint à considérer que ces gens sont des malades.

La psychanalyse a certainement jeté une lumière nouvelle sur le problème de la culpabilité. Le degré de culpabilité se mesure par le degré

d'indépendance du moi à l'égard des exigences instinctives, par la capacité qu'a l'individu de diriger son comportement à l'aide du moi.

L'analyse nous apprend, d'autre part, que toute action est surdéterminée. Elle ne peut s'expliquer seulement par un motif, elle puise toujours des racines dans le moi, le sur-moi et le soi, c'est pourquoi la plupart du temps, lorsqu'un déliquant dit ne pas connaître les motifs de son délit, il est plus dans le vrai que lorsqu'il essaie de le rationaliser.

Passant ensuite à l'étude de la psychologie du juge, Staub remarque qu'il a à se défendre tout particulièrement contre les affects qui le poussent, comme les autres hommes, à réclamer la vengeance d'un crime.

Sa situation de justicier le rend aussi d'emblée hostile au délinquant, ce qui introduit dans les débats des éléments affectifs nuisibles à l'objectivité scientifique qui devrait régner au Palais. Les juges s'imaginent souvent que si l'on introduit la psychanalyse devant le tribunal, tout délinquant devra être absous. Il n'en est rien ; voici comment Staub répond à cette objection :

« La science psychanalytique n'appartient pas à un courant moderne de l'humanitarisme. Elle n'a rien à faire avec ces idéologies. Nous ne punissons pas, et c'est pourquoi nous n'avons pas à grâcier ; nous ne haïssons pas, et c'est pourquoi nous n'avons pas à pardonner ; nous n'accusons pas, et c'est pourquoi nous n'avons pas à défendre ; nous ne jugeons pas, nous laissons cela aux moralistes. La connaissance scientifique reconnaît le délit et le délinquant, et seulement cette connaissance nous montre le chemin d'une thérapeutique appropriée des délinquants. Sans haine et sans amour, sans cruauté ni faiblesse, dans une connaissance claire et sereine des buts sociologiques et psychologiques, doit se construire une politique criminologique qui veut atteindre son but social.

Hugo Staub : *Einige praktische Schwierigkeiten der psychoanalytischen Kriminalistik* (*Quelques difficultés pratiques de la criminologie psychanalytique*). — Ce qui caractérise le droit pénal moderne c'est d'attacher une importance toujours plus grande au délinquant et aux motifs de ses actes délictueux, tandis qu'autrefois tel délit correspondait à telle peine, quelles que fussent les circonstances dans lesquelles il avait été commis. Pour éclairer la psychologie du délinquant, la psychanalyse restera théoriquement la méthode de choix. Pratiquement, elle se heurte aux difficultés suivantes : elle prend beaucoup de temps, et les juges sont déjà surchargés de besogne. Elle est une méthode onéreuse ; elle se heurtera toujours aux résistances inconscientes des juges non analysés.

Mais, de plus, nous aurons constamment à signaler aux juges des cas où le délit a été commis sous l'empire d'un conflit inconscient chez des individus qui ne sont pas réputés malades, au sens de la loi. Chez eux on ne saurait attendre une amélioration de la privation de liberté, l'ac-

quittement, d'autre part, ne met pas la société à l'abri d'une récidive. Notre expertise ne fait donc que paralyser le juge dans son expertise, sans lui donner les moyens appropriés de remédier au danger social que représente le délinquant. En effet, seule une analyse peut guérir ces individus.

Cependant, il est juste de reconnaître que jusqu'ici les cas de ce genre, qui ont été traités surtout parmi les prolétaires, n'ont pas donné les résultats espérés. Staub l'attribue au fait des circonstances extérieures défavorables. Il faudrait commencer par organiser des institutions où l'on pût donner un plus grand désir de guérison à l'individu.

Erich FROMM : *Zur Psycologie des Verbrechers und der strafenden Gesellschaft* (*La Psychologie du délinquant et de la société « punissante »*). — Fromm commence par rappeler les travaux de Fuld, Müller, Herz, Aschaffenburg, qui ont établi un rapport direct entre l'accroissement du coût de vie et l'accroissement des délits et crimes. Des statistiques de ces mêmes auteurs nous montrent que le maximum de vols se commet en hiver, tandis que pendant l'été la courbe des délits de mœurs ou des voies de fait atteint son sommet.

On pourrait donc établir deux sortes de crimes, les uns appartenant aux nécessités économiques, les autres aux impulsions instinctives. Mais cette motivation n'est valable que pour des cas extrêmes. Généralement on rencontre une intrication de motifs économiques conscients et de motifs inconscients. Tout ceci a été clairement exprimé dans l'ouvrage d'Alexander et Staub.

Fromm s'élève, par contre, contre la distinction que font ces auteurs entre criminels normaux et criminels psychopathes. Les premiers placent les tendances libidinales dans un but conscient, ils rationalisent leur action ; les seconds gardent leurs tendances libidinales infantiles sous une forme à peine modifiée.

Il ne faut pas oublier que, derrière les rationalisations des criminels dits normaux, peuvent se cacher des mobiles libidinaux qui donnent un caractère plus ou moins obsessif à l'action délictueuse. On ne saurait donc se fier aux rationalisations pour juger du degré pathologique d'un cas. L'étude des névroses nous a appris que des hommes qui avaient une forte tendance à rationaliser, semblaient normaux aux yeux de beaucoup, et cachaient cependant de graves névroses.

Si nous prenons deux voleuses, l'une riche, l'autre pauvre, toutes deux névrotiques et agissant sous l'impulsion de la phase orale ou d'un désir d'avoir un enfant, la voleuse pauvre rationalisera son délit, parce qu'elle en a le moyen, celle qui est riche ne pourra le faire, et il serait foncièrement faux de taxer la première de normale et la seconde de cleptomane.

Fromm rappelle qu'il y a trois issues à nos impulsions anti-sociales : le refoulement qui conduit à la névrose, l'extériorisation de ces impulsions qui conduit aux crimes et aux délits, et enfin la sublimation.

Or, il importe de se rendre compte que les possibilités de sublimation sont en grande partie dépendantes des conditions économiques. Lorsque celles-ci sont bonnes l'éducation peut être meilleure, la profession peut être choisie plus tardivement et plus en rapport avec les goûts de l'individu, ce qui est un mode de sublimation. Enfin l'argent permet des achats qui sont également au service de notre effort de sublimation.

Chez le délinquant indigent, le vol représente encore une satisfaction narcissique. L'homme de la classe aisée a quantité d'occasions d'être admiré que n'a pas l'ouvrier de la classe pauvre, ne serait-ce déjà que par ses vêtements. L'inculpé passe devant le tribunal, il est cité dans les journaux. Il voit tout à coup l'intérêt se porter sur lui, alors qu'il vivait au milieu de l'indifférence de ses semblables.

Dans les motifs inconscients qui jouent un rôle dans le délit, le fait d'appartenir à la classe pauvre et opprimée, avec toute la révolte inconsciente que cela comporte, joue certainement un rôle.

Il résulte de ce qui précède que c'est mal poser le problème que de vouloir établir si le crime résulte davantage des conditions sociales ou de la vie instinctive. Il existe une certaine relation entre les deux facteurs, en ce sens que les conditions économiques influent sur le développement instinctif.

Fromm montre ensuite que l'avis général des criminologistes tend à prouver que la prison n'a aucune action prophylactique sur le crime. Elle est maintenue par des raisons purement affectives. Punir est une façon de se défendre contre ses propres tendances antisociales. L'action de la justice est bien plus inconsciente que consciente. Elle agit parce que nous tendons à reproduire les situations infantiles.

La justice de l'Etat est analogue au droit de punir qu'a le père.

Les uns s'y soumettent, les autres se révoltent.

R. DE SAUSSURE.

Zeitschrift für Sozialforschung (édité par l'Institut d'Etudes sociales de Frankfort). Hirschfeld, Leipzig, 1932.

Les deux premiers fascicules de cette revue contiennent une série d'articles du professeur Horkheimer, de Friedrich Pollok, d'Erich Fromm, de Henryk Grossmann, de Leo Löwenthal, etc. Sans aller dans le détail de ces études, rappelons seulement que le but que poursuivent ces auteurs est d'envisager les phénomènes sociaux à la fois sous l'angle des nécessités économiques et des facteurs psychologiques. Dans les manifestations sociales, par conséquent collectives, l'inconscient joue un rôle beaucoup plus considérable que le conscient, par conséquent la psychanalyse peut apporter une lumière particulièrement brillante dans ce domaine. Les directeurs de la Revue ne l'ont pas méconnu. Erich Fromm a consacré tout un article de méthodologie à montrer les points de contact entre le matérialisme historique et la psychanalyse.

Celle-ci a pour tâche d'établir la structure libidinale d'une société. Cette structure elle-même est conditionnée par l'action des facteurs économiques et sociaux sur les tendances instinctives. A son tour, cette structure devient un facteur déterminant des sentiments qui lient les différentes couches d'une société. Elle influe profondément aussi sur la formation des idéologies.

Au centre de tous ces problèmes se trouve celui de la famille qui agit si fortement sur la structure de la société.

La revue contient une énorme et fort intéressante bibliographie, concernant les domaines très variés : économie, politique, histoire, philosophie, psychologie.

A l'avenir, nous aurons certainement à signaler d'autres articles de cette revue dirigée avec tant d'intelligence et de soins.

R. DE SAUSSURE.

Otto FÉNICHEL : *Perversionen, Psychosen, Charakter-Störungen.* (*Perversions, Psychoses, Troubles de Caractère*). Traité psychanalytique spécial des névroses. Vienne, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1931.

Voici un ouvrage très instructif, abondamment documenté, qui aidera beaucoup à la compréhension des perversions, des psychoses. Il fait suite au livre *Hystéries et Névroses obsessionnelles* du même auteur ; ces deux études forment ainsi ensemble un tout, document précieux, indispensable au psychanalyste qui veut se tenir au courant de toutes les acquisitions récentes de sa science en neurologie et psychiâtrie. Cependant, il convient de remarquer immédiatement que les questions traitées dans ce deuxième volume sont beaucoup plus nouvelles pour la psychanalyse, qui n'a pas encore jeté dans ce domaine autant de lumières que dans l'étude des névroses ; en outre, la thérapeutique analytique n'y compte guère encore de succès (sauf pour les perversions et quelques troubles de caractères). Comme le titre l'indique, l'ouvrage comprend trois (en fait quatre) parties qui traitent des perversions, des psychoses (schizophrénie et folie maniaque dépressive) et des anomalies de caractère.

Les perversions semblent, à première vue, se rapprocher de la névrose obsessionnelle par la nature impulsive de leurs troubles. Cependant, elles s'en distinguent par l'attitude que prend le moi à l'égard des actes exécutés : le pervers se sent lui-même, tout entier dans sa perversion, il est attiré par la promesse d'un plaisir (Lustprämie) ; l'obsédé agit malgré lui, c'est son « soi » (Es.), qui est l'agent premier de tout son comportement, le moi ne faisant qu'obéir. Naturellement, il y a des intermédiaires entre ces deux extrêmes : celui qui ressent la jouissance dans l'accomplissement de quelque action asociale et celui qui exécute le même acte, mais mû par une compulsion intérieure. La perversion est, comme Freud l'a le premier montré, une anomalie du développe-

ment de l'instinct sexuel : chacune doit être considérée comme une des constituantes normales de celui-ci, fixée, arrêtée. Cette composante ne se subordonne plus, comme elle le devrait, à la primauté du génital, mais devient autonome, s'hypertrophie aux dépens des autres tendances. Comme causes prédisposantes et provocantes, il faut mentionner la constitution (moment biologique), les occasions, les événements vécus (Erleben), parmi lesquels on doit distinguer la situation « fixatrice » primitive, infantile, à laquelle est due la concentration de la libido sur une certaine zone érogène ou une tendance partielle ; et, d'autre part, les traumatismes actuels (déceptions), qui occasionnent, par refoulement, une régression vers le point de fixation primitif. (Par là, la perversion se rapproche de la névrose dont elle est le négatif.) Il y a d'ailleurs toutes les transitions contre la perversion constitutionnelle et occasionnelle. Selon Sachs, il n'y a pas seulement oubli, refoulement, des diverses composantes sexuelles actuelles (facteurs négatifs), mais réactivation de la constituante sur laquelle s'était portée la fixation primitive, qui sert ainsi de substitut à l'instinct génital (facteur positif) ; il y a transfert de la libido du tout sur la partie. Or, d'après Fénichel, ce sont les complexes d'Œdipe et de castration qui sont les pierres d'achoppement des futurs pervertis : la peur de l'inceste et de la punition (castration) est l'événement psychique capital, provoquant l'arrêt du développement, le refoulement, la régression, la réactivation des anciennes tendances prégénitales. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de cette étude : notons cependant la bipolarité de certaines pulsions (sado-masochisme, exhibition - plaisir visuel) ; l'auteur souligne, à plusieurs reprises, la parenté entre les perversions et les névroses, avec lesquelles elles peuvent se combiner diversement. Quant au pronostic, il est plus réservé que dans les névroses, car il manque aux malades le désir de guérison : tout le plaisir, le profit, résident dans la satisfaction de leurs poussées sexuelles. Dans ce premier chapitre, l'auteur traite de toutes les perversions connues (homo-sexualité, sado-masochisme, plaisirs visuels, exhibitionnisme, fétichisme).

Dans le suivant, M. Fénichel étudie certaines perversions à caractère névrotique (hyper-hyposexualité, onanisme, infantilisme), dont il démontre le mécanisme identique à celui précédemment décrit, puis il analyse quelques variétés d'impulsions et de manies (Süchte), comme la pyro-clepto et poriomanie, la passion du jeu, les toxico-manies. Il y a là mélange en proportions variables d'éléments obsessionnels et pervers ; la distinction nosographique devient parfois subtile. Les actes impulsifs obéissent à la fois au soi (Es.) et au surmoi, dont ils doivent satisfaire simultanément les exigences. L'étude des toxico-manies est instructive : Fénichel montre que les poisons absorbés ont tout d'abord une fonction protectrice contre des excitations pénibles extérieures et intérieures ; l'absorption des toxiques devient ensuite un but en soi-même, est sexualisé ; enfin, il y a accoutumance, et des doses toujours plus fortes sont nécessaires pour empêcher les effets déprimants du

poison. On peut parler d'un véritable orgasme toxique. La psychanalyse a révélé chez les individus adonnés à ces vices une forte fixation buccale et narcissique.

L'étude analytique de la schizophrénie est souvent difficile et même impraticable. Elle a cependant montré, dans nombre de cas, des faits intéressants. Le plus important résultat de ces recherches fut d'établir la nature narcissique de tous les phénomènes schizophréniques. Les malades semblent reculer devant un conflit avec la réalité en rompant avec elle ; cette rupture est régressive : il y a désagrégation de la personnalité, qui parcourt en sens inverse les stades de développement, et en arrive aux phases prélogiques, prégénitales. On en arrive finalement à la pure sensation du moi (narcissisme). Cette étude est instructive en ce qu'elle montre comment se forme par régression la personnalité. Tous les phénomènes de dépersonnalisation, d'étrangeté, les sensations hypocondriaques du corps doivent être expliquées par ce retour à la phase narcissique de son développement. L'homo-sexualité, le complexe d'Œdipe jouent aussi un certain rôle. Les idées hallucinantes, les délires de persécution (surtout dans la paranoïa et la schizophrénie à forme paranoïde) dérivent de l'introjection, suivie de projection de tendances narcissiques, homo-sexuelles, sadiques, à caractère fortement ambivalent. Les délires de jalousie, d'influence, laissent des mécanismes analogues : il y a, dans ce dernier cas, une projection du sur-moi. La schizophrénie consiste en un jeu constant de recul et de progression de la libido : ainsi les hallucinations ne seraient que des essais de retour vers la réalité, où le malade projette ses propres sensations sexuelles, prégénitales ; de même la stéréotypie constituerait l'expression d'un accrochage manqué et toujours renouvelé au monde extérieur. On pourrait rapprocher cette psychose de la névrose : dans les deux cas il y a refoulement (scotomisation), régression, mais dans la première c'est le monde extérieur qui est rejeté hors du moi, dans la seconde l'inconscient (le « Es. ») ; dans la première, ce qui domine le tableau c'est la perte progressive de contact, le refoulement ; dans la seconde l'important est le retour du refoulé (les symptômes névrotiques en sont une expression). Le chapitre sur la schizophrénie est très intéressant : M. Fénichel analyse en détail ses diverses variétés, les mécanismes qui président à la formation des symptômes (identification, projection, fixation, introjection). La thérapeutique est, comme nous l'avons dit, assez impuissante : il faut d'abord tenter un transfert, premier contact avec le réel, puis essayer une analyse proprement dite.

La folie-maniaque-dépressive ne présente guère plus de chance de succès de traitements. Ici également il y a une forte régression, retour au stade buccal de l'organisation libidinale. C'est même cette fixation à la zone buccale qui semble le moment biologique prédisposant. M. Fénichel examine surtout la phase dépressive qui a retenu le plus l'attention des analystes (Freud, Abraham). La mélancolie est caractérisée par un conflit entre le moi et le sur-moi ; cette dernière instance semble persécuter

le premier et le poursuivre d'une haine implacable ; c'est en somme une projection de l'attitude hostile du sujet vis-à-vis de l'ambiance. Un fait important à signaler, c'est l'ambivalance de tout le conflit : l'être dont la perte fut la cause apparente de tout le mal se montre, en même temps, un objet d'amour et de rancune ; d'autre part, le moi détesté est également objet d'affection ; le masochisme cache un sadisme larvé. Tous les auteurs ont souligné le côté buccal et narcissique du psychisme du malade (refus d'alimentation, tendances cannibaliques, introjection par ingestion de l'objet, sadisme buccal). Le moi s'identifie avec les objets perdus : les auto-accusations du mélancolique représentent en réalité des accusations cachées contre le monde extérieur. Comme dans la schizophrénie, l'ambiance introjectée perd toute sa valeur et tout intérêt aux yeux du malade. Par ce mécanisme, le sadisme s'explique très bien. Le sur-moi représente le moi haïssant les objets ; d'autre part, le moi s'humilie devant cette instance supérieure, la flatte en quelque sorte pour en obtenir ses faveurs. Comme conditions prédisposantes de la maladie il faut noter une forte fixation à la zone orale, un conflit familial précoce de nature narcissique, des lésions du moi, des chocs et déceptions analogues répétés (sevrage). Quant à la manie, elle constitue une sorte de réconciliation entre le moi et le sur-moi, avec lequel celui-ci s'est identifié ; ici, le narcissisme, l'égocentrisme sautent aux yeux. Il y a triomphe, victoire sur le maître sévère. On voit dans nombre de symptômes des signes, des tendances sadiques libérées.

On peut rapprocher ces phases mélancolie-manie, d'une part, de l'angoisse du nourrisson qui a faim et n'est pas satisfait, et de sa joie quand il est rassasié ; d'autre part, de l'alternance du stade de désir et de satisfaction dans les toxico-manies ; le côté buccal de tous ces phénomènes doit être relevé.

La psychanalyse a encore relativement peu exploré les troubles du caractère. Celui-ci peut être défini comme l'organisation du moi, du soi et du sur-moi, et de leurs rapports réciproques. Les anomalies résultent du conflit entre ces différences constituantes de la personnalité. Elles se rapprochent ainsi soit des névroses, soit des psychoses. M. Fénichel profite de cette occasion pour parler des faits d'identification, d'idéalisation, de projection, de sublimation. En somme, c'est le phénomène de résistance à l'analyse qui a le premier attiré l'attention des psychanalystes sur l'importance du caractère, dont celle-ci est une expression. Il y a là conflit entre les désirs de guérison du moi et les tendances du soi que le moi refoule, censure, ou auquel il réagit. On peut dire que c'est la réaction du moi qui constitue une marque de défense psychique de l'organisme : le moi isole, repousse les attaques de l'inconscient ou y répond par des offensives directes. Tout ce chapitre est plein d'idées neuves et fécondes. Il faudrait pouvoir tout citer. Disons seulement que M. Fénichel distingue les traits de caractère selon que les pulsions instinctives sont repoussées ou remplacées par d'autres (sublimation par exemple), et selon que la direction de ces tendances est modi-

fiée ou même renversée (compensation). La psychanalyse a surtout étudié le caractère anal (Freud, Abraham, Jones) dont dérive nombre de traits divers. Quant aux anomalies du caractère, elles proviennent soit de tendances prégénitales fixées, soit de fortes réactions du moi ou du sur-moi, soit enfin de fausses identifications et sublimations. Ainsi s'expliquent nombre de bizarreries, de troubles, de vices, ou même de délits et de crimes. La psychanalyse parvient à corriger ces déviations et ces troubles en tentant surtout de placer les différentes pulsions sous la primauté du génital : elle y a parfois réussi.

Dr W. BISCHLER.

The Psychoanalytic Review, vol. XVIII, n° 1, janvier 1931.

P. SCHILDER : *Notes on the Psychopathology of pains in Nevroses and Psychoses* (*Notes sur la psychopathologie de la douleur dans les névroses et psychoses*). — Schilder et Stengel ont observé dans certains cas de lésions du cerveau des réponses anormales à la douleur : réaction incomplète à la piqûre, aux coups ; quelquefois réaction partielle, parfois même recherche spontanée d'excitation désagréable. E. Popper a constaté des faits analogues chez les oligophrènes. Schilder et Bender les ont vus chez des catatoniques. Il faut admettre une infériorité constitutionnelle de l'appareil cérébral qui préside à la douleur et à la conduite appropriée à cette sensation (asymbolisme). Dans quelques cas cités (troubles sexuels, hypocondrie, paralysie, etc.) on trouve une relation avec le sado-masochisme. Les patients aiment la sensation pénible, leurs organes sont en quelque sorte avides d'excitation. S'il y a une forte stimulation, le malade la ressent nettement et avec plaisir. Il faut rapprocher tous ces faits de l'anesthésie et l'analgésie hystérique dont M. Schilder cite un cas.

D'autre part, on peut opposer ces exemples d'insensibilité à la souffrance, à d'autres cas, d'hyperesthésie ou de douleurs violentes spontanées, sans cause organique, dues à des troubles psychiques que la psychanalyse a pu déceler. L'auteur cite en détail l'observation d'un malade souffrant de douleurs génitales : il s'agit d'un individu fortement sado-masochiste, homo-sexuel, fortement attaché à son frère, persécuté par ses parents, et avec lequel il s'identifiait. Ses rapports avec sa femme dénotaient un caractère sadique. Lui-même aimait à s'infliger toutes sortes de châtiments corporels. M. Schilder prétend que la différence entre les douleurs d'origine physique et fonctionnelle (psychique) réside dans leur localisation et la direction de leur irradiation. Dans le premier cas, c'est de la périphérie que partent les sensations pénibles, cheminant vers le centre (le moi) ; dans le second, c'est le centre lui-même qui est atteint, et les imperssions douloureuses sont centrifuges. En tous cas, la psychologie de la douleur est nettement en rapport avec la question du sado-masochisme. En même temps il y a une attitude narcissique. Enfin, il existe un aspect social du problème : l'homme a la tendance à projeter ses souffrances sur ses semblables, il se sent ainsi

plus proche d'eux, il a besoin de leur société. S'il y a trouble de la sensation douloureuse, la perception de notre « schéma corporel » (Schilder) est modifiée, ainsi que celle des corps étrangers : ceux-ci constituent en quelque sorte le point de contact entre notre moi et le monde extérieur (le non-moi).

H.-S. Darlington : *Ceremonial Behaviourism with respect and house buildings* (*Conduite dans les cérémonies en rapport avec la maison et la construction de celle-ci*). — Il y a nombre de modes de comportement, de cérémonies, non conditionnés par des motifs rationnels, logiques, mais obéissant à la pensée inconsciente. Il est possible d'analyser ces conduites et rites, d'en dégager le symbolisme. Les tendances inconscientes qui sont dramatisées par ces cérémonies sont celles de mort, d'enterrement et de résurrection, elles-mêmes, en relation avec celles de coït, de grossesse et d'accouchement. La construction de la maison et le comportement en rapport avec cette action se prête très bien à cette interprétation analytique, car la demeure peut être considérée comme un symbole du corps. L'auteur rapporte nombre d'observations de mœurs et de coutumes chez divers peuples primitifs ou à demi-civilisés, qui peuvent être interprétées ainsi ; dans les numéros suivants nous trouverons encore d'autres observations semblables.

Th. Schrœder : *Psychotherapeutics from Art to Science* (*Psychothérapie de l'Art à la Science*). — C'est un essai de discussion critique de la suggestion et de son évolution en psychothérapie. La suggestion se manifeste avant tout comme une influence ressentie passivement, comme transfert du malade à son médecin. Il y a là action des forces inconscientes, émotion, désir, crainte qui conditionne une conduite primitive, assez proche de celle des enfants. M. Schroeder examine l'histoire de la suggestion depuis ses débuts comme cure miraculeuse et magique, jusqu'à la psychanalyse, en passant par le mesmérisme, la science chrétienne et la persuasion. Les changements réalisés au cours de cette évolution consistent en une prise de conscience de plus en plus large des modifications psychiques et physiques survenues grâce au traitement, en une rééducation et sublimation progressives des tendances. L'auteur préconise un développement subséquent qui aboutira à un stade intellectuel, purement personnel et subjectif, intrapsychique ; à la place des jugements de valeur moraux, fondés sur les émotions inconscientes, subies et imposées, se substitueront des valeurs intellectuelles et sociales contrôlées par l'expérience et la raison individuelle. Il se produira ainsi une maturation, en harmonie avec le développement personnel, l'attitude du sujet et de l'analyste, la méthode changeant en provoquant l'adaptation psychique des valeurs émotives, intellectuelles à la nature et au milieu. A la place de l'art intuitif du psychothérapeute se développera une science systématique fondée sur l'observation et la réflexion, et intégrant les fonctions mentales les unes dans les autres.

G. Gardner : *Evidences of Homosexuality in one hundred and twenty unanalysed cases with paranoïed content* (*Evidences d'homosexualité dans cent vingt cas non analysés avec contenu paranoïde*).

Cecil D. Murray : *A recent case of dying together* (*Un cas récent de mort à deux*).

S. Rado : *The psychical effects of intoxicate. — Attempt at a psychoanalytical theory of drug addiction* (*Les effets psychiques de l'intoxicate. — Essai d'une théorie psychanalytique de la toxicomanie*). — M. Rado se demande pourquoi certains individus se donnent volontiers aux toxiques (alcool, morphine, etc.), et cherche une explication psychanalytique de leur état. Il distingue, d'une part, l'effet analgésique (sédatif) de la drogue qui diminue la sensibilité aux excitants pénibles intérieurs et extérieurs ; d'autre part, l'effet stimulant, spécifique ; naturellement, ces deux actions ne peuvent être séparées en pratique. En somme, elles se combinent pour aider et soutenir le moi dans la lutte contre le soi (Es.) et le sur-moi avec lequel il réussit à se réconcilier : d'où état d'euphorie proche de la manie. En même temps, il y a satisfaction des tendances inconscientes et sexuelles ; on a pu même parler d'une sorte d'orgasme toxique, tant le caractère érotique du bien-être est manifeste. Cet effet d'ailleurs se fait sentir dans tout l'organisme. Le toxicomane n'a plus besoin de stimulant génital ; l'état de satisfaction est immédiatement établi par ingestion ou injection de la drogue. C'est ce que M. Rado appelle le métaérotisme. La puissance génitale diminue ; il se produit une régression intrapsychique. On voit réapparaître dans les délires et fantaisies toxiques le complexe d'Œdipe, et surtout les tendances sadiques, homo-sexuelles et narcissiques, dont la présence est indispensable pour la compréhension de la structure physique du toxicomane. La régression peut aboutir à une destruction du moi, analogue à celle de la schizophrénie. Dans les intervalles lucides, entre les accès, l'individu est victime de son sur-moi, il est triste, abattu, se fait des reproches violents ; c'est une sorte de masochisme, ressemblant à celle de la mélancolie. Quant aux causes profondes de la toxicomanie, outre celles précédemment nommées, il faut souligner une fixation à la zone érogène buccale avec orgasme digestif. Notons enfin l'analogie déjà remarquée entre la constitution du toxicomane et celle du maniaque dépressif, avec lequel celui-ci a d'ailleurs plus d'un point de contact.

N° 2, avril 1931.

F. Alexander : *Buddistic Training as an artificial Catatonia* (*Entraînement bouddhiste comme forme de Catatonie artificielle*). — Dans cet article intéressant et instructif, M. Alexander fait en quelque sorte une psychanalyse de l'état de transe où se plongent les disciples de Bouddha. Dans cet espèce de sommeil léthargique, les adeptes de la doctrine du Yoghi prétendent arriver peu à peu, par l'entraînement et l'exercice, à

une destruction complète du moi. En somme, on peut caractériser cet état de raideur et de contemplation intérieure comme une forme de régression : il y a une fuite hors du monde extérieur, absorption en soi-même, comme cela se passe dans la schizophrénie. C'est donc une sorte de névrose narcissique artificielle. L'auteur passe en revue les diverses étapes parcourues pendant cet absorption mentale. En premier lieu, le bouddhiste ressent un dégoût profond pour soi-même, pour son propre corps ; des pensées tristes accompagnent ses émotions ; le monde et le sujet lui-même sont considérés comme pervertis, méritant la pitié et l'horreur. Cette attitude ressemble en tous points à celle du mélancolique : même sadisme du moi à l'égard des objets, du sur-moi à l'égard du moi, même narcisme partiel, mêmes sentiments de culpabilité.

Puis cette phase fait place à un stade positif où tout intérêt à l'ambiance a disparu ; le sadisme n'existe plus ; la libido est devenue entièrement narcissique. Il y a un sentiment de plaisir à ressentir l'existence de son propre moi. C'est à proprement parler un état correspondant à celui de la schizophrénie. On voit par là se confirmer indirectement le fait que la régression du schizophrène est plus profonde que celle du mélancolique.

Puis, peu à peu (troisième étape), les sentiments de plaisir diminuent et à la quatrième phase on ne trouve plus qu'une impression de vacuité et d'uniformité complète. L'apathie, la torpeur, l'immobilité du corps sont absolus, comme dans la raideur catatonique : l'introversion progressive est arrivée à sa fin. Bref, on peut dire que l'individu est retourné peu à peu à l'état intra-utérin (nirvana). Mais la régression ne s'arrête pas là. Selon Bouddha, il y a à ce moment réapparition de souvenirs de vie antérieure, de réincarnation de diverses existences. Psycho ou bioanalytiquement parlant, c'est la récapitulation des phases du développement embryonnaire qui se produit devant nos yeux, mais en sens inverse. Evidemment, la redécouverte de la loi ontogénétique par pure introspection semble invraisemblable. Mais il faut songer que l'inconscient en sait beaucoup plus long que l'intelligence consciente et raisonnée. Les visions hallucinatoires d'événements antérieurs à notre naissance peuvent être dues à l'extériorisation de tous les engrammes enregistrés par l'être depuis la conception. Cette supposition est confirmée par nombre de visions oniriques, où le rêveur voit sa propre naissance ou des événements qui l'ont précédée. La psychanalyse explique cette conception par la loi de la conservation de toutes les empreintes laissées en nous.

Si l'absorption bouddhique prétend arriver à la conquête de la connaissance de soi-même par une profonde régression, elle paie ce savoir par une perte du monde réel, tandis que la psychanalyse, sans aller aussi loin en profondeur, reste toujours en contact avec l'ambiance.

Nolan D. C. Lewis : *Additional Observations on the Castration reactions in males* (*Observations complémentaires sur les réactions de cas-*

tration chez des mâles). — L'auteur rapporte quatre cas de malades qui ont présenté des modes de comportement en relation avec le complexe de castration. Dans le premier, il s'agit d'un jeune homme, profondément attaché à sa mère, avec introversion, narcissisme, tendances régressives (raideurs) sentiment d'être hynoptisé. En même temps, il présentait des obsessions et des hallucinations de nature sadique et homosexuelle. Cet état aboutit à une tentative d'auto-mutilation. Un autre malade, plus âgé, paralytique général, avait essayé de se suicider à cause de nombreux reproches qu'il s'adressait à lui-même pour excès sexuels et d'hallucination autoaccusatrice. Un troisième, épileptique, fit à plusieurs reprises des tentatives de suicide et mourut de maladie incurable ; il était irritable, violent, exigeant, un peu désorienté. Dans un dernier cas, il s'agit d'un homme en proie à des délires de persécution, querelleur hypocondriaque, qui avait essayé plusieurs fois de mettre fin à ses jours. L'auteur considère tous ces patients comme victimes d'un sentiment d'infériorité non compensée avec complexe de castration. Selon lui, les tentatives de suicide symbolisent l'acte de se punir et de se châtrer. Comme cause, on peut toujours admettre des difficultés de cause sexuelle, des conflits entre le moi et des impulsions inconscientes ; en outre, le sujet échoue presque toujours dans sa tentative d'adaptation à la vie sociale et hétérosexuelle ; il est homosexuel, souvent impuissant, ou s'adonne à l'onanisme. Dans sa vie, on trouve des essais répétés de compensation et en fin de compte un fort complexe d'Œdipe.

D. A. HEBSCH : *Psychanalysis and Eye Disturbance* (*Psychoanalyse et trouble oculaire*). — Les affections des yeux (myopie), hypermétropie, strabisme, etc., ont très souvent une signification sexuelle inconsciente. Elles représentent des essais d'autopunition, d'autocastration, combinés avec des tentatives de réaliser ces désirs libidineux. Nous n'avons qu'à songer aux « voyeurs », dont la curiosité visuelle est interdite, jugée coupable ; d'où le châtiment frappant l'organe responsable ; le symbolisme oculaire est d'ailleurs souvent très net, soit dans le langage courant, soit dans les rêves. L'œil représente ainsi le moi, le sur-moi, la puissance (en général ou sexuelle), les organes génitaux. L'écoulement des larmes devient dans cette interprétation comparable à l'orgasme ; des frictions spasmodiques des yeux symbolisent l'onanisme. Enfin, on a souvent attribué au regard un pouvoir magique (toute-puissance).

H. S. DARLINGTON : *Ceremonial Behaviourism. Respecting houses and house burials* (*Conduite dans les cérémonies en rapport avec les maisons et les enterrements domestiques*). — C'est la suite des observations ethnographiques, n° 1.

D. WECHSLER : *The incidence and significance of Fingernail Biting* (*La fréquence et la signification de l'habitude de se ronger les ongles*). —

L'auteur rapporte les résultats d'une enquête faite auprès d'environ trois mille enfants entre trois et dix-huit ans, sur l'habitude de se ronger les ongles. La statistique montre que l'onychophagie débute vers trois ans, augmente brusquement de fréquence vers six ans pour se maintenir au même niveau jusqu'à la puberté ; chez les filles elle augmente à nouveau d'intensité vers douze ans, chez les garçons vers quatorze ans, et se prolonge encore jusque vers seize et dix-sept ans. M. Wechsler cherche à donner une explication sur ses résultats. Il trouve un rapport entre la fréquence de l'onychophage et le développement psychosexuel. Le fait de se ronger les ongles peut avoir deux significations différentes. D'abord, c'est une satisfaction buccale, rappelant la tétée du nourrisson (complexe de sevrage). En second lieu, il est clair que cette habitude satisfait un besoin autoérotique, c'est l'équivalent de l'onanisme. Il y a là à la fois réalisation du désir et punition (arrachement de l'ongle). Ainsi se comprennent très bien les liens entre la fréquence de l'onychophagie et les divers stades de la vie psychique de l'enfant. L'habitude débute vers trois ans, âge où le complexe d'Œdipe et les diverses prohibitions parentales commencent à se montrer ; en se rongeant les ongles, le petit enfant satisfait ses besoins en dépit de tout, de manière déguisée. A six ans débute la période de latence. L'onychophagie signifie l'échec partiel du refoulement sexuel. Avec la puberté les tendances sexuelles sont réactivées et en même temps la mauvaise habitude se montre à nouveau très forte. En somme, l'onychophagie est moins une habitude qu'un symptôme de la persistance du complexe d'Œdipe non résolu, symptôme assez normal jusqu'à un certain âge.

N° 3, juillet 1931.

Ce n° est en grande partie consacré au professeur Freud à l'occasion de son 75e anniversaire.

William A. White : *Professor Freud's seventy fifth birthday* (*Le soixante-quinzième anniversaire du Professeur Freud*). — Allocution prononcée en l'honneur de Freud, et dans laquelle White relève les hauts mérites du professeur viennois. Celui-ci eut le grand courage de déloger l'homme de la position privilégiée que, dans l'égoïsme, il croyait occuper, en montrant la structure psychique identique de tous les êtres humains. En cela son œuvre se rapproche de celle de Copernic, qui démolit le géocentrisme ptoléméen et montra ainsi que notre planète n'a pas la situation unique qu'on lui attribuait ; de celle de Darwin, qui abolit le sentiment de supériorité de l'homme en établissant sa parenté avec les animaux. Les théories de Freud sont salutaires ainsi en mettant les choses à leur place respective : l'ambition de l'homme doit être non pas de dominer, mais de participer à l'œuvre de l'univers.

Dr A. Brill : *Professor Freud and Psychiatry* (*Le Professeur Freud et la psychiâtrie*). — C'est également un éloge de Freud fait par le plus

distingué de ses élèves d'Amérique, le Dr Brill. Celui-ci rappelle brièvement comment il apprit à connaître et à apprécier la psychanalyse. D'une part, Freud apporta une méthode géniale et féconde pour la compréhension du psychisme des névropathes et même des normaux ; d'autre part, bravant le mépris de l'opinion publique, il montra la parenté entre l'aliéné, le nerveux et l'homme sain, démontra qu'il n'y a que des différences de degré dans leur dynamisme psychique et que les mécanismes profonds, inconscients, qui déterminent leur conduite sont toujours les mêmes.

J. Frank : *Freud and the law* (*Freud et la loi*). — Un des mérites de Freud fut de prouver que toutes les actions humaines, même les plus élevées, les plus raisonnables sont dictées par des motifs inconscients, affectifs ; leurs explications intellectuelles ne touchent pas les causes profondes, réelles. Cela est important au point de vue de la loi. Les juges, le jury, les criminels, sont tous mûs par des mobiles sentimentaux, personnels. On ne saurait donc exiger des juges une équité parfaite, la loi demeure toujours une œuvre humaine et faillible ; il y a constamment des préjugés, des considérations individuelles qui entrent en jeu.

Th. Dreiser : *Remarks* (*Remarques*).

L. Goiter : *People of the Universe* (*Les hommes de l'Univers*). — Etude psychanalytique de l'œuvre dramatique géniale du poète croate Kosor.

H. S. Darlington : *Ceremonial Behaviourism. Sacrifices for the foundation of houses* (*Conduite dans les cérémonies. Sacrifices pour la fondation de maisons*). — Suite et fin des numéros 1 et 2.

N° 4, octobre 1931.

A. A. Brill : *Poetry as an Oral Outlet* (*La poésie comme une expression buccale*). — Une des premières manifestations de la sexualité infantile, c'est l'érotisme buccal. La tétée, puis la succion du pouce s'accompagnent de sensations voluptueuses de nature sexuelle. Plus tard, les satisfactions gustatives (aliments, sucreries, tabac, etc...) dérivent encore de la même tendance. On n'a qu'à penser aux plaisirs de table particuliers à certains peuples et individus. Or, non seulement la bouche et les lèvres, mais tout le système de la langue, du palais, du pharynx et des organes de la phonation participent de la même qualité érotique. Et l'on peut considérer la poésie, en tant qu'ensemble de sons énoncés, comme une expression de cet érotisme. Pour vérifier cette supposition hardie, il faut étudier la poésie dans ses sources, chez les enfants, les aliénés et les névropathes, les primitifs.

L'enfant, on l'a remarqué depuis longtemps, ressent un plaisir tout particulier à articuler les mots. Son babil, ses essais de paroles représentent comme des jeux avec des sons et des syllabes. On observe souvent (et l'auteur nous en donne des exemples) des enfants entre deux et six ans qui s'exercent à parler, répètent toujours les mêmes expressions, les mêmes rimes, assonances et mots, créent même des néologismes, et prennent un plaisir tout particulier lorsqu'ils ont pu enrichir leur vocabulaire. C'est le langage bébé auquel les hommes, dans leur phase d'excitation et de gaieté, ont souvent recours. C'est aussi celui qu'emploient fréquemment des malades, névropathes, hystériques, maniaques, schizophrènes, qui aiment à jongler avec les mots, à renverser les phrases, à s'écouter parler. C'est moins le sens que la forme, le rythme, l'accent et l'intonation qui leur importent. Pensant aussi aux stéréotypies verbales qu'on rencontre dans quelques affections mentales. Enfin, les primitifs usent eux aussi volontiers d'un langage enfantin où reviennent de temps en temps les mêmes sons et rimes. Les maniaques, hystériques, etc., les sauvages dans leurs phases de gaieté, parviennent ainsi à créer des morceaux poétiques véritables qui constituent pour eux un dérivatif, une expression de leur moi. Il y a là-dedans du narcissisme et de la magie (croyance en la toute-puissance de la pensée et de la parole). Ainsi, la parole peut être considérée comme la marque d'un érotisme particulier. Les poètes, même les plus grands, ressemblent tous un peu à des enfants, et ils éprouvent de la joie, non seulement à exprimer leurs émotions intimes, mais à jouer avec les mots, à créer des rimes et des rythmes nouveaux.

Wilhelm STEKEL et Bertrand STROHMAN : *Analysis of a key dream* (*Analyse d'un rêve à clé*). — Les deux auteurs nous racontent le cas d'un malade souffrant de dépression, d'aboulie, d'impuissance, de fatigue nerveuse. A cette occasion, ils nous donnent l'analyse détaillée d'un rêve très important pour le sujet ; ils ont découvert aussi un certain nombre de principes nouveaux pour l'onirocritie, principes qu'ils ajoutent à ceux élaborés par Freud, et que nous ne reproduirons pas.

L. S. LONDON : *Mechanisms in Paranoïa* (*Les mécanismes de la paranoïa*). — C'est l'étude d'un cas de paranoïa, dominé par des hallucinations et idées délirantes de grandeur et de persécution et avec réactions émotives prononcées. Le malade parle d'une invention qui ne semble pas absurde : celle-ci symbolise une poussée de sa libido qui s'est attachée à son sur-moi et s'y est fixée. Il n'y a pas de régression intellectuelle comme dans la schizophrénie. Ce qui caractérise la paranoïa c'est une réaction émotive particulière aux idées délirantes. Les diverses composantes de la libido, homosexualité, narcissisme, sadisme, tendances spectaculaires sont libérées, isolées à la suite d'un traumatisme psychique et reçoivent par là même un supplément d'énergie. Les illusions et délires sont fixés, systématisés, acceptés par le moi.

Charles F. GIBSON : *Concerning Color* (*Notes sur la couleur*). — L'auteur étudie le comportement de divers types de nègres, différent selon la nuance de leur pigmentation. Le nègre entièrement noir est avant tout dominé par des sentiments d'infériorité, de masochisme qu'il cherche à compenser. Le nègre brun est ambivalent, à la fois mû par des poussées d'infériorité et de supériorité. Quant au nègre « pâle », c'est à nouveau l'infériorité qui est en jeu chez lui, cela, qu'il fréquente les nègres noirs qui le repoussent comme n'étant pas des leurs, ou les blancs qui se méfient de lui.

B. FREEDMAN : *I Svevo, A psychoanalytical Novelist* (*I. Svevo, un conteur psychanalytique*).

Clara M. THOMSON : *Dutiful Child Resistance* (*La résistance de l'enfant soumis*). — L'auteur rapporte deux cas observés dans sa pratique analytique, analogues par le caractère particulier de leur résistance à l'analyse. Dans le premier, il s'agit d'une femme souffrant de phobies (agoraphobie, claustophobie, angoisses). Elle avait toujours été timide, peureuse, obéissante ; en particulier, elle évitait sa mère qui, sous des dehors tendres, se montrait égoïste et froide. Dans le second, c'est un jeune homme déprimé, craignant de ne pouvoir réussir en rien dans la vie. Il a également été timide, recherchait un refuge auprès de sa mère ; cependant, il ne se sentait pas à l'aise dans sa famille ; malgré les soins que lui prodiguait sa mère, il se croyait incompris et peu aimé d'elle. Durant l'analyse, les deux patients se comportaient de la même manière : ils ne critiquaient rien, acceptant toutes les idées et injonctions de l'analyste avec soumission et docilité. Il y avait un transfert positif, mais sans que les patients s'en fussent aperçus. En fait, ils reproduisaient dans l'analyse leur conduite à l'égard de leur mère, faite de respect, de méfiance et de froideur craintive. L'analyse ne progressant pas, on procéda à une technique active selon Ferenczi. L'analyste montra une attitude affective, positive, de sympathie et de compréhension. Elle se mit à protéger ses patients, et dans la première à surmonter ses peurs, le second à prendre conscience de sa valeur. La résistance de l' « enfant soumis » peut être considérée essentiellement comme une réponse à une attitude jugée non sincère de la part de la mère, dont on attend aide et soutien, et qui déçoit ces espoirs. L'enfant s'identifiant à elle adopte la même manière de se conduire vis-à-vis de l'analyste, n'en attend plus rien de bon et se montre méfiant, craintif et distant à son égard.

Volume XIX, n° 1, janvier 1932.

Oliver L. REISER : *The biological origins of Religion* (*Les origines biologiques de la religion*). — L'auteur développe ici une théorie personnelle et originale sur l'origine du sentiment religieux chez l'homme ; c'est une conception assez audacieuse, et sur laquelle nous pourrions

faire plus d'une réserve, mais qui dénote chez M. Reiser le besoin de ramener si possible tous les phénomènes naturels (et l'émotion religieuse en est un) à des principes communs. Le Dieu primitif de toutes les anciennes religions, celui dont sont issus les autres, c'est le Dieu du Soleil et de la Lumière ; l'homme a déifié cet astre qu'il a considéré comme la source de toute vie, de toute réalité, de toute joie. Cette conception a l'avantage de se baser sur des faits biologiques connus. La biochimie nous a enseigné que la synthèse première du protoplasme, vivant à partir de ces éléments constitutifs, s'est faite grâce à l'action catalytique des rayons solaires. Cette influence activante a laissé des traces dans toute matière vivante. On peut parler de mémoire protoplasmique de la lumière. Or, si l'être vivant a gardé inclus en lui le souvenir de l'action bienfaisante du soleil grâce à laquelle il existe, il en résultera un besoin constant de se rapprocher de cette source lumineuse, de rechercher ces mêmes rayons (héliotropisme). Chez les êtres supérieurs, ses souvenirs inconscients se sont localisés dans la partie la plus ancienne du cerveau, le paléencéphale, siège de la vie animale, instinctive. La tendance vers la lumière s'est manifestée par un processus d'excroissance, la production des yeux, prolongement extérieur du cerveau. Les émotions, besoins, instincts biologiques se sont peu à peu sublimés, rationalisés ; mais on peut tout de même retrouver dans certaines conditions les traces de cette origine biologique du sentiment religieux. Ainsi, la vision éidétique (Jaensch) est une survivance d'une faculté imaginative visuelle, existant autrefois, disparue normalement aujourd'hui. Ainsi, les obsessions qui s'observent dans certaines maladies mentales et nerveuses, et qui s'expriment par des crises de nystagmus irrésistibles, peuvent être rapprochées de délires religieux, d'hallucinations et visions extatiques. Enfin, il faut dans toute religion faire une place à l'élément social.

Prof. Sheldon Glueck : *Mental Hygiene and Crime* (*Hygiène mentale et crime*). — Quels moyens psychologiques la société possède-t-elle pour prévenir le crime ? Avant de répondre à cette question, l'auteur fait un rapide exposé de l'histoire des théories criminologiques. On est arrivé aujourd'hui à l'idée que le crime est dû à l'action de tout un ensemble de facteurs psychiques et sociaux. L'étude historique nous apprend maintes choses. La prophylaxie du crime suppose la coopération de deux principes : scientifiques et humanitaires. Elle doit se baser sur nombre d'autres sciences, comme la biologie, la psychiâtrie, la psychanalyse, la psychologie, la pathologie et la sociologie ; il faut tenir compte de toutes les données de ces sciences pour comprendre la genèse du crime et la mentalité du criminel. En outre, il faut être patient et prudent. L'histoire nous enseigne que les progrès d'une science sont lents, ses débuts insignifiants ; il faut devenir modeste dans ces aspirations. La procédure criminelle a besoin d'être changée ; il faudrait séparer l'examen des causes d'un crime du traitement du criminel lui-même. Celui-ci serait soumis aux soins d'une cour composée d'un jury, d'un

psychiâtre et d'un criminologue, et chargée de déterminer la manière la plus rationnelle de traiter et d'améliorer le délinquant. A intervalles donnés elle pourrait revoir son cas et modifier le traitement si nécessaire. Dans toutes ces recherches, le point de vue psychologique et pchychanalytique doit être bien souligné. Un autre point important, c'est qu'en criminologie, comme en médecine, il vaut mieux prévenir que guérir, et que l'hygiène mentale jouera un rôle toujours plus considérable ; à cet effet, il faut un personnel spécialement entraîné.

Th. SCHRŒDER : *A living God incarnate* (*Un Dieu incarné*). — C'est l'observation d'une femme, mulâtresse, très religieuse et mystique, qui se disait une incarnation de Dieu.

L. Pierce CLARK : *Can child analysis prevent neuroses and psychoses in later life ?* (*Une analyse d'enfant peut-elle prévenir l'éclosion d'une névrose et d'une psychose dans la vie ultérieure ?*). — C'est là une question très importante pour l'hygiène mentale, et qui, dans l'état actuel de la science psychologique, n'a pas encore pu recevoir toujours une solution satisfaisante. Evidemment, la psychanalyse a déjà, dans nombre de cas, permis de dépister un état pré-psychologique (fixation narcissique buccale et traumatismes infantiles chez le futur mélancolique, conflits homo-sexuels chez le pré-paranoïaque) ; elle a même pu aller plus loin et s'occuper d'enfants prédisposés à la névrose. Dans ce domaine, elle a déjà enregistré des succès (A. Freud, M. Klein). Cette analyse est à la fois plus facile et plus difficile que chez l'adulte. La technique à adopter est celle du jeu, dramatisation symbolique des conflits, tendances, désirs inconscients de l'enfant. La conduite est ainsi souvent caractéristique : par exemple violence ou soumission en cas de privation de tendresse (sevrage). Le choix de l'objet futur de la libido se dessine déjà. Pour que l'analyse puisse réussir, il faut que l'enfant extériorise spontanément ou par association tous ses conflits inconscients (catharsis). Cela est possible, car les jeux ne sont souvent que des réactions à des privations ou inhibitions ; l'enfant se libère ainsi, comme le névrosé s'exprime dans ses rêves et fantaisies. Les différents types de caractères (paranoïde, obsessionnel, narcissisme, etc.) peuvent assez bien s'observer. L'auteur finit son article par le récit de deux analyses d'enfants épileptiques (huit à neuf ans).

William SILVERBERG : *Notes on the Mecanism of Reaction formation* (*Notes sur le mécanisme et sur la formation réactionnelle*). — A propos de deux rêves analysés chez un malade obsessionnel, M. Silverberg a dénoté l'existence de deux modes de conduite symbolique, en réponse à une privation ou un châtiment imposé par le père. C'est, d'une part, une agression directe, consistant à rabaisser l'être haï et redouté dont on a à souffrir, et à prendre sa place. L'autre type de réaction consiste en une agression déguisée, impliquée seulement, cachée sous une attitude de

respect et de soumission feints. La réaction se distingue ainsi de la sublimation par son caractère réversif : il y a neutralisation d'une tendance par la tendance opposée. La pulsion primitive est entièrement refoulée, remplacée par son contraire ; elle échappe donc souvent à l'investigation et à la censure.

Freedman Burill : *H.-R. Lenormand : A. psychanalytic Dramatist* (*H.-R. Lenormand : un dramaturge psychanalytique*).

R. Allendy : *The mecanism auf Autopunishment* (*Le mécanisme d'autopunition*). — Le distingué psychanalyste parisien esquisse ici brièvement sa théorie connue de l'autopunition. Il admet l'existence d'un instinct social (nié par Freud, admis par Adler), autonome, à côté de l'instinct sexuel et digestif. Cet instinct peut être introjecté et se manifester alors comme censure, refoulement, inhibition, autopunition. Il faut aussi admettre son existence pour expliquer le sadisme et le masochisme (sadisme du surmoi). Il joue aussi un rôle, soit dans les névroses, soit dans les maladies organiques, qu'on peut considérer comme des sortes de punitions inconscientes.

Louis J. Bragman : *The Escape Acts of Houdin* (*Les fuites de Robert Houdin*). — Etude sur Robert Houdin, le célèbre prestidigitateur, et de quelques-uns de ses trucs.

Le Gérant : E. Corbière.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.